

FIGARO ILLUSTRÉ

# LA GRAVURE FRANÇAISE

par FRANÇOIS COURBOIN



PORTRAIT PRÉSUMÉ DE MADAME DE POMPADOUR

gravé par L. M. BONNET, d'après F. BOUCHER

Ayuntamiento de Madrid





AYUNTAMIENTO DE MADRID

Ayuntamiento de Madrid



## Les Chroniques du Mois

Journal d'une Étrangère

### Sur une plage

Z...-sur-mer, août.

C'est une petite plage; une toute petite plage où personne ne venait, dont le nom même était ignoré de tout le monde, et qui, depuis quatre ou cinq ans, sans qu'on puisse m'expliquer pourquoi, devient une plage à la mode. Il faut, à présent, « s'habiller » à l'hôtel, aux heures des repas, subir des tziganes et prendre son bain dans un attroupement. Je suis cependant restée fidèle à ce coin de grève normande où de vieux amis naguère m'ont entraînée. Les gens qui passent m'ennuient un peu. Je m'en console en les regardant.

Je regarde les jeunes gens, surtout; et les jeunes filles. Et ce spectacle me remplit d'étonnement. Je me souviens de ce qu'étaient, quand j'avais seize ans, les petits hommes qui en avaient dix-huit, et je suis stupéfaite de voir combien ceux-ci leur ressemblent peu. Il y a bien une vingtaine d'années de cela. Mes petits camarades d'alors frisent, à cette heure, la quarantaine. Est-ce que leurs successeurs valent moins qu'eux, ou davantage? Je ne sais pas; mais ce dont je suis sûre, c'est que ces petits « nouveaux » ne rappellent pas du tout leurs anciens aux femmes de mon âge. C'est très curieux. Il me semble, — c'est assez difficile à expliquer, — qu'ils ont à la fois plus d'élégance et moins de tenue. Ils ont le souci de la mode et n'en ignorent aucun raffinement. Il n'y a pas à dire, ce sont de petits jeunes gens très chics... et cependant le chapeau chiffonné, la pipe anglaise à la bouche, le monocle à l'œil marquent cette jeunesse de je ne sais quel cachet d'impertinence qui m'agace...

Aussi bien n'ont-ils ni les timidités de leurs aînés, ni leurs gaucheries, et j'en rencontre, parmi les plus gentils, les mieux élevés, — dont l'aplomb me déconcerte. Ils sont polis avec les femmes, mais sans humilité ni gêne d'aucune sorte. Ils sont de plain pied, si je puis dire; et quand ils parlent aux jeunes filles, c'est mieux encore. Ils sont respectueux,

toujours; mais de haut, et avec une sorte d'ironie qui déjà ressemble à de l'autorité.

Du reste, ils ne leur font pas peur du tout, à ces petites personnes. Elles aussi « ont le sourire », et me paraissent douées d'un joli sang-froid. Groupées à quelque distance des cabines où leurs familles bavardent, lisent les journaux ou somnolent, en regardant traîner sur la mer la fumée d'un paquebot qui passe, elles dialoguent avec ces messieurs. Parfois même on flirte un peu; mais ces gentillesse savent s'envelopper d'un air de badinage et de blague. On n'est pas bien vieux; mais on sait déjà cacher son jeu comme de grandes personnes...

On pourrait d'ailleurs se dispenser de le cacher, ce jeu-là; car de qui a-t-on peur? Ce n'est pas des parents, je suppose. J'entends dire qu'« il n'y a plus d'enfants »; on pourrait bien ajouter qu'il n'y a plus de parents non plus, et ce n'a pas été là, — quand je me suis installée ici, — une de mes moindres surprises.

Est-ce à dire que ces papas, ces mamans, ces grands garçons et ces jeunes filles n'entretiennent pas les uns avec les autres les plus cordiales relations du monde? Si fait. Peut-être même parents et enfants n'ont-ils paru jamais si parfaitement camarades qu'à présent. Je les écoute causer; et je me souviens... et je compare. Que me voilà loin du temps de mon enfance! Ici, c'est le colonel Réhon et son grand fils Pierre qui fraternellement bavardent; là, c'est mon amie Wanda qui se laisse donner par sa fille Micheline, âgée de dix-sept ans, quelques conseils au sujet d'une robe qui ne va pas, et dont Wanda ne sait que faire. A une observation qui leur déplaît, ces enfants répliquent sans irrespect, mais avec une fermeté où l'on sent une habitude, déjà, et comme un droit de se défendre. On récitait, quand j'étais petite :

Tes père et mère honoreras  
Afin de vivre longuement...

Pierre et Micheline sont certainement convaincus que ces deux choses n'ont aucun rapport; et l'idée d'« honorer leur père et mère » ne hante point particulièrement leur esprit. Ils se contentent d'aimer leurs parents de tout leur cœur, de bénéficier d'une protec-

tion qui est pour l'instant, indispensable à leur vie, et d'écouter des conseils qu'ils suivent, s'ils leur paraissent excellents; qu'ils discutent, s'ils leur semblent de qualité douteuse, et qu'ils ne suivront point s'ils les trouvent mauvais.

Le colonel Réhon, avec qui j'en causais tout à l'heure, m'avoue que ces mœurs nouvelles n'ont pas contribué à faciliter la tâche des parents d'aujourd'hui.

— Il y a, me dit-il, des hommes dont c'est la manie de gémir sur la corruption de leur temps. Je ne gémis de rien du tout. Je crois qu'à certains égards la vie familiale, chez nous, s'est améliorée; qu'il y règne plus de charme, plus de cordialité qu'autrefois; justement parce que la discipline y est moins forte et parce que le père y parle moins sec et de moins haut; et enfin parce qu'il est plus agréable d'être aimé que d'être craint.

» Mais toute médaille a son revers. Si nos enfants nous aiment d'une tendresse plus libre, en quelque façon, que jadis, c'est qu'ils nous respectent un peu moins que les hommes de ma génération n'ont respecté leurs pères. Voyez-vous, chère amie, la République, ce n'est pas seulement un système de gouvernement; c'est une atmosphère... Cela enveloppe tout, et à la longue, imprègne tout... Sous un régime où il n'y a plus une idée qui ne soit librement combattue; où nulle autorité, si haute et vénérable qu'elle soit, n'est à l'abri du contrôle et de la discussion; où l'homme n'obéit plus qu'à condition de savoir pourquoi... est-il étonnant que l'enfant ait fini par désirer que, pour lui aussi, le devoir d'obéissance ait des limites? Il voit partout le subordonné discuter les droits dont ses « pions », ses professeurs et ses parents eux-mêmes sont armés contre lui. Il examine... et il demande qu'on lui explique.

» Eh bien! que voulez-vous, ma chère? C'est à nous de savoir expliquer, de savoir convaincre. Et cela n'est pas commode tous les jours. Nos pères n'avaient qu'à ordonner, parce qu'ils étaient craints de leurs fils. Nous ne faisons pas peur aux nôtres. Alors nous devons nous adresser à leur raison, persuader leur volonté au lieu de la contraindre; au lieu d'ordres qu'ils n'écoutent pas, donner des conseils qu'ils écoutent, mais qu'ils n'écoute-



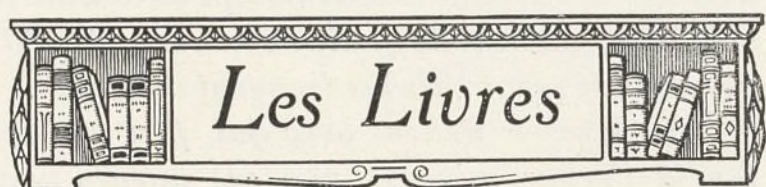
ront qu'à condition qu'ils les sentent justes... Et voilà le difficile, justement. Les mœurs nouvelles, chère amie, ont compliqué la tâche des parents. Elles nous obligent, si nous voulons rester forts, à devenir surtout de plus en plus malins... C'est une dure loi.

— C'est la loi commune, mon colonel. Mais ne vous plaignez pas de cette loi-là ! Vous reconnaissez tout à l'heure, — et comme vous aviez raison ! — que ces changements de mœurs ont introduit dans la vie de famille, une confiance, une cordialité plus grandes... Soyez donc sincère jusqu'au bout, et avouez que vous tous, pères et mères de France, vous êtes ravis d'être devenus les « camarades » de vos filles et de vos fils !

» Vous en êtes ravis, parce qu'il n'y a pas de pays, je crois, où l'on ait plus qu'en celui-ci l'amour de la jeunesse, et le souci de rester jeunes... Or, le respect qu'on nous témoigne est la preuve amère que nous vieillissons ; et n'être pas trop respecté, se mêler à la jeunesse et se sentir familièrement aimé d'elle, n'est-ce pas conserver l'illusion délicieuse qu'on n'a pas vieilli ?...

— C'est vrai, fit en riant le colonel Réhon. Et cela prouve bien qu'il faut se résigner à la façon dont vont les choses, surtout quand on ne peut rien faire pour empêcher qu'elles n'aillent comme elles vont... »

SONIA



*Terre d'aventure*, par Marcel Lami (Michaud, éditeur). Cette terre, c'est le Portugal. Non le Portugal de nos jours, mais celui des navigateurs qui découvrirent Madère, les îles du Cap-Vert, la Guinée, doublèrent le cap de Bonne-Espérance, explorèrent le Mozambique, abordèrent aux Indes, en Chine, découvrirent le Brésil, changèrent la carte du monde, apportèrent à l'Europe une faune et une flore inconnues, firent de Lisbonne le plus vaste entrepôt colonial.

Ce Portugal-là, ce Portugal héroïque, est-il mort ? Non. Il en reste de chauds vestiges, les uns extérieurs, visibles à tout le monde, les autres cachés au plus profond du cœur des hommes d'aujourd'hui. Ressusciter ce passé, non en froid historien, mais en artiste, en poète ; s'égaliser par son lyrisme personnel au lyrisme qui, sur la tête du voyageur intelligent, ruisselle de partout ; confronter le problème colonial d'alors au problème colonial d'aujourd'hui ; dissenter si la foi nouvelle de la science humanitaire sera un levier d'action outremer aussi fort que l'était alors la foi chrétienne ;

montrer aux pacifistes de maintenant ce qu'il y a de tonique dans le souffle puissant de l'aventure et, aux rétrécis de l'enracinement au sol, ce que le Portugal a gagné à ensemer la mer ; philosopher non en abstrait, mais en écrivain pour qui les idées flambent en images concrètes ; étoffer de grand style une érudition qui ne se montre point ; voilà de quoi faire dire : ouf ! au lecteur de petites lectures. Voilà, par contre, de quoi ravir les imaginations noblement avides. Ce livre, de l'auteur de la *Débandade*, est le dernier qu'il aura écrit. Il est mort il y a quelques semaines, privant les lettres françaises d'une des plus substantielles intelligences de notre temps.

\*\*\*

*Les Petites Choses* publiées le mois dernier à la Librairie H. Floury par M. Emile Berr n'appartiennent déjà plus à la catégorie des livres nouveaux, car le succès vieillit vite les choses grandes ou petites qu'il consacre ; or, cet essai de micro-psychologie, mince comme un sachet de corsage, avec ses petits paragraphes qui ont l'air de n'y pas toucher, triomphe de toutes les paresseuses et de toutes les températures. Chercher des « petites choses » qui flattent, qui embêtent ou qui font plaisir, est devenu le jeu de la saison sur les plages et dans les parcs : jeu décevant, car si notre spirituel collaborateur a eu la coquetterie de paraître bref, c'est une quintessence de philosophie vécue qu'il verse à ses lecteurs... Petite chose légère et qui sourit, qui sourit d'être inimitable.

\*\*\*

Voici l'ouvrage le plus documenté, le plus pratique en même temps que le plus facile à comprendre qui ait été publié sur le *Lawn-Tennis* : *Le Lawn-Tennis*, par M. P.-A. Vaile. Un volume in-16, contenant 62 gravures, broché, 7 fr. 50 (Hachette et C<sup>ie</sup>).

M. Max Decugis écrit en le présentant :

« Dans un style agréable à lire, simple et vraiment sportif, si l'on peut dire, le *Lawn-Tennis* nous y est expliqué, commenté, révélé en quelque sorte par M. Vaile depuis le simple coup droit jusqu'au plus compliqué des services coupés américains, en passant par les volées, les smashes, les revers, etc., et d'une façon qui dénote chez son auteur une connaissance profonde autant qu'une très longue pratique du jeu.

« Les débutants y apprendront les premiers coups et même la manière de tenir la raquette, point très important pour débiter... Les joueurs moyens y trouveront l'explication de coups plus difficiles que probablement depuis longtemps ils essayent, mais qu'ils ne peuvent réussir, faute de savoir comment s'y prendre. Et il n'est pas jusqu'aux professionnels, aux champions mêmes, qui y trouveront confirmés et expliqués des coups ou des tactiques qui leur sont chers et qu'ils pourront ainsi peut-être perfectionner. »

De très nombreuses démonstrations par l'image,

simples schémas, ou photographies des plus célèbres joueurs dans leurs « coups » demeurés fameux, y viennent d'ailleurs compléter et soutenir l'excellente théorie de M. P.-A. Vaile. Nul doute que ce livre ne soit bientôt, en France, le guide de tous les vrais joueurs de *Lawn-Tennis*.

\*\*\*

## Le Papier à lettres

Avez-vous jamais songé, chères lectrices, à l'importance que peut avoir cette petite feuille parfumée, que vous glissez soigneusement dans l'invio-  
lable enveloppe ?

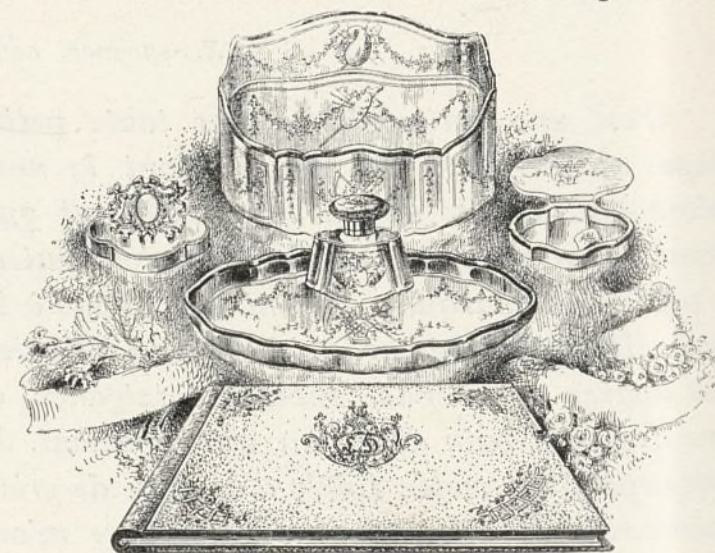
Souvent, peut-être, ne mettez-vous pas tout le soin nécessaire au choix de ce bout de papier sur lequel vous notez vos confidences. Et cependant, quand vous recevez une lettre, ne portez-vous pas un jugement instinctif, involontaire sur votre correspondant, dès avant d'avoir ouvert l'enveloppe ?

Pour vous-même, ne craignez-vous pas les opinions qui peuvent naître au reçu de vos lettres ?

Votre papier doit donc être la distinction même, sa nuance fine doit correspondre à votre état d'âme et il n'est pas jusqu'à sa forme qui ne doive être étudiée et choisie avec soin.

Si M<sup>me</sup> de Sévigné, cette merveilleuse épistolière avait écrit sur les papiers que nous avons aujourd'hui, combien son style, sa personne même, s'en seraient trouvés rehaussés ; mais à son époque lointaine, la Maison Saintyves n'existait pas et pour les raffinées il n'y a que M<sup>me</sup> Saintyves pour trouver et faire faire le papier à lettres qui convient à chacune comme grain, comme format, comme nuance. Ces papiers vraiment personnels donnent un caractère aristocratique et distingué à notre correspondance, il ne faut pas l'oublier.

Au moment des chasses et des réceptions châ-



Garniture de bureau (création de M<sup>me</sup> Saintyves)

telaines, c'est aussi M<sup>me</sup> Saintyves qui est chargée de trouver des menus originaux et artistiques ; elle y réussit toujours.

Les charmantes Américaines et Anglaises en ce moment de passage à Paris, habituées de la maison, 350, rue Saint-Honoré, trouveront cette année une foule de jolis objets qu'elles seront heureuses d'offrir à leurs amies pour Christmas, en souvenir de leur séjour en France.

MARQUINETTE

## Le souci des jolies femmes

Le grand souci des jolies femmes, c'est le choix de leur parfum et surtout le moyen d'en imprégner leurs vêtements et toute leur personne. Aujourd'hui il n'y a plus qu'une seule façon de se parfumer : le vaporisateur avec un bon extrait. Avant de sortir de son cabinet de toilette, la femme élégante fait vaporiser par sa femme de chambre, l'envers de tous ses vêtements ainsi que sa chevelure et son chapeau. Les cheveux conservent longtemps le parfum dont on les imprègne surtout si l'on use du si suave et si pénétrant parfum la *Rue de la Paix*, d'un caractère si personnel, d'une saveur printanière si saine ou encore le *Mouchoir de Monsieur*, essence fine, discrète, persistante, qui communique à la personne un



charme inoubliable. Quelques élégantes choisissent aussi le *Tsao-Ko*, ce parfum aux saveurs exotiques et capiteuses, vivifiant et tonique qui charme l'odorat par sa discrétion et sa finesse.

L'eau de toilette *Hégémonienne* contribue à donner à toute la personne un parfum sain et discret, à moins que l'on ne préfère l'*Eau du Coq* si fortifiante, ou l'*Eau de Géranium* qui repose les membres fatigués, donne des forces et délassé le corps tout entier.

Après une longue excursion ou un voyage, beaucoup d'élégantes apprécient le *Bain de Madame* qui assouplit et adoucit la peau, détend les nerfs fatigués, repose les traits et communique un parfum discret mais agréable. Il est très précieux dans la saison des voyages et des parties de chasse.

Toutes ces spécialités de Guerlain sont de précieux adjuvants de la beauté et du charme féminin.

MARQUINETTE



# LA GRAVURE FRANÇAISE

Par FRANÇOIS COURBOIN

La France a produit, depuis la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, une incroyable quantité d'estampes : c'est un des pays du monde où l'on a le plus gravé, et la continuité de cette production intense, soutenue, variée, est un phénomène unique dans l'histoire de la gravure.

En Allemagne, en Hollande, en Espagne, Dürer, Rem-

brandt, Goya ont amené l'estampe à son apogée et leurs noms prestigieux y éclipsent tous les autres ; à Rome, à Venise, en Flandre, en Angleterre, Raphaël, Titien, Rubens, Reynolds ont formé leurs interprètes et créé des écoles de graveurs superbes, mais, dans tous ces pays où le génie dominateur d'un peintre caractérise une grande époque de la gravure, il semble que l'estampe est condamnée à payer par de longues périodes d'atonie la rançon des plus beaux efforts.

La gravure française n'a point de ces convulsions : c'est le produit vivace d'un pays tempéré, elle évolue avec aisance, et reflète essentiellement les qualités chères à la race : nos graveurs ont le souci de la clarté, de la mesure, de l'élégance et de la sobriété. Ce n'est point avec cet idéal qu'on arrive à la profondeur, à la puissance pathétique de



*La Vierge de Lyon.* Bois datant de 1400, environ. Trouvé à Lyon, dans la reliure d'un volume, par le chevalier Michel Hennin, chambellan du roi de Bavière, cédé par lui au Cabinet des Estampes en 1832.

Dürer ou de Rembrandt, mais, si l'on passe en revue les divers genres d'estampes, histoire, portraits, scènes de mœurs, caricatures, ornements, paysage, on verra que la gravure française se tient à un niveau très élevé depuis plus de quatre cents ans. La liste de nos graveurs remplirait un volume et il est inutile de faire entrer même un abrégé de leur histoire dans les limites d'un article : on pourra tout au plus assimiler celui-ci à une promenade dans une très belle galerie d'estampes classées chronologiquement, depuis le règne de Louis XI jusqu'à la fin du second Empire.

Les origines de la gravure ont donné lieu à de nombreux travaux, à des polémiques prolongées, mais, quels que soient le zèle et l'érudition des savants qui cherchent tous les jours à creuser un peu plus la question, il faut reconnaître qu'en France, comme ailleurs, les débuts de l'estampe sont entourés de la plus complète obscurité.

L'art d'imprimer une planche gravée n'est point le résultat d'une découverte subite et il ne subsiste pas grand-

chose des légendes que l'on a essayé d'accréditer sur ce point. L'usage des sceaux, des coins gravés, remonte à la plus haute antiquité, et, sans aller si loin, les pièces d'orfèvrerie, les armes, les plaques tombales, les émaux champlevés, les fers de reliure, les poinçons, les estampilles, les moules des céramistes etc., prouvent qu'en France, au moyen âge, on gravait le bois, la pierre et le métal avec la plus grande habileté.

De ces divers genres de gravure à l'impression, il n'y a qu'un pas, et, comme on l'a dit très justement, tous ceux qui l'ont franchi n'ont point pris de brevet d'invention.

Il semble d'autant plus difficile de déterminer le moment où l'on a commencé à faire pour l'impression une planche gravée, que les premiers essais dans ce sens ont été frauduleux et nécessairement clandestins. On sait avec quelle jalousie les corporations du moyen âge défendaient leurs privilèges : pour les peintres-enlumineurs, une image produite par un procédé mécanique constituait à la fois une concurrence inquiétante et un délit de malfaçon passible de châtiments rigoureux. Aussi les estampes primitives sont-elles anonymes et déguisées ordinairement sous le maquillage d'une enluminure violente. Cette contrefaçon à bon marché de l'image peinte s'adressait à une clientèle modeste : l'artisan qui achetait l'oraison de saint Christophe pour se préserver des dangers de la mort subite devait, à peu de chose près, avoir l'état d'esprit de la petite ouvrière qui se paie aujourd'hui un fétiche en doublé.

Les premières images imprimées en France ont été, croit-on, des cartes à jouer. Pendant longtemps, on a enseigné que les cartes avaient été inventées vers 1392 pour « l'esbatement » du malheureux roi Charles VI. C'est encore une légende à laquelle il faut renoncer, car, dès 1381, on trouve mention d'un acte destiné à remédier aux abus du jeu de cartes ; celles-ci étaient donc bien répandues et il est probable qu'on avait cherché de bonne heure le moyen économique de les fabriquer. Nos premiers graveurs ont été vraisemblablement ces « cartiers-feuille-letiers, maîtres dominotiers, tailleurs et imprimeurs d'histoires » que l'on trouve groupés dans des statuts de corporations de 1540 et qui existaient depuis longtemps. La propagation de la gravure est intimement liée à la diffusion du papier de fil et on voit que les cartes étaient désignées de bonne heure



*La Vierge entre les symboles des quatre évangélistes.* Gravure sur bois du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, collée dans le couvercle d'un coffret de voyage qui pouvait servir d'oratoire portatif.

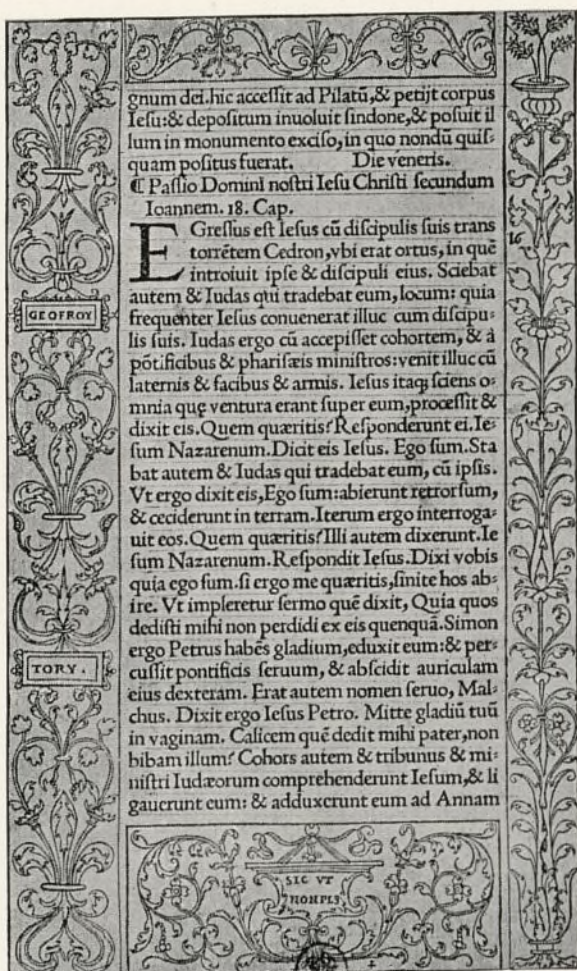


sous le nom de « papier à jouer » comme le prouve ce passage d'une lettre de rémission de 1408 : « L'un des compagnons ataigny une quantités de papier pour jouer et firent, le suppliant, jouer ledit marchant par la séduction d'iceulx, joua à deviner quelle carte l'on toucherait. »

Il s'agit, on le voit, d'une partie de bonneteau qui a mal fini.

Ces compagnons n'employaient vraisemblablement pas des cartes de grand luxe et leur « papier à jouer » devait ressembler fort à ce « beau joly jeu de cartes » que Villon, dans son *Grand Testament* (1461) lègue à Périnet de la Barre.

Mais le texte ne dit point



TORY (GEOFFROY), 1480-1553. — Encadrement tiré des « Petites Heures à l'usage de Rome ». (Gravure sur bois.) 1525.

l'écusson d'une abbaye ou d'un ordre religieux : on en a conclu que les premiers essais de gravure avaient été tentés, ou encouragés, dans des cloîtres assez puissants, assez fermés, pour braver la jalousie des corps de métiers ; et que les moines avaient exploité silencieusement une invention qui devait augmenter considérablement les bénéfices de leur commerce d'images pieuses. C'est très vraisemblable et le graveur a bien pu vivre dans les cloîtres comme le chrétien dans les catacombes, mais il en est vite sorti et, dès que l'imprimerie, installée en 1469 à la Sorbonne, a conquis le droit de cité, le graveur s'affirme autrement que par des jeux de cartes ou des images de dévotion à bon marché ; il s'affirme même si bien, qu'il ne lui faut pas longtemps pour éliminer le miniaturiste de la décoration du Livre. A partir de 1481, l'imprimeur Jean



La Messe. Gravure sur bois placée en tête du *Missel à l'usage de Verdun*, imprimé le 28 novembre 1481 par Jean Du Pré, pour Guillaume de Haraucourt, évêque de Verdun. Le *Missel à l'usage de Verdun* contient deux gravures qui ont figuré dans le *Missel de Paris* imprimé par Jean Du Pré le 22 septembre 1481. Ces deux Missels sont les deux premiers livres illustrés de gravures publiés à Paris.

expressément comment les cartes étaient faites et l'on ne peut affirmer non plus qu'il s'agit formellement d'un portrait gravé dans ces vers du même *Testament* :

Et affin que chascun me voye  
Non pas en chair mais en  
[peinture,  
Que l'on tire ma pourtraicture  
D'ancre, s'il ne coustait trop  
[cher.

Beaucoup d'estampes primitives portent

Si l'on veut bien songer que Lyon était, au *xv<sup>e</sup>* et au *xvi<sup>e</sup>* siècle, un centre à peu près aussi important que Paris au point de vue du livre, et qu'il y avait des imprimeurs en beaucoup d'autres villes, on se rendra facilement compte de la production considérable des illustrateurs français.

La gravure sur bois a été à peu près la seule



La Confession. (Gravure sur bois.)

Tirée du *Livre de bien vivre*, publié par Antoine Vêrad. 1492.

du Pré publie des missels ornés de gravures sur bois (*Missel de Paris*, 22 septembre 1481. — *Missel de Verdun*, 4 novembre 1481) et ces livres font si bon effet qu'un chanoine de Chartres, P. Plumé, paie le déplacement de l'imprimeur et l'installe avec une presse dans le cloître de sa cathédrale pour qu'il y imprime un missel et un bréviaire.

L'impulsion est donnée et l'art de l'estampe va se développer en France avec une incroyable rapidité.

Dans l'excellente étude qu'il a publiée sur les *Livres d'heures*, M. Paul Lacombe n'a pas relevé moins de 105 noms de libraires-imprimeurs parisiens, presque tous éditeurs de livres illustrés.



TORY (GEOFFROY). — Macault lisant à François I<sup>er</sup> sa traduction de Diodore de Sicile. (Bois attribué à Geoffroy Tory.) 1535.

pratiquée en France au *xv<sup>e</sup>* siècle : missels, livres d'Heures, poèmes, romans, compilations sont illustrés d'images imprimées en même temps que le texte.

« Tout un art, a dit Renouvier, est resté enfoui dans les livres de la fin du *xv<sup>e</sup>* siècle : il faut, pour l'honneur de l'école française, le déterrer : c'est un art dans l'enfance succédant à l'art vieilli de la miniature, mais il fut doué des qualités les plus favorables à la mission qu'il eut de seconder l'imprimerie dans son appel à la multitude : la liberté, la soudaineté, la vie. »

L'influence italienne vint enlever à nos graveurs un peu de ce généreux accent... Quand on voit les estampes françaises de 1530 à côté de celles de 1490, on a l'impression de retrouver, assujettie au tour classique, la pensée d'un être sensible et sincère, et l'on se prend à regretter le temps où il s'ex-



primait avec moins d'habileté mais avec plus de passion.

En s'assouplissant aux règles d'un goût qui n'était point foncièrement le leur, en cherchant à régler leur inspiration sur des rythmes renouvelés de l'antiquité, nos graveurs arrivèrent à créer la vignette typographique essentiellement décorative, quelquefois un peu froide, mais élégante et bien équilibrée.

L'expression la plus parfaite de ces images, dérivées des créations de la Renaissance italienne, se retrouve dans les œuvres de Geoffroy Tory, peintre, graveur, imprimeur royal, réformateur de la typographie et de l'orthographe, — déjà ! — né à Bourges en 1480, mort en 1553. Les grandes et les petites *Heures de la Vierge*, de Tory, sont restées le modèle de l'ornementation typographique, on n'est jamais arrivé à plus de souplesse et à plus de pureté.

Parfois, Tory reprend son accent de terroir : dans un frontispice admirable il nous montre François I<sup>er</sup> entouré de ses fils, de Montmorency, de Duprat et de ses principaux courtisans. Le roi écoute la lecture de Diodore de Sicile traduit par Macault (1535). Cette image, qui parut quelques mois avant les vignettes célèbres composées par Holbein pour la *Danse des morts*, peut leur être comparée sans désavantage, ce qui est beaucoup dire.

Les graveurs sur bois du XVI<sup>e</sup> siècle ne feront pas mieux, jusqu'au jour où, sous l'influence des estampes importées surtout des Flandres, leur métier disparaîtra pour être supplanté, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, par la gravure en taille-douce.

C'est au milieu des guerres de religion qu'apparaît chez nous l'estampe de propagande et de combat : la gravure sur bois, vite taillée, vite imprimée, a joué sous les Valois un rôle analogue à celui de la lithographie sous la monarchie de juillet. Mais, du temps de Catherine de Médicis, le pamphlétaire risquait un peu plus que sous Louis-Philippe, et certaines images ont un sens allégorique qui nous échappe, comme celui de certains passages de Rabelais.

C'est probablement aux allusions subtiles de celui-ci qu'a pensé l'éditeur Richard Bréton qui publia, en 1565,



Figures tirées des " Songes drôlatiques de Pantagruel ". Gravures sur bois d'après les dessins attribués à Rabelais (?). On a voulu voir dans ces estampes, publiées en 1565, une série de caricatures très violentes contre la cour des Valois : la première, à gauche, serait dirigée contre François I<sup>er</sup> ; la troisième, contre Henri II.

contre la cour des Valois.

Les estampes de propagande sont plus féroces, elles reflètent sans la moindre atténuation la violence des haines de parti. C'est ainsi que dans la suite d'images consacrées aux guerres de religion, depuis la mort de Henri II, par deux graveurs associés, Perissin et Tortorel, ceux-ci, bons huguenots, glorifient Poltrot de Méré, assassin du duc de Guise, et la Ligue à son tour ne s'est point fait faute de publier l'apologie en prose, en vers et en images, du moine régicide Jacques Clément.

Henri Bouchot a publié dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, 1892, une curieuse correspondance adressée en 1577 à Louis de Gonzague, duc de Nevers, par son intendant. Il y est question d'une plaquette, destinée à perpétuer une fondation faite pour doter soixante jeunes filles pauvres et ornée des portraits gravés du duc et de la duchesse de Nevers.

On y voit l'intendant à la recherche d'un peintre « anglais tenu pour l'un des plus excellents dont on aye mémoire au moins en un petit volume ». L'intendant veut faire « rhabiller » le portrait du duc qui a dû être mal gravé, et le peintre anglais se dérobe pour esquiver les retouches. L'intendant veut faire aussi « rhabiller » « les bois gravés ». « Nous pourrions, écrit-il, faire ancrer une petite pièce de bouys dans la planche et vous y faire peindre par ledit Anglais, lequel s'est aussi bien, depuis sept ou huit jours en ça retenu en suspens sous occasion. Et par mesme moien en faire aussi retirer en bouys une aultre de Madame, pour autant qu'il est impossible qu'en ceste si menue besogne, le poirier, dont est ladite planche, réussira si bien à la taille comme le bouys... »

En dehors de ces curieux détails techniques, la

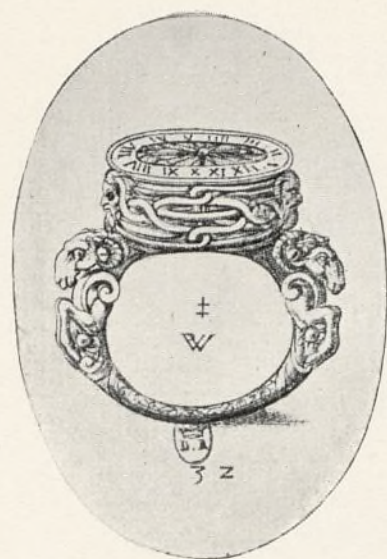


DUVET (JEAN), 1485 après 1561. — *La femme habillée du soleil et des étoiles*. Taille-douce tirée de l'Apocalypse figurée. Lyon, 1561.



PÉRISSIN ET TORTOREL. — *Le Tournoy où le Roy Henry II fust blessé à mort, le dernier de juin 1559*. (Gravure sur bois.) 1570.





WOEIRIOT (PIERRE)  
1532-1589.

Modèle de bague  
Gravure en taille-douce  
tirée des Dessins propres  
aux metteurs en œuvre. 1561.

lettre contient des renseignements sur la reliure, l'impression, et l'intendant termine en soumettant à son maître un projet d'iconographie des princes et illustres personnages de ce temps. Le duc de Nevers s'intéressait aux beaux livres, et il nous est resté de lui un magnifique portrait gravé sur bois en tête des *Tableaux assemblés de tous les arts libéraux* qui lui furent dédiés par Christophe de Savigny (1587).

Le commerce des gravures était centralisé à Paris, autour des rues Frementel, Montorgueil, Saint-Jacques, et celle-ci restera, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le quar-

tier général des marchands d'estampes. Parmi les nombreuses images qui furent publiées rue Frementel par Jean Leclerc (1598-1599), il faut faire une mention spéciale en faveur d'une suite intitulée : *Histoire fort plaisante de la vie pastorale et de la fin d'icelle*. Cette histoire pastorale n'est autre que celle des amours de Gombaut et de Macée, sujet de la tenture de tapisserie, citée dans *l'Avare* de Molière. C'est M. Guiffrey qui a signalé le fait, en publiant la reproduction des estampes à côté de la reproduction des tapisseries. M. Guiffrey a joint à son étude un article de l'inventaire après décès de Ch. de la Porte, duc de la Meilleraye, mentionnant une tenture de tapisserie de Gombaut et de Macée, prise mille livres, à l'expertise du tapissier Jean Poquelin. Celui-ci est le propre père de Molière et il est amusant de constater que le fils a pu puiser un élément de comédie dans les registres paternels.

Les images de la rue Montorgueil marquent la fin du mouvement ascensionnel de la gravure sur bois, supplantée, sous le règne de Henri IV, par la gravure en taille-douce à laquelle les livres de Plantin avaient donné une impulsion définitive. Les frontispices, peut-être un peu surchargés, des éditions plantiniennes et les portraits minutieusement burinés venus d'Anvers déterminèrent une crise de l'image qui entraîna la disparition de nos graveurs sur bois.

Les derniers recueils de bois gravés, publiés par les éditeurs du XVI<sup>e</sup> siècle sont des modèles de dentelles. Paris et Lyon ont édité à foison ces « portraits d'ouvrages de lingerie » devenus des raretés bibliographiques, parce que les dentellières ont détruit au fur et à mesure de leur travail les feuil-

lets qui leur servaient de patrons. Quelques-unes de ces plaquettes signées par des religieux : Antoine Belin, reclus de Saint-Martial, ou Jean Mayol, Carme de Lyon, permettent de supposer que l'art de la dentelle était cultivé dans les cloîtres du XVI<sup>e</sup> siècle comme dans les béguinages d'aujourd'hui.

A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, la gravure sur bois est réservée au traditionnel jeu de cartes, à d'humbles vignettes typographiques, aux images de piété les plus frustes, aux « canards » qui relatent le châtiment d'un voleur célèbre ou les méfaits de la bête du Gévaudan. Elle va sommeiller pendant deux siècles, jusqu'au jour où, après avoir été rénovée en Angleterre par Bewick et Thomson, elle ressuscitera en France et reprendra dans la grande mêlée du romantisme une admirable vigueur.

Les ouvrages illustrés publiés en livraisons, les journaux dont le *Magasin Pittoresque* fut le prototype, donnèrent une impulsion prodigieuse à la gravure sur bois et quand Dubochet, le même qui devait faire une fortune dans la Compagnie parisienne du Gaz, eut remporté avec le *Gil Blas*, illustré par



WOEIRIOT (PIERRE)  
1532-1589.

Modèles de bagues  
Gravure en taille-douce  
tirée des Dessins propres  
aux metteurs en œuvre. 1561.

Gigoux, un gros succès de librairie, on vit paraître en quantité des publications magnifiques éditées par Curmer, Didot, Furne, Hetzel, Hachette, etc. Il suffit d'évoquer *Paul et Virginie*, la *Chaumière indienne*, le *Napoléon* de Norvins, les *Animaux peints par eux-mêmes*, le *Diable à Paris*, la *Bible*, *Don Quichotte*, les *Contes de Perrault*, *Rabelais*, les *Contes Drôlatiques*, pour faire revivre dans toutes les mémoires, avec les noms de Meissonnier, de Raffet, de Granville, de Gavarni, de Gustave Doré, des images que nos graveurs sur bois du milieu du

XIX<sup>e</sup> siècle ont répandues dans le monde entier.

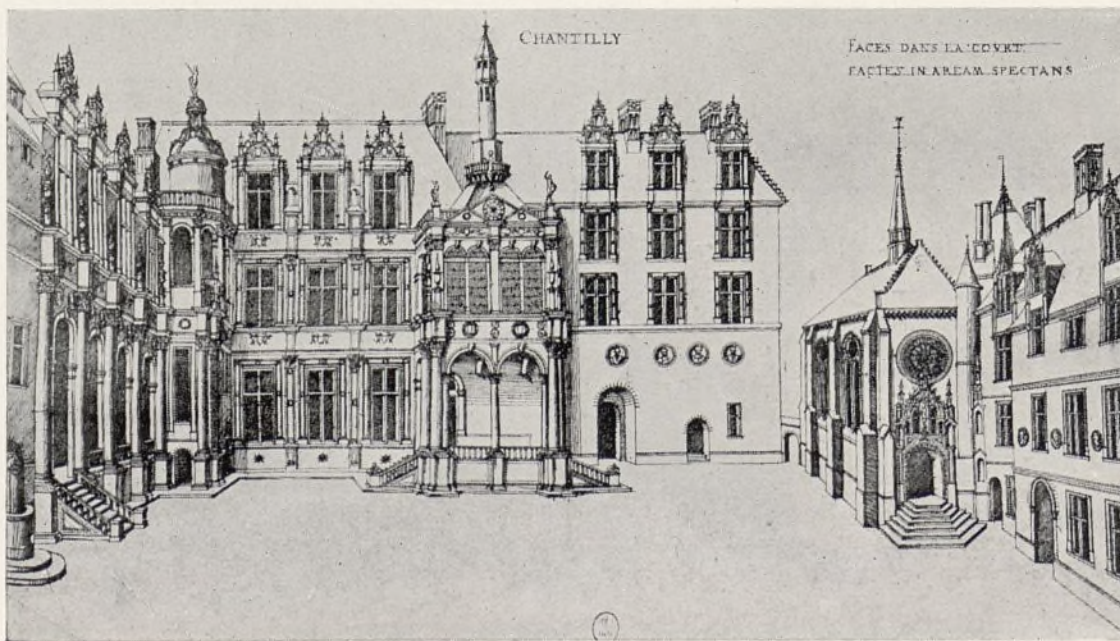
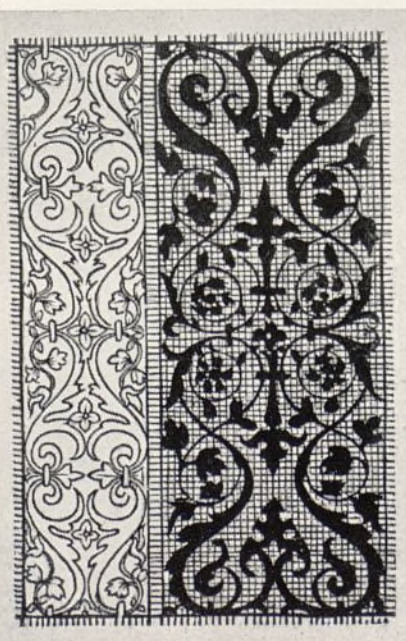
Le second tiers du XIX<sup>e</sup> siècle fut pour la gravure sur bois une période de splendeur, un âge d'or, que détruisit l'expansion prodigieuse des procédés de photogravure. Ceux-ci ont révolutionné le livre, le journal, la papeterie, l'impression, les méthodes d'enseignement ! L'illustration est devenue obligatoire pour les livres et les périodiques ; le reporter-photographe est maintenant un élément classique de roman ou de comédie et, dans les journaux quotidiens, les clichés mangent tous les jours quelques lignes de plus, au rédacteur qui les cède, — sans aménité. Le public perd un peu de sa belle foi dans



DELAUNE (ÉTIENNE), 1518-1595. — Atelier d'orfèvre (Taille-douce. 1576.)



La Fleur des Patrons de Lingerie. Gravures sur bois  
tirées d'un Livre à dentelles, édité à Lyon entre 1585 et 1590.



ANDROUET-DUCERCEAU (JACQUES), 1520-1597. — Le Château de Chantilly.  
Gravure en taille-douce tirée des Plus excellens bastimens de France. 1576-1579.





# PORTRAIT DE MADAME HUET

Gravé en deux tons par GILLES DEMARTEAU (1702-1788)

D'après le dessin de J.-B. HUET





WOEIRIOT (PIERRE)  
1532-1589.

Modèle de bague  
Gravure en taille-douce  
tirée des Dessins propres  
aux metteurs en œuvre 1561.

lettre contient des renseignements sur la reliure, l'impression, et l'intendant termine en soumettant à son maître un projet d'iconographie des princes et illustres personnages de ce temps. Le duc de Nevers s'intéressait aux beaux livres, et il nous est resté de lui un magnifique portrait gravé sur bois en tête des *Tableaux assemblés de tous les arts libéraux* qui lui furent dédiés par Christophe de Savigny (1587).

Le commerce des gravures était centralisé à Paris, autour des rues Fremontel, Montorgueil, Saint-Jacques, et celle-ci restera, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le quartier général des marchands d'estampes. Parmi les nombreuses images qui furent publiées rue Fremontel par Jean Leclerc (1598-1599), il faut faire une mention spéciale en faveur d'une suite intitulée : *Histoire fort plaisante de la vie pastorale et de la fin d'icelle*. Cette histoire pastorale n'est autre que celle des amours de Gombaut et de Macée, sujet de la tenture de tapisserie, citée dans *l'Avare* de Molière. C'est M. Guiffrey qui a signalé le fait, en publiant la reproduction des estampes à côté de la reproduction des tapisseries. M. Guiffrey a joint à son étude un article de l'inventaire après décès de Ch. de la Porte, duc de la Meilleraie, mentionnant une tenture de tapisserie de Gombaut et de Macée, prise mille livres, à l'expertise du tapissier Jean Poquelin. Celui-ci est le propre père de Molière et il est amusant de constater que le fils a pu puiser un élément de comédie dans les registres paternels.

Les images de la rue Montorgueil marquent la fin du mouvement ascensionnel de la gravure sur bois, supplantée, sous le règne de Henri IV, par la gravure en taille-douce à laquelle les livres de Plantin avaient donné une impulsion définitive. Les frontispices, peut-être un peu surchargés, des éditions plantiniennes et les portraits minutieusement burinés venus d'Anvers déterminèrent une crise de l'image qui entraîna la disparition de nos graveurs sur bois.

Les derniers recueils de bois gravés, publiés par les éditeurs du XVI<sup>e</sup> siècle sont des modèles de dentelles. Paris et Lyon ont édité à foison ces « portraits d'ouvrages de lingerie » devenus des raretés bibliographiques, parce que les dentellières ont détruit au fur et à mesure de leur travail les feuil-

lets qui leur servaient de patrons. Quelques-unes de ces plaquettes signées par des religieux : Antoine Belin, reclus de Saint-Martial, ou Jean Mayol, Carme de Lyon, permettent de supposer que l'art de la dentelle était cultivé dans les cloîtres du XVI<sup>e</sup> siècle comme dans les béguinages d'aujourd'hui.

A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, la gravure sur bois est réservée au traditionnel jeu de cartes, à d'humbles vignettes typographiques, aux images de piété les plus frustes, aux « canards » qui relatent le châtimement d'un voleur célèbre ou les méfaits de la bête du Gévaudan. Elle va sommeiller pendant deux siècles, jusqu'au jour où, après avoir été rénovée en Angleterre par Bewick et Thomson, elle ressuscitera en France et reprendra dans la grande mêlée du romantisme une admirable vigueur.

Les ouvrages illustrés publiés en livraisons, les journaux dont le *Magasin Pittoresque* fut le prototype, donnèrent une impulsion prodigieuse à la gravure sur bois et quand Dubochet, le même qui devait faire une fortune dans la Compagnie parisienne du Gaz, eut remporté avec le *Gil Blas*, illustré par

Gigoux, un gros succès de librairie, on vit paraître en quantité des publications magnifiques éditées par Curmer, Didot, Furne, Hetzel, Hachette, etc. Il suffit d'évoquer *Paul et Virginie*, la *Chaumière indienne*, le *Napoléon* de Norvins, les *Animaux peints par eux-mêmes*, le *Diable à Paris*, la *Bible*, *Don Quichotte*, les *Contes de Perrault*, *Rabelais*, les *Contes Drôlatiques*, pour faire revivre dans toutes les mémoires, avec les noms de Meissonier, de Raffet, de Granville, de Gavarni, de Gustave Doré, des images que nos graveurs sur bois du milieu du

XIX<sup>e</sup> siècle ont répandues dans le monde entier.

Le second tiers du XIX<sup>e</sup> siècle fut pour la gravure sur bois une période de splendeur, un âge d'or, que détruisit l'expansion prodigieuse des procédés de photogravure. Ceux-ci ont révolutionné le livre, le journal, la papeterie, l'impression, les méthodes d'enseignement ! L'illustration est devenue obligatoire pour les livres et les périodiques ; le reporter-photographe est maintenant un élément classique de roman ou de comédie et, dans les journaux quotidiens, les clichés mangent tous les jours quelques lignes de plus, au rédacteur qui les cède, — sans aménité. Le public perd un peu de sa belle foi dans

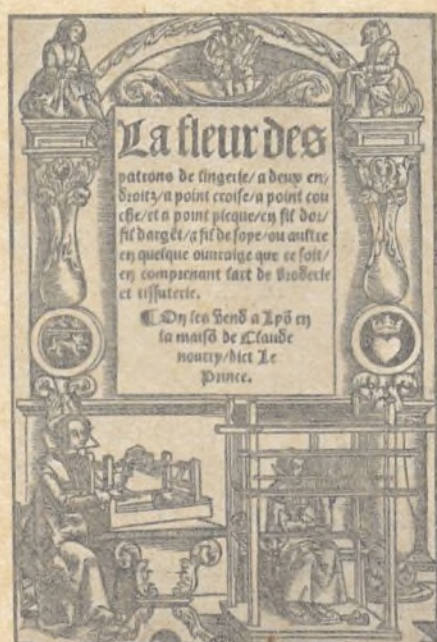


WOEIRIOT (PIERRE)  
1532-1589.

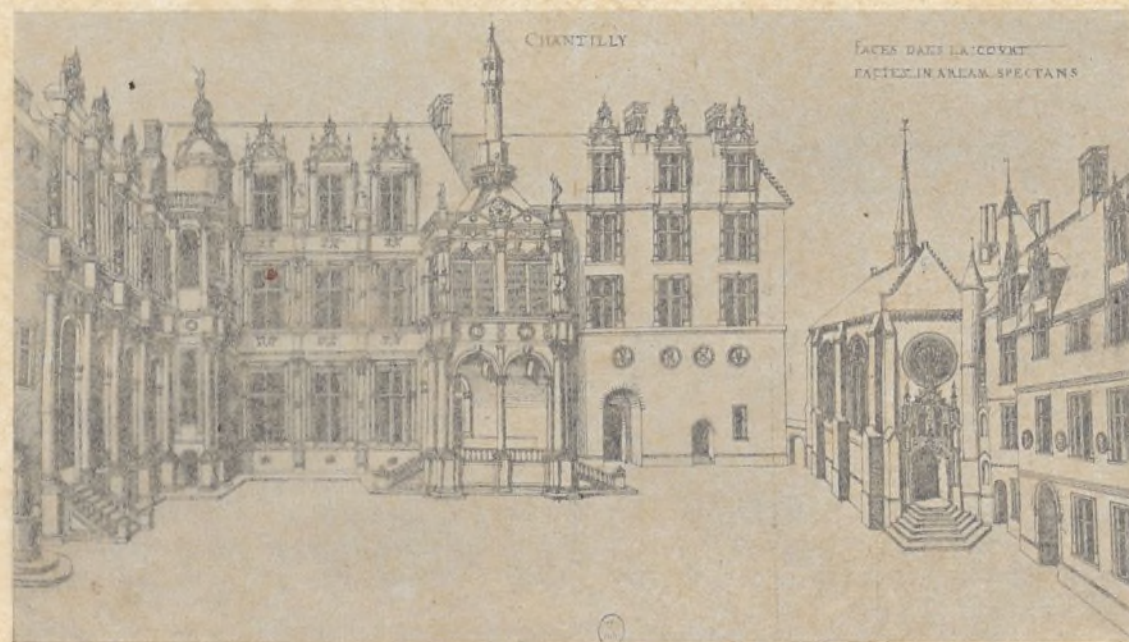
Modèles de bagues  
Gravure en taille-douce  
tirée des Dessins propres  
aux metteurs en œuvre 1561.



DELAUNE (ÉTIENNE), 1518-1595. — Atelier d'orfèvre (Taille-douce. 1576.)



La Fleur des Patrons de Lingerie. Gravures sur bois  
tirées d'un Livre à dentelles, édité à Lyon entre 1585 et 1590.



ANDROUET-DUCERCEAU (JACQUES), 1520-1597. — Le Château de Chantilly.  
Gravure en taille-douce tirée des Plus excellents bastimens de France. 1576-1579.





# PORTRAIT DE MADAME HUET

Gravé en deux tons par GILLES DEMARTEAU (1722-1788)  
D'après le dessin de J.-B. HUET







la phrase imprimée : en regard du texte, qu'il lit de moins en moins, il exige l'image, le « document » qui lui paraît une garantie de sincérité et l'on commence à trouver moins paradoxale l'idée d'un service d'informations dont le phonogramme et la projection lumineuse seraient les seuls éléments.

Cette extraordinaire évolution nous entraîne trop vite pour que nous puissions la juger. Il n'y a pas le moindre pessimisme à constater que la concurrence des procédés a entraîné la surproduction, avec tous ses maux, et que, si le champ libre de l'estampe originale reste toujours largement ouvert, la plupart des débouchés de la gravure de métier sont aujourd'hui fermés.

Avant de passer à une autre classe d'images, il est nécessaire de rappeler que les estampes peuvent, suivant le procédé d'impression employé, se diviser en deux grandes catégories :

Gravures typographiques, — gravures en taille-douce.

Les caractéristiques essentielles de chaque genre sont les suivantes :

Une gravure typographique est faite pour être imprimée comme un texte ; elle est exécutée sur un bloc de bois ou de métal à la surface duquel est tracé le dessin qu'il s'agit de graver : l'artiste évite les blancs du dessin et ménage toutes les parties qui doivent constituer les noirs de l'image.

On emploie ordinairement pour la gravure typographique le bois de buis, mais on utilise aussi d'autres bois et différents métaux ; dès 1488, l'imprimeur parisien Jean Dupré déclare en tête d'un *Livre d'heures* qu'il n'a rien épargné pour le décorer et qu'il en a fait tailler les figures en cuivre.

La gravure en taille-douce procède d'un principe tout différent.

On l'exécute sur des plaques de métal (de cuivre, le plus souvent). Le graveur creuse tout ce qui doit se traduire en noir dans l'image, les parties ménagées correspondent au blanc du papier.

L'impression du cliché ainsi obtenu ne ressemble en rien à l'impression typographique : l'encre se fait en bourrant d'un noir en pâte, très consistant, les creux de la gravure et en essuyant soigneusement la surface de façon que le noir reste seulement dans les creux.

La presse en taille-douce ne donne pas un coup de frappe mais une pression lente : elle se compose essentiellement d'une table qui passe entre deux cylindres : la planche gravée, et encreée, est placée sur la table de la presse, on la recouvre d'une feuille de papier détrempe, de langes de flanelles qui assureront un bon foulage, et le tout passe entre les deux cylin-



ANONYME, 1587. — Frontispice des "Tableaux accomplis de tous les arts libéraux..." par M. Christophe de Savigny, seigneur dudit lieu et de Primant en Rethelois... Paris, 1587. (Gravure sur bois.) Christophe de Savigny offre son livre à Ludovic de Gonzague, duc de Nivernois et de Rethelois.

sur les débuts d'un art qui s'est développé relativement très tard en France. — Il faut rappeler, à titre de curiosité, le plus ancien livre orné de gravures en taille-douce publiées en France : *Saintes pérégrinations du voyage de Jérusalem*, de Bernard de Breydenbach. (Lyon 1488.) Nous avons souligné le mot *publiées*, car rien n'est moins sûr que l'origine française de ces gravures. Elles ont été copiées sur les bois de l'édition originale du voyage de Breydenbach (Mayence 1486) et éditées à Lyon par deux étrangers qui signent : *Honestes hommes Michelet Tobie de Pymont et Jacques Heremberck Dalemaigne* ; il y a beaucoup de chances pour qu'elles aient été importées.

Nos graveurs ont débuté de la façon la plus modeste et rien, dans leurs premiers essais, ne fait prévoir ce que sera l'estampe française entre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et les débuts du XX<sup>e</sup>.

Au milieu des bouleversements causés par les guerres d'Italie, l'expansion de la Réforme, les guerres de Reli-

gion, les changements de dynasties, les graveurs français, tirillés par des influences contraires, ont été déconcertés par le style serré des Allemands et des Flamands aussi bien que par la virtuosité dangereuse des Italiens. En voulant imiter les uns et les autres ils ont étouffé leurs qualités natives et, comme il leur a manqué la forte impulsion d'un grand peintre, gravant lui-même ou formant ses graveurs, ils sont restés pendant cent ans dans une espèce d'anarchie, victimes d'un éclectisme craintif et ne se sont élevés que rarement au-dessus du métier.

De tant de planches en



LE CLERC (JEAN), graveur, imprimeur, éditeur. — *La Mort des Bergers*. Histoire fort plaisante de la vie pastorale et de la fin d'icelle. Gravure sur bois de l'*Histoire de Gombaut et de Macée* éditée à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

\*\*\*



taille-douce gravées par des orfèvres, des architectes, des peintres italianisants, aucun style de graveur ne se dégage; les documents que l'on y retrouve sont précieux et très recherchés, les estampes d'art y sont rares et si les compositions ingénieuses d'Androuet-Ducerceau, par exemple, nous intéressent puissamment, on peut presque dire que c'est malgré la formule technique dont il s'est contenté pour graver ses bâtiments, ses meubles, ses bijoux et ses arabesques. Les meilleures, parmi toutes ces estampes sont évidemment celles que les orfèvres-graveurs ont exécutées pour servir de modèle à leurs confrères. Le plus fécond d'entre eux, Etienne Delaune, s'est essoufflé à graver des compositions bibliques ou mythologiques, qui ne nous disent plus grand chose, mais nous nous intéressons toujours à l'excellent portrait d'Ambroise Paré qu'il a gravé en tête du *Discours sur la Mumie et les Venins* (1582), à ses ateliers



LEU (THOMAS DE), 1562-1620. — Portrait de Jean de Beaugrand, 1595, d'après Pierre Dumonstier. (Gravure au burin.)

toire de la Licorne (qui lui a valu son surnom), des allégories touffues aux amours de Henri II et son œuvre principale est une illustration de l'*Apocalypse* en 24 planches. On a rapproché de ces gravures compliquées, l'art des préraphaélites, de Burne Jones et de Gustave Moreau. A ces noms célèbres on pourrait ajouter celui d'un graveur visionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle, Rodolphe Bresdin, qui dut une heure de notoriété à un roman de Champfleury, *Chien-Caillou*, dont il avait posé le personnage principal.

L'originalité de Duvet est une de celles qui font bien en littérature; en fait, le Maître à la Licorne ne se laisse pas seulement influencer par Mantegna, Raphaël, Raimondi, G. Campagnola, Léonard de Vinci, Dürer, il les démarque et l'on peut en juger par la planche que nous reproduisons et qui serait parfaite, si elle n'était audacieusement imitée de la composition que



CALLOT (JACQUES). — Deux scènes tirées des "Misères de la guerre". (Gravures à l'eau-forte.)

d'orfèvre, à ses colliers, ses miroirs et ses bijoux, bref à la partie documentaire de son œuvre. On peut en dire autant de l'orfèvrerie de table de René Boyvin, des bagues de Pierre Woeiriot, des arabesques de Jean de Goumont, etc.

Un peintre graveur orfèvre de Langres, Jean Duvet, que les auteurs anciens ont surnommé le Maître à la Licorne, mérite une mention à part. Il a consacré, sous le titre d'*His-*



CALLOT (JACQUES), 1592-1635. — Les Bohémiens. (Gravure à l'eau-forte.)

Dürer a faite sur le même sujet. Ces gravures compliquées sont comme des pièces qui ne sonnent pas franchement et, à tout prendre, elles sont de moins bon aloi que les estampes attribuées à Jean Cousin, par exemple, qui se croit obligé d'adopter les formules de l'élégance italienne mais ne s'en sert au moins que pour exprimer des idées à lui.

Il y a toute une série de graveurs que l'on a groupés



CALLOT (JACQUES). — Marchand d'estampes en plein vent. Frontispice de la suite des *Varie Figure*. (Gravure à l'eau-forte.)



BREBIETTE (PIERRE), 1598-1650. — Voleurs de grand chemin. (Gravure à l'eau-forte.)




[illegible]

sous ce titre, *l'Ecole de Fontainebleau* ; ce sont des praticiens médiocres qui semblent avoir pris à tâche de souligner tout ce que la peinture des Italiens attirés par François I<sup>er</sup> a eu de côtés fâcheux, et leurs œuvres, — en dehors de l'intérêt qu'elles peuvent avoir au point de vue archéologique, — ont surtout l'utilité de nous faire voir ce que nous devrions éviter.

C'est à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle seulement que commence à se dessiner le mouvement d'où sortira l'école de gravure française.

Si l'on dresse un tableau synchrone des artistes qui ont eu sur la gravure du XVI<sup>e</sup> siècle une grande influence, soit par les estampes qu'ils ont gravées eux-mêmes, soit par les interprètes qu'ils ont formés, on voit que Mantegna est mort en 1506, Botticelli en 1510, Raphaël en 1520, Marc-Antoine Raimondi en 1530, Dürer en 1528, Lucas de Leyde en 1533, Holbein en 1543.

Le temps est passé de la grande gravure, à Florence, à Rome, à Venise, où le Titien, mort presque centenaire en 1576, n'a pu retarder la décadence. En Allemagne, la gravure conduite par le génie méditatif et volontaire de Dürer à une hauteur d'où elle ne pouvait plus que descendre, s'est affadie entre les mains de ses élèves. La forte empreinte du maître de Nuremberg semble les avoir écrasés et l'Italie fascinatrice a délayé ce qui leur restait d'énergie.



Dans les Pays-Bas, Lucas de Leyde n'a point laissé d'élèves et quand la scission entre les Flandres et la Hollande est un fait accompli, il ne reste dans chaque pays que des praticiens adroits personnifiés d'un côté par Goltzius, avec ses compositions ampoulées, de l'autre par les Wierix qui détiennent à Anvers la meilleure marque des fabriques d'images religieuses encouragées par les jésuites. Ces gens trop adroits ont pourtant gravé dans le dernier quart du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle d'excellents portraits, dont le métier propre, serré,

brillant, a fortement impressionné les graveurs français ; après quelques essais timides, ceux-ci deviennent maîtres à leur tour, et le portrait de Jean de Beaugrand, par exemple, gravé en 1595, par Thomas de Leu d'après Pierre I<sup>er</sup> Dumonstier, nous permet de mesurer les progrès accomplis.

Désormais, l'impulsion est donnée, la France va produire une extraordinaire floraison de graveurs et, en tête de leur magnifique lignée, se détache avec crânerie la figure énergique de Callot.

Né en 1592 à Nancy, fils d'un héraut d'armes du duché de Lorraine, dont la mère, Claude de Fricourt, était dit-on, la petite-nièce de Jeanne d'Arc, Callot est le plus populaire des graveurs français. Tout le monde connaît ses équipées romanesques en compagnie de bohémiens, ses bonnes fortunes, sa fidélité à son suzerain vaincu. Bien des gens, qui n'ont jamais vu la moindre estampe de Callot, citent des traits de sa biographie, parlent des gueux, des bohémiens, des misères de la guerre, du siège de la tout à fait heureux si Dumas père avait ver un portrait de d'Artagnan.

Callot, ensorcelé tout enfant par le mirage de l'Italie, s'échappe de la maison paternelle pour aller à Florence où il est retrouvé par le plus grand des hasards ; rapatrié, il recommence une seconde fugue qui se termine comme la première, si bien que son père l'autorise enfin à partir pour le pays de ses rêves.

Mais, au rebours de tant de Français, Flamands ou Allemands qui allaient à Rome comme pour s'y faire guérir de leurs qualités personnelles, Callot ne se laissa pas déprimer suivant la formule ; il avait commencé par travailler pour le compte d'un Français établi à Rome, Philippe Thomassin, et peut-être serait-il resté pris dans l'engrenage des besognes commerciales, si l'impression que sa bonne mine avait produite sur les dames de Rome, et en particulier sur M<sup>me</sup> Thomassin,



BOSSE (ABRAHAM). — *Atelier d'imprimeur en taille-douce.* (Gravure à l'eau-forte et au burin.)





MELLAN (CLAUDE), 1601-1688. — Portrait d'Agathe de Castillon, femme de Claude de Marolles, mère du célèbre collectionneur d'estampes : Michel de Marolles, abbé de Villeloing. (Gravure au burin.)

l'Enfer et le Purgatoire, Callot eut la bonne fortune d'entrer dans l'atelier de Giulio Parigi, organisateur des fêtes de la cour ducale. Celui-ci, véritable artiste, comprit le tempérament de son élève, lui dessilla les yeux, et Callot, renonçant à graver sans conviction des reproductions insipides, se mit à noter les traits pittoresques de cette vie italienne qui l'enchantait.

Les fêtes de la Guerre d'amour données pendant le carnaval de 1615 au duc d'Urbain, réglées par Giulio Parigi et gravées par Callot furent une révélation. La cour de Toscane s'enthousiasma pour ces estampes précises, spirituelles, pleines de vie et de gaieté. Callot était célèbre à 24 ans ! Désormais, il suit son tempérament sans contrainte, c'est à Florence qu'il grave les *Caprices*, la *Tentation de saint Antoine*, sa pièce populaire par excellence, et la célèbre foire de l'*Impruneta* (1621) où grouillent par milliers, marchands, badauds, bateleurs, fripons, soldats, belles dames et gentilshommes. Callot se montre là le grand peintre des foules qui évoluent dans l'air et la lumière, chaque personnage de ces groupes si bien agencés a une précision, un caractère individuel, dont Hoffmann, l'auteur des contes fantastiques, subissait l'obsession :

« Pourquoi, dit-il, ne puis-je me contenter jamais de voir tes œuvres étranges et légendaires, ô maître ? Pourquoi conservé-je en moi le trait qui sertit chacune de tes figurines pleines de hardiesse ? Je me persuade très bien que leurs physionomies s'éclaircissent ; les plus éloignées viennent sur moi vigoureuses et naturelles. »

Après la mort du grand-duc Cosme II, Callot, sensible aux pro-

n'avait déterminé une brouille salubre et un départ précipité pour Florence. Là, bien accueilli par le grand-duc Cosme II, par le graveur Canta Gallina, qu'il avait connu lors de sa première équipée, par le peintre Bernardo Pocetto, d'après lequel il grava de grandes compositions sur

messes engageantes qui lui venaient de Nancy, profita de ce que le prince Charles, fils du duc Henri II de Lorraine, passait par Florence, pour reprendre en sa compagnie le chemin de la terre natale. Pendant les étapes de ce retour presque triomphal, Callot dut évoquer plus d'une fois les fugues de son enfance et les compagnons de sa première équipée. Une fois installé à Nancy, il semble classer des souvenirs de voyage en publiant les comédiens italiens, les *Balli*, qu'il grave comme un adieu aux années de jeunesse passées dans le ciel léger de



MELLAN (CLAUDE). — Louis XIV enfant recevant les échevins de Paris. (Gravure au burin.)

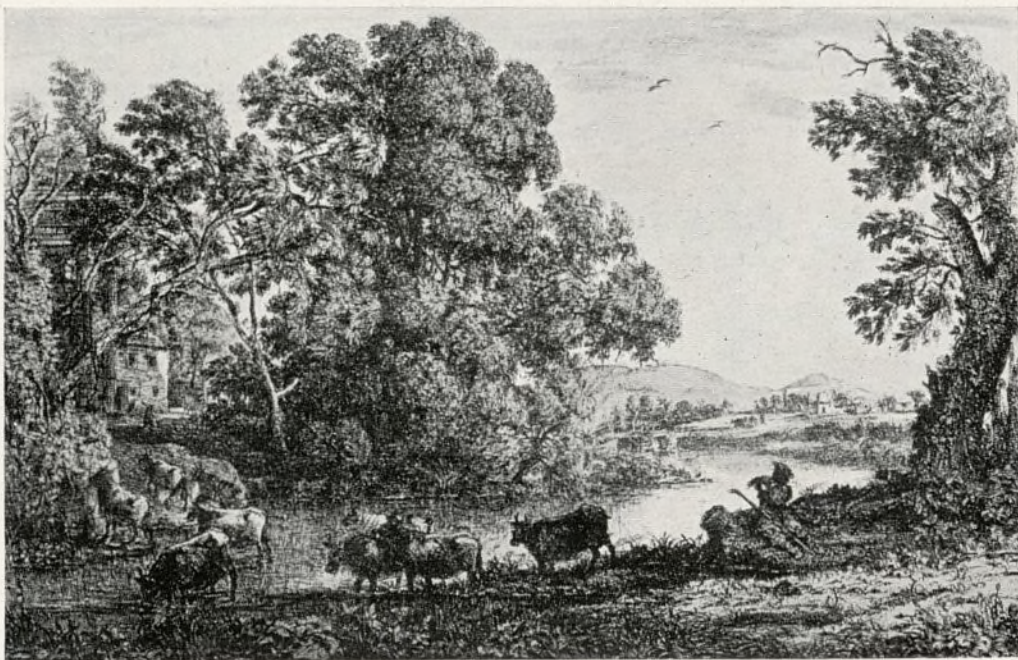
Florence, les *Bohémiens*, sous l'égide inquiétante desquels il fit son premier voyage et dont la horde pittoresque, empanachée et déguenillée, défile en quatre compositions épiques accompagnées de distique bénins ; des *Gueux*, dont le chef arbore comme un oriflamme le titre de « capitaine de baroni ! » et des *Varie figure*, dont le frontispice est un marchand d'estampes en plein vent, complètent cette série de types collectionnés sur les grands chemins.

Il fallait bien compenser un peu ces titres italiens et toutes ces figures de sacripants.

Callot grave, avec ampleur, la suite de la *Noblesse Lorraine*, dames et gentilshommes ; ceux-ci ne sont pas mis à la dernière mode de Paris, ils ont encore la fraise du bon roi Henri IV, mais ils portent beau et donnent l'impression de gaillards solides, susceptibles et ferrailleurs.

En 1625, Callot, mandé à Bruxelles par l'infante Isabelle-Claire-Eugénie qui veut lui faire graver le siège de Bréda, reçoit de Spinola lui-même les indications nécessaires ; Van Dyck le portraiture, et le duc de Lorraine Charles IV, qui vient de succéder au duc Henri II, craignant que son graveur ne se laisse tenter ailleurs par des rêves de fortune, le comble de libéralités « pour lui donner moyen de continuer sa demeure en ces pays ». Callot, reconnaissant, dédie à la jeune duchesse Nicole sa jolie planche du *Parterre de Nancy*.

A la fin de 1628, le graveur fut chargé d'exécuter pour le roi de France les planches fameuses des *Sièges de La Rochelle et de Saint-Martin-de-Ré*. Il vint les faire à Paris



GELLEE (CLAUDE), dit CLAUDE LORRAIN, 1600-1662. — Troupeau passant un gué. Pièce dite : « Le Bouvier ». (Gravure à l'eau-forte.)



MORIN (JEAN), 1600-1666. — Portrait d'Antoine Vitre, imprimeur du roi, d'après Philippe de Champaigne. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)



(1629-1630) non sans avoir à subir les ennuis inhérents à toute commande officielle, et quand il revint en Lorraine, ce fut pour assister à l'humiliation de son pays. Gaston d'Orléans avait épousé secrètement la sœur du duc Charles IV, et ce mariage précipita la rupture entre les cours de Lorraine et de France. Le 25 septembre 1633, Louis XIII entra en triomphe à Nancy et, comme il ne fallait pas perdre l'occasion de célébrer la gloire des armes de Louis le Juste, Richelieu songea à demander à Callot de graver le siège de Nancy. « Callot, dit Félibien, pria Sa Majesté de vouloir bien l'en dispenser parce qu'il était Lorrain et qu'il ne croyait devoir rien faire contre l'honneur de son prince et de son pays. Le roi reçut son excuse, disant que le duc de Lorraine était bien heureux d'avoir des sujets si fidèles et si affectionnés. Quelques courtisans n'approuvant pas le refus qu'il avait fait dirent assez haut qu'il fallait l'obliger d'obéir aux volontés de Sa Majesté, ce que Callot ayant entendu, il répondit avec beaucoup de courage qu'il se couperait plutôt le pouce que de faire quelque chose contre son honneur. »

C'était la disgrâce voulue avec simplicité. La maturité de Callot s'enveloppait d'une tristesse, qui se traduit dans la suite célèbre des *Misères de la guerre* (1633) où il retrace avec une acuité terrible la vie effroyable du soldat de son temps. L'enrôlement, la guerre, la guerre de pillage où tout prétexte est bon pour détrousser l'habitant du pays ami ou ennemi, pour saccager toute maison qui ne nécessite pas un siège en règle, les répressions terribles qu'appelait ce banditisme, les rancunes de Jacques Bonhomme exaspéré et le crépuscule lamentable des soldards estropiés, faméliques, en pendant à la glorification des chefs vainqueurs, voilà ce que Callot a retracé avec une verve tragique, soulignée par la placidité du sixain dont il accompagne chacune de ses compositions. Callot s'éteignit le 24 mars 1635, miné par une maladie d'estomac que les chagrins avaient aggravée

et sa dernière œuvre, *L'Histoire de l'enfant prodigue*, semble un retour mélancolique vers les insouciantes années de sa jeunesse.

Callot a eu une influence considérable en France et en

Italie, il a transformé l'art de la gravure à l'eau-forte et contribué à créer la technique fondamentale de nos graveurs en leur donnant les éléments d'un métier libre et brillant, dont la tradition, reçue par Abraham Bosse et Israël Silvestre, ses héritiers immédiats, a été transmise par François Chauveau, Sébastien Leclerc et Claude Gillot aux graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il est impossible de ne pas citer, en passant, un Italien, Stefano della Bella, qui fut le plus célèbre des imitateurs de Callot : il vint à Paris comme Callot était allé à Rome, et il eut la bonne fortune d'y débiter par les illustrations de la fameuse tragédie de *Mirame*, représentée en 1641 au Palais Cardinal.

Un contemporain de Callot, Pierre Brebiette (1598-1650), inconnu du grand public, a manié l'eau-forte avec une incroyable facilité. Séduit par le thème de ces bacchanales qui,

entre les mains de Salviati, sont devenues des Priapées, Brebiette a gravé beaucoup, peut-être un peu trop, de satyres et de néréides, mais dans la scène de brigands que nous reproduisons, il s'est montré assez artiste pour n'affadir, par aucun

sacrifice à la virtuosité, la virilité de son accent et il est intéressant de regarder cette belle page à côté de la scène analogue tirée des *Misères de la guerre*.

Abraham Bosse, élève de Callot, a publié en 1645 le premier traité de gravure français. Son œuvre est un admirable recueil de renseignements sur le règne de Louis XIII et le commencement du règne de Louis XIV. Quand il ne représente pas ses contemporains dans la galerie du Palais ou dans la grande salle de l'Hôtel-Dieu, il les adapte aux scènes de l'Evangile et son *Histoire de l'enfant prodigue*, par exemple, est le meilleur document que l'on puisse rêver sur les mœurs, les habits et les intérieurs du temps de la Fronde. Bosse nous a laissé des *métiers* ; on y trouve le graveur et l'imprimeur en taille-douce, et, à cela près que le gaz a remplacé l'antique réchaud de l'imprimeur et que les

graveurs d'aujourd'hui portent rarement des éperons, ces estampes sont toujours d'actualité.

Bosse a évité de pasticher la manière de Callot. Israël



LEPAUTRE (JEAN). — *La folie du bibliomane.*  
(Gravure à l'eau-forte.)



LEPAUTRE (JEAN), 1617-1682. — *La Flandre despoillée des habits d'Espagne et revestue à la Française.* Almanach pour l'an de grâce mil six cent cinquante-neuf. L'almanach pour lequel Jean Lepautre grava cette ingénieuse composition était édité rue Saint-Jacques, par Nicolas Regnesson, Nicolas de Poilly, Pierre Mariette, graveurs eux-mêmes, comme presque tous les marchands d'estampes de cette époque. Les calendriers édités de cette manière au XVII<sup>e</sup> siècle forment une série dont l'intérêt documentaire est égal à l'intérêt artistique.





CHAUVEAU (FRANÇOIS), 1620-1696.  
— Frontispice de la 1<sup>re</sup> édition  
du "Théâtre de Molière".  
(Paris, 1666.) D'après Brunet, la  
Renommée qui distribue des couronnes,  
entre Elmiré et Tartufo, n'est autre que  
la célèbre Armande Béjart, épousée par  
Molière en 1662.  
(Gravure à l'eau-forte et au burin.)

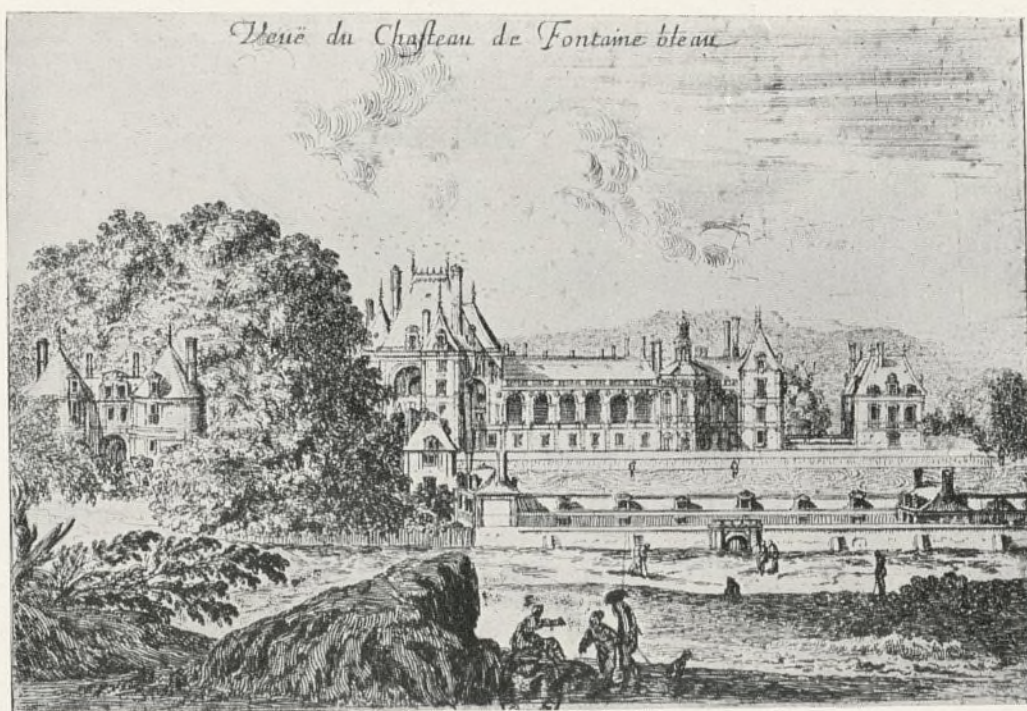
de la nature qui vivifie les belles œuvres antiques. A côté de ces pages superbes, Claude Lorrain a gravé un feu d'artifice donné à Rome. C'est ce que nous appellerions une publication d'actualité ; elle est devenue très rare et les épreuves en atteignent des prix très élevés. Ces pièces n'offrent point d'autre intérêt, mais rien ne peut faire mieux comprendre toute la différence qu'il peut y avoir entre une œuvre d'art et un objet de curiosité.

C'est vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle que commence à s'affirmer l'école des graveurs de portraits. En 1660, Louis XIV renvoya un placet présenté par le sieur de Lavenage « à fin d'érection et création de deux cents maîtres graveurs de tailles-douces au burin et à l'eau-forte » et par l'édit de Saint-Jean-de-Luz (26 mai 1660) « maintint l'art de la gravure au burin et à l'eau-forte et autres manières telles qu'elles soient et ceux qui font profession d'iceluy, tant Regnicoles qu'Estrangers, en la liberté qu'ils ont toujours eue de l'exercer dans le Royaume, sans qu'ils puissent estre réduits en maîtrise ni corps de métiers, ni sujets à autres règles ni contrôles... sous quelques noms que ce soit. »

La gravure était donc reconnue officiellement pour un art libéral : elle fut encouragée largement. En 1667 un atelier de gravure s'ouvrait aux Gobelins sous la tutelle de Lebrun et la haute direction de Sébastien Leclerc. La même année, Louis XIV achetait pour sa bibliothèque la précieuse collection de l'abbé de Marolles (123.000 pièces environ), noyau du Cabinet des Estampes actuel, dont les services comprenaient, à l'origine, la conservation et la communication des recueils et la publication des planches gravées pour le compte du roi. Celui-ci avait décidé « afin d'en-

Silvestre, neveu et héritier d'Israël Henriot, l'éditeur du maître lorrain, n'a point eu ce souci, et toutes ses vues de France, devenues pour les collections topographiques des documents précieux, sont gravées dans la facture de Callot avec une imperturbable sérénité.

Au milieu de toutes les estampes du XVII<sup>e</sup> siècle se dresse, comme un monument lumineux, l'œuvre gravé de Claude Lorrain. Avec une douzaine de paysages, traités sans préoccupation technique apparente, celui-ci a pris une des plus belles places parmi les graveurs de tous les pays et de tous les temps. Ses estampes sont de ces œuvres heureuses devant lesquelles les professionnels oublient les questions de métier, elles ont la puissance de la grande poésie lyrique et respirent cet amour large



SILVESTRE (ISRAËL), 1621-1691. — Vue du château de Fontainebleau.  
(Gravure à l'eau-forte.)



LEFEBVRE (CLAUDE), 1633, ou 1636-1673. — Portrait de l'artiste, gravé à l'eau-forte par lui-même.

courager l'art de la gravure et d'en continuer l'histoire » que les événements militaires de son règne, les fêtes, vues de palais, châteaux, parcs, tableaux, statues, seraient gravés pour constituer le Cabinet du Roi.

Le *Mercurius Galant* (août 1669) nous donne le premier catalogue de ce fonds : « On a, dit le rédacteur anonyme, employé les plus excellents ouvriers pour graver ces planches, et il ne se peut que ce travail n'ait beaucoup coûté. Cependant le prix qu'on y a mis est si médiocre que l'on voit bien que c'est un effet de la libéralité du Roy qui en veut faire présent au public. »

Le Cabinet du Roi mit, sous le règne de Louis XIV, 956 cuivres gravés en service. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle il en comprenait près de 2.400, et ce merveilleux fonds d'édition n'a pas cessé de s'enrichir depuis 250 ans. Les planches du Cabinet du Roi, dont l'exploitation nécessitait une organisation spéciale, furent transportées en 1812 au Musée

du Louvre où elles sont toujours éditées par le service de la Chalcographie.

En 1689, un arrêt du Conseil, — avec effet rétroactif pour 40 ans, — avait institué, sous peine d'une amende de 1.500 livres, le dépôt obligatoire de deux épreuves de toute planche gravée à la Bibliothèque du Roi. Le dépôt des Estampes et celui des Imprimés sont aujourd'hui centralisés dans le bureau du dépôt légal, au ministère de l'Intérieur.

On reconnaît sans peine, dans toutes ces mesures, l'esprit ferme, large et prévoyant de Colbert. Sous cette forte impulsion la gravure prit une extension considérable ; la mode des portraits gravés avait remplacé celle des « crayons » si fort en vogue au XVI<sup>e</sup> siècle, et, sous Louis XIV, il n'était point de personnage un peu considérable qui ne fit faire « sa taille-douce » où il voulait qu'on le retrouvât, somptueux et correct. C'est l'époque des grands burinistes, dont le travail régulier, brillant, mit vite la gravure à l'unisson de tous les arts.

Au travail un peu mince des portraitistes du temps de Henri IV, avait succédé le style emphatique de graveurs impressionnés par la virtuosité des estampes de Goltzius ; il y eut, naturellement, surenchère, et tout le monde connaît la fameuse planche de la « Sainte face » où Claude Mellan s'est ingénié à modeler une tête grandeur nature avec un seul trait qui part du bout du nez et se développe en spirale. Mellan était heureusement un excellent dessinateur qui nous a laissé des portraits pleins de finesse et de physionomie, mais entre les mains de gens moins bien doués, l'affectation de la virtuosité est simplement



CHAUVEAU (FRANÇOIS), 1620-1696.  
— Frontispice de la 1<sup>re</sup> édition  
du "Théâtre de Molière".  
(Paris, 1666.) Ce frontispice nous  
donne le portrait de Molière et les costumes classiques de Mascarille et de Sganarelle. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

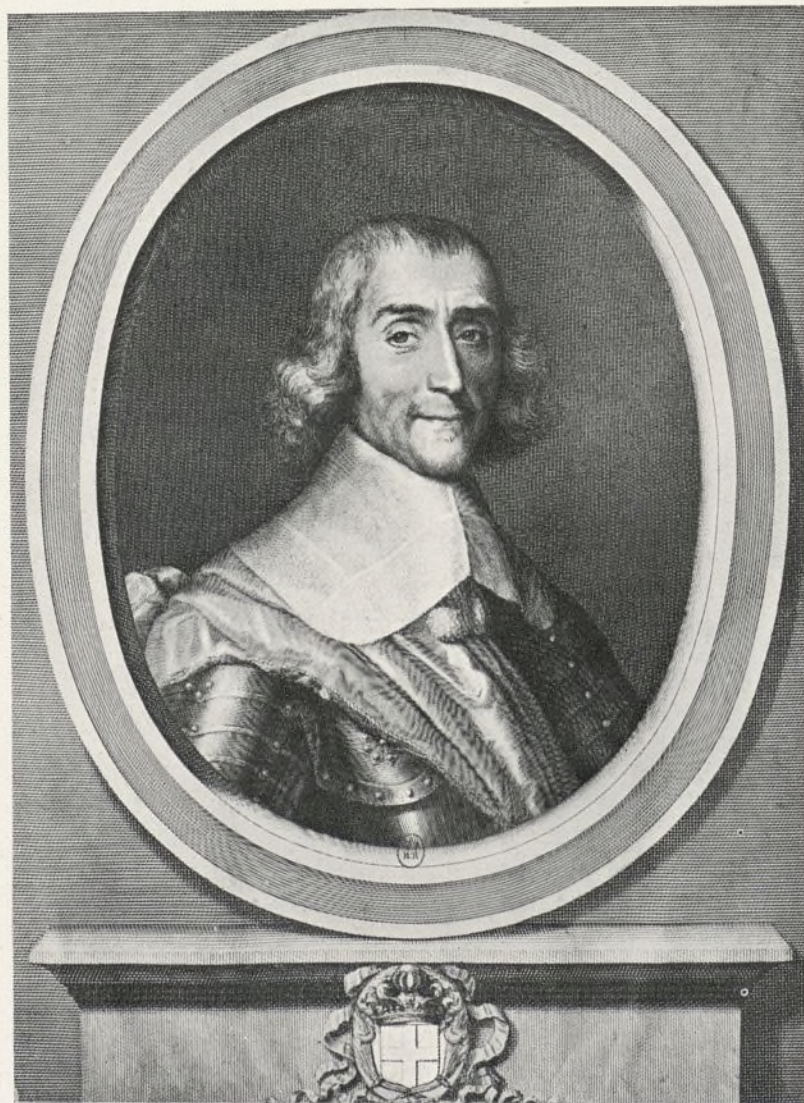


agaçante et bien des gravures dont l'auteur a cru faire un tour de force n'ont guère aujourd'hui plus d'intérêt pour nous qu'une enseigne de calligraphe.

Claude Mellan est le premier en date (1601-1688) des graveurs d'Abbeville. La vieille cité picarde a été, pendant trois siècles, une vraie pépinière de graveurs. On n'en compte pas moins de 54 dont beaucoup sont excellents ; nous aurons souvent l'occasion de les signaler au passage en empruntant quelques renseignements à l'aimable et érudit Abbevillois qui s'est fait leur historien, M. Emile Delignières.

A côté de tous ces buri-  
nistes habiles, quelquefois trop habiles, les portraits de Jean Morin ont un singulier accent de gravité. Morin ne fait à la virtuosité aucun sacrifice visible, c'est un dessinateur merveilleux et ses portraits d'après Van Dyck ou Philippe de Champaigne sont si vivants, si justes, qu'on ne pense guère en les voyant qu'à la physionomie du personnage.

Ils réalisent parfaitement la condition si bien définie par Whistler : *une œuvre d'art ne mérite ce nom que quand on ne songe plus à se demander comment elle est faite.*



POILLY (FRANÇOIS DE), 1623-1693. — Portrait d'Abraham Fabert, maréchal de France, d'après Ferdinand Elle. (Gravure au burin.)

L'outrecuidance du mauvais poète en quatre vers bien connus :

*Encore est-ce un miracle en ses vagues furies  
Si bientôt, imprimant ses sottises rêveries,  
Il ne se fait graver au devant du recueil,  
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.*



NANTEUIL (ROBERT), 1630-1678. — Portrait de Jean-Baptiste Colbert (1676). (Gravure au burin.)

Ces portraits d'une sévérité janséniste sont avant tout, des images sincères, viriles, et leur accent austère et généreux fait penser à celui des grands vers de Corneille.

A la fin du second chant de l'art poétique, Boileau stigmatise

les Rémois s'avisèrent de trouver qu'il madrigalisait un peu trop. Nanteuil avait d'autant moins à compter sur leur indulgence qu'il venait d'épouser la sœur du graveur Regnesson, il dut filer en toute hâte sur Paris. Là, il fallait vivre et Nanteuil commença par des portraits d'étudiants. Très rapidement, son esprit et sa belle humeur aidant, il se créa de si bonnes relations, qu'après avoir gravé un premier portrait du roi il recevait le brevet d'une pension, le titre de dessinateur du Cabinet, et bientôt, un atelier aux Gobelins.

L'œuvre de Nanteuil est comme

un miroir, où l'homme de qualité du XVII<sup>e</sup> siècle, calme, poli, paré, se reflète, tel qu'il veut être vu. *Arnauld de Pomponne, le duc de Beaufort, Colbert, Condé, Fouquet, le cardinal de Retz, Christine de Suède, elle-même, ne nous laissent rien voir de*



NANTEUIL (ROBERT). — Portrait de Pomponne de Bellièvre (1657), d'après Charles Le Brun. (Gravure au burin.)

Boileau savait placer ses politesses, et c'est à bon escient qu'il aiguillait ce trait laborieux. Nanteuil est par excellence le graveur officiel des portraits du grand siècle : auteurs, courtisans, prélats, magistrats, ministres, princes du sang lui demandaient « leur taille-douce ». Il a gravé quatorze fois le portrait de Mazarin, onze fois le portrait de Louis XIV. A chaque nouveau portrait, le roi accordait de longues séances de pose, égayées, dit la légende, par les anecdotes malicieuses du graveur champenois.

Issu d'une bonne famille de Reims, qui le destinait au barreau, Nanteuil commença, à 19 ans, par graver avec un bel aplomb une planche in-folio destinée à l'illustration d'une thèse de philosophie qu'il soutint brillamment (1641).

De petits vers adressés aux dames lui firent une célébrité locale et il était en passe de tourner au grand homme de province, quand



leurs passions : tous ces gens-là portent beau, mais on leur prêterait volontiers le vers fameux de Beaudelaire :

*Je hais le mouvement qui déplace les lignes...*

ils sont en représentation.

« La gloire de Nanteuil, comme l'a dit avec raison M. Léon Rosenthal, est d'avoir, à l'aube du règne personnel de Louis XIV, dégagé et fixé le style de portrait le plus convenable à l'esprit du gouvernement nouveau. » Dans ses gravures, comme dans les vers de Racine, rien n'est souligné sans nécessité, et c'est à l'examen seulement que l'on remarque la miraculeuse adresse du métier.

Nanteuil, qui se piquait de bel esprit (il a fait en vers l'éloge de M<sup>me</sup> de Scudéry), courait volontiers les ruelles et menait une existence infiniment moins recueillie que la gravité de son talent ne tendrait à le faire supposer. Il mourut en 1678 à 52 ans, ne laissant rien, ou presque, de tout l'argent qu'il avait gagné.

Gérard Edelinck, venu d'Anvers où il était né en 1640, partageait avec Nanteuil, dont il était l'élève et l'ami, la faveur du public, bien qu'il se soit strictement borné à la gravure de reproduction. Il grave, en coloriste nourri des traditions de l'école de Rubens, les meilleurs portraits de Philippe de Champaigne, de Troy, Lebrun, Rigaud, etc. ; en dehors des personnages de la cour, il nous a laissé toute une galerie d'écrivains, de savants et d'artistes : Benserade, Bussy-Rabutin, Coëffeteau, Descartes, d'Hozier, Fléchier, Furetières, Huyghens, les deux Mansard, La Fontaine, Le Brun, Lulli, Moreri, Robert Nanteuil, Pascal, les deux Perrault, Quinault, Racine, Saint-Evremond, Santeuil, Saint Vincent de Paul, etc., dont la réunion constitue à peu près un équivalent à l'iconographie de Van Dyck.

Au rebours de Nanteuil, Edelinck mena la vie paisible d'un bourgeois flamand amoureux d'un intérieur calme et cossu ; premier dessinateur du roi, chevalier de Saint-Michel, il n'avait pas de plus grande ambition que d'être marguillier de sa paroisse, et Louis XIV ne dédaigna pas d'intervenir pour lui faire conférer ce titre réservé aux procureurs et aux marchands.

A côté de ces deux maîtres, d'autres graveurs comme François de Poilly (d'Abbeville), Chauveau, Van Schuppen, etc., nous ont laissé d'excellents portraits ; l'un des plus célèbres est le fameux *Henri de Lorraine, comte d'Harcourt*, par Antoine Masson, d'après Nicolas Mignard, connu sous le nom de *Cadet à la Perle* en raison de la grosse perle que le comte d'Har-



LECLERC (SÉBASTIEN), 1637-1714. — *Dissection d'un renard.* Planche tirée des *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*. 1671. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

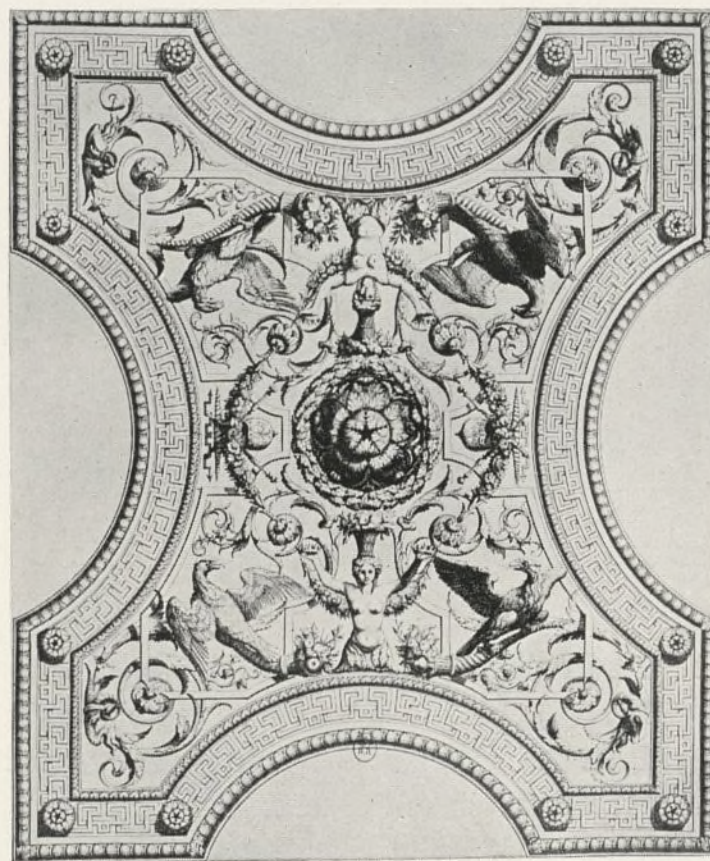
sans la moindre préoccupation de système.

Beaucoup de portraits étaient destinés à l'illustration d'une thèse de théologie ou de philosophie : le récipiendaire, après avoir fait graver le portrait de son parrain au centre d'une belle allégorie, ne manquait point d'en offrir une épreuve de luxe aux personnages influents. On se souvient des vers que Boileau, dans sa *X<sup>e</sup> Satire*, consacre à la femme du lieutenant criminel Tardieu connue par son effroyable avarice :

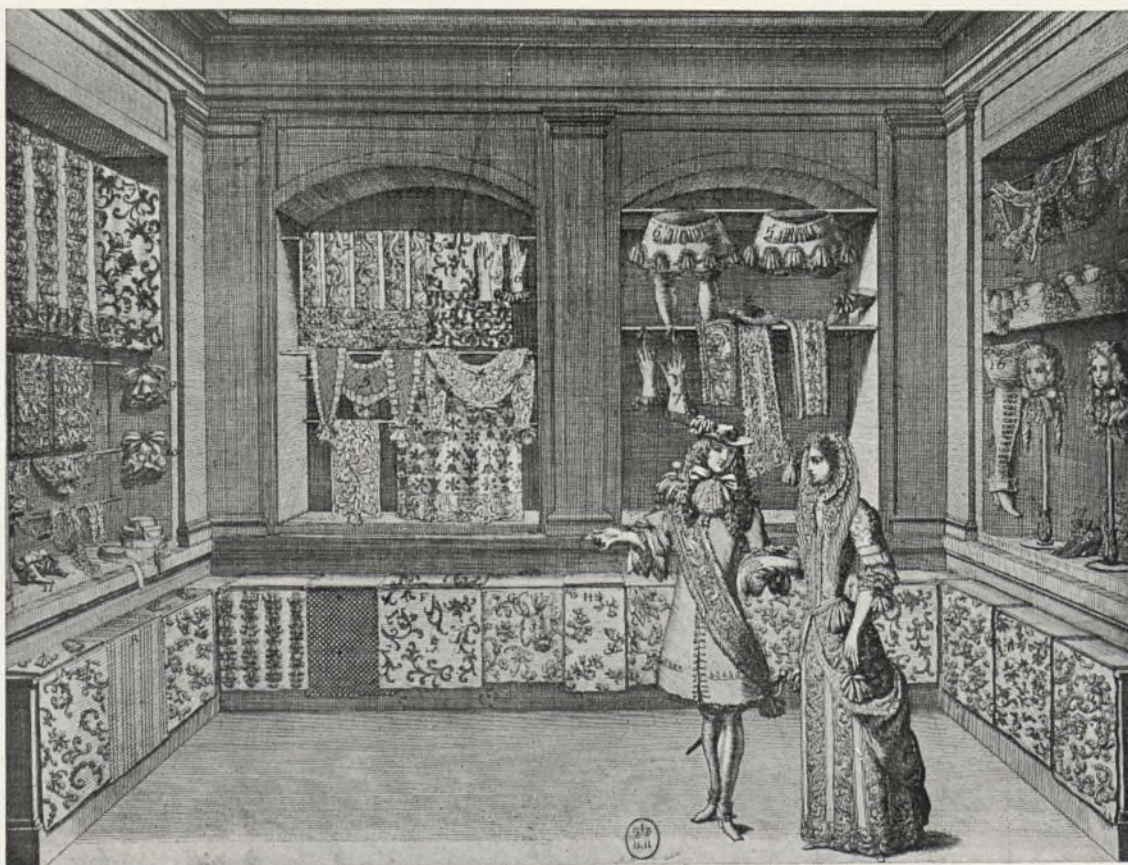
*Peindrai-je son jupon bigarré de satin  
Qu'ensemble composaient trois thèses de latin  
Présent qu'en un procès pour certain privilège  
Firent à son mari les régents d'un collège,  
Et qui sur cette jupe, à maint rieur encor  
Derrière elle faisait dire : argumentabor ?*

Les thèses, les planches d'armoiries, les almanachs, sont innombrables. Généralement, l'almanach est une composition à compartiments rangés autour d'un motif dominant, et l'ensemble rappelle les événements de l'année écoulée ; la série des almanachs du XVII<sup>e</sup> siècle constitue des annales historiques du plus haut intérêt. Celui que nous reproduisons à la page 9, gravé pour l'année 1659 par Jean Lepautre, porte comme noms d'éditeurs ceux de trois graveurs connus, Regnesson, Nicolas de Poilly, Pierre Mariette et il nous donne une indication sur le rôle du graveur-éditeur au XVII<sup>e</sup> siècle.

Lepautre, Chauveau, Bérain ont gravé des milliers d'ornements à l'usage des décorateurs qui voulaient imiter les splendeurs de Versailles ou de la galerie d'Apollon. A côté de ces motifs qui évoquent des harmonies d'outremer et d'or moulu, ces graveurs ont exécuté d'innombrables frontispices, pièces morales, proverbes. Dans ses *Folies*, Lepautre nous représente un bibliomane qui semble fait pour illustrer une page de Labruyère. Le maniaque a beau dire « qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance et ne veux non plus que lui visiter sa tannerie qu'il appelle sa bibliothèque ». C'est peut-être bien le moraliste qui ricane dans le fond de l'estampe en restant prudemment sur le seuil de la pièce où il a failli « tomber en faiblesse



BÉRAIN (JEAN), 1636-1711. — *Décoration d'un plafond de la galerie d'Apollon.* Planche exécutée pour le Cabinet du Roy. (Gravure au burin.)



BÉRAIN (JEAN), 1636-1711. — *Boutique de brodeur montrant les différentes pièces d'une garde-robe d'homme.* Planche tirée de l'*Extraordinaire du Mercure Galant*. Janvier 1678. Le texte nous apprend que « les chausses se portent en rhingrave (n<sup>o</sup> 5 et 6) » et cette estampe nous renseigne complètement sur les vers bien connus du *Misanthrope*. (Gravure à l'eau-forte.)





Tainay pinxit

Descourtils sculp

NOCE DE VILLAGE

Tiré du Cabinet de Monsieur Godefroy  
Ancien Contrôleur Général de la Marine.



Paris chez Descourtils, rue des Grands Degrés près la Place Maubert N° 26.



leurs passions : tous ces gens-là portent beau, mais on leur prêterait volontiers le vers fameux de Beaudelaire :

*Je hais le mouvement qui déplace les lignes...*

ils sont en représentation.

« La gloire de Nanteuil, comme l'a dit avec raison M. Léon Rosenthal, est d'avoir, à l'aube du règne personnel de Louis XIV, dégagé et fixé le style de portrait le plus convenable à l'esprit du gouvernement nouveau. » Dans ses gravures, comme dans les vers de Racine, rien n'est souligné sans nécessité, et c'est à l'examen seulement que l'on remarque la miraculeuse adresse du métier.

Nanteuil, qui se piquait de bel esprit (il a fait en vers l'éloge de M<sup>re</sup> de Scudéry), courait volontiers les ruelles et menait une existence infiniment moins recueillie que la gravité de son talent ne tendrait à le faire supposer. Il mourut en 1678 à 52 ans, ne laissant rien, ou presque, de tout l'argent qu'il avait gagné.

Gérard Edelinck, venu d'Anvers où il était né en 1640, partageait avec Nanteuil, dont il était l'élève et l'ami, la faveur du public, bien qu'il se soit strictement borné à la gravure de reproduction. Il grave, en coloriste nourri des traditions de l'école de Rubens, les meilleurs portraits de Philippe de Champaigne, de Troy, Lebrun, Rigaud, etc. ; en dehors des personnages de la cour, il nous a laissé toute une galerie d'écrivains, de savants et d'artistes : Benserade, Bussy-Rabutin, Coëffeteau, Descartes, d'Hozier, Fléchier, Furetières, Huyghens, les deux Mansard, La Fontaine, Le Brun, Lulli, Moréri, Robert Nanteuil, Pascal, les deux Perrault, Quinault, Racine, Saint-Evremond, Santeuil, Saint Vincent de Paul, etc., dont la réunion constitue à peu près un équivalent à l'iconographie de Van Dyck.

Au rebours de Nanteuil, Edelinck mena la vie paisible d'un bourgeois flamand amoureux d'un intérieur calme et cossu ; premier dessinateur du roi, chevalier de Saint-Michel, il n'avait pas de plus grande ambition que d'être marguillier de sa paroisse, et Louis XIV ne dédaigna pas d'intervenir pour lui faire conférer ce titre réservé aux procureurs et aux marchands.

A côté de ces deux maîtres, d'autres graveurs comme François de Poilly (d'Abbeville), Chauveau, Van Schuppen, etc., nous ont laissé d'excellents portraits ; l'un des plus célèbres est le fameux *Henri de Lorraine, comte d'Harcourt*, par Antoine Masson, d'après Nicolas Mignard, connu sous le nom de *Cadet à la Perle* en raison de la grosse perle que le comte d'Har-



LECLERC (SÉBASTIEN), 1637-1714. — *Dissection d'un renard.* Planche tirée des *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*. 1671. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

sans la moindre préoccupation de système.

Beaucoup de portraits étaient destinés à l'illustration d'une thèse de théologie ou de philosophie : le récipiendaire, après avoir fait graver le portrait de son parrain au centre d'une belle allégorie, ne manquait point d'en offrir une épreuve de luxe aux personnages influents. On se souvient des vers que Boileau, dans sa *X<sup>e</sup> Satire*, consacre à la femme du lieutenant criminel Tardieu connue par son effroyable avarice :

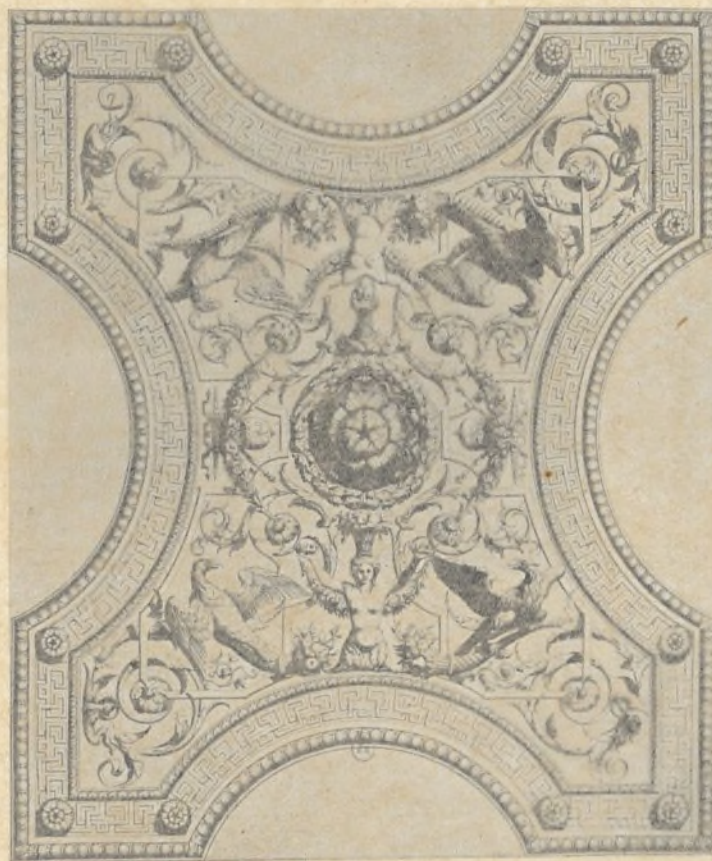
*Peindrai-je son jupon bigarré de satin  
Qu'ensemble composaient trois thèses de latin  
Présent qu'en un procès pour certain privilège  
Firent à son mari les régents d'un collège,  
Et qui sur cette jupe, à maint rieur encor  
Derrière elle faisait dire : argumentabor ?*

Les thèses, les planches d'armoiries, les almanachs, sont innombrables. Généralement, l'almanach est une composition à compartiments rangés autour d'un motif dominant, et l'ensemble rappelle les événements de l'année écoulée ; la série des almanachs du XVII<sup>e</sup> siècle constitue des annales historiques du plus haut intérêt. Celui que nous reproduisons à la page 9, gravé pour l'année 1659 par Jean Lepautre, porte comme noms d'éditeurs ceux de trois graveurs connus, Regnesson,

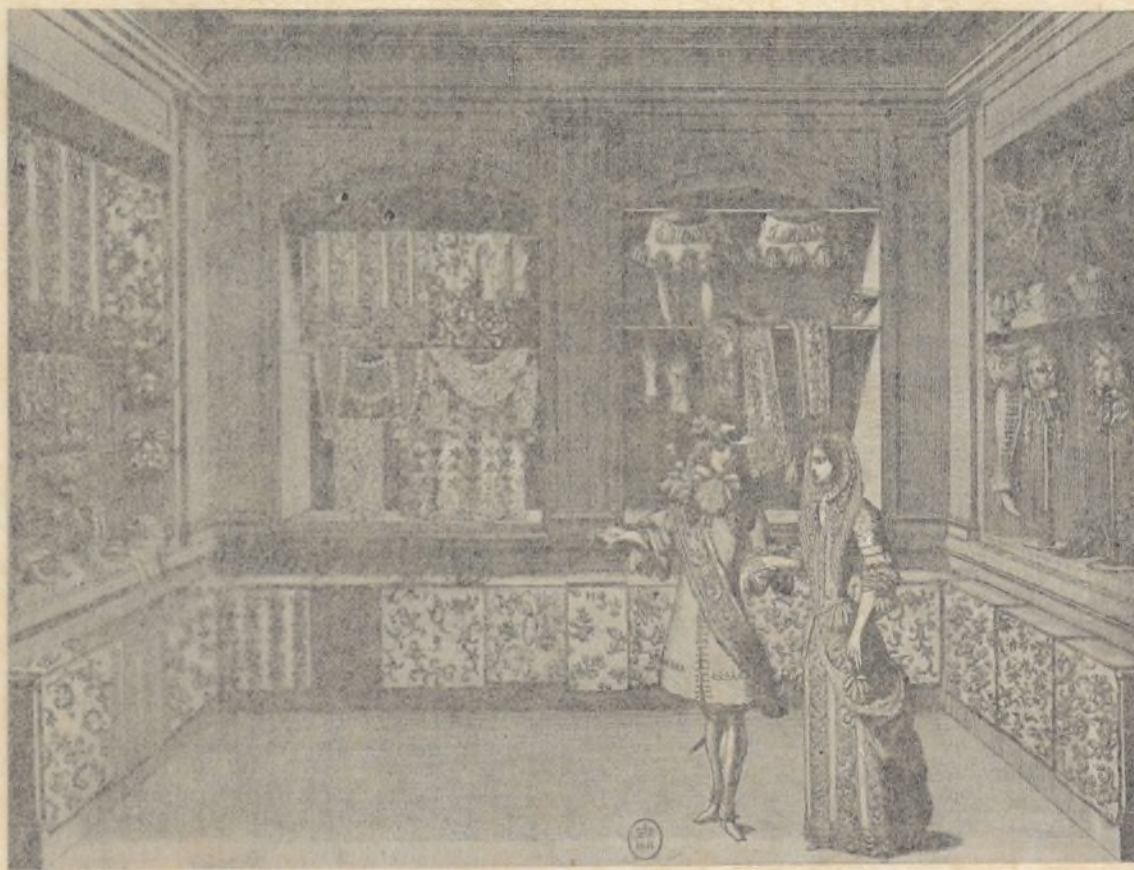
Nicolas de Poilly, Pierre Mariette et il nous donne une indication sur le rôle du graveur-éditeur au XVII<sup>e</sup> siècle.

Lepautre, Chauveau, Bérain ont gravé des milliers d'ornements à l'usage des décorateurs qui voulaient imiter les splendeurs de Versailles ou de la galerie d'Apollon. A côté de ces

motifs qui évoquent des harmonies d'outremer et d'or moulu, ces graveurs ont exécuté d'innombrables frontispices, pièces morales, proverbes. Dans ses *Folies*, Lepautre nous représente un bibliomane qui semble fait pour illustrer une page de Labruyère. Le maniaque a beau dire « qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance et ne veux non plus que lui visiter sa tannerie qu'il appelle sa bibliothèque ». C'est peut-être bien le moraliste qui ricane dans le fond de l'estampe en restant prudemment sur le seuil de la pièce où il a failli « tomber en faiblesse



BÉRAIN (JEAN), 1636-1711. — *Décoration d'un plafond de la galerie d'Apollon.* Planche exécutée pour le Cabinet du Roy. (Gravure au burin.)



BÉRAIN (JEAN), 1636-1711. — *Boutique de brodeur montrant les différentes pièces d'une garde-robe d'homme.* Planche tirée de l'*Extraordinaire du Mercure Galant*. Janvier 1678. Le texte nous apprend que « les chausses se portent en rhingrave (n<sup>o</sup> 5 et 6) » et cette estampe nous renseigne complètement sur les vers bien connus du *Misanthrope*. (Gravure à l'eau-forte.)





Tammy pinx.

Descourts sculp.

NOCE DE VILLAGE

Tiré du Cabinet de Monsieur Godefroy  
Ancien Contrôleur Général de la Marine.



Paris chez Descourts, rue des Grands Degrés près la Place Maubert N° 26.





AYUNTAMIENTO DE MADRID





*L'Honneur qu'il s'est acquis est sy grand et sy juste  
Et lon aura pour luy tant d'estime et d'Amour*

*Que comme les grands Roys prenent le nom d'Auguste  
Les plus fameux heros prendront celuy d'Harcour.*

MASSON (ANTOINE), 1636-1700.

Portrait d'Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, d'après Nicolas Mignard (1667). Pièce dite : " Le Cadet à la Perle ". (Gravure au burin.)

\*\*\*\*\*





AUDRAN (GERARD), 1640-1703. — Guillaume de Limoges, le gaillard boiteux. Marchand de chansons du Pont-Neuf.

janvier 1678, représente une boutique de brodeur où se trouve étalée toute une garde-robe d'homme et ce sont les fameuses chausses « en rhingrave » dont il est question dans le *Misanthrope*, que l'on voit accrochées au-dessus du couple qui regarde les modèles.

Les fêtes, cérémonies, pompes funèbres, sièges, batailles, ont largement occupé les graveurs de Louis XIV. Van der Meulen, Châtillon, le chevalier de Beaulieu, se sont constitués les annalistes de ses fastes militaires et toute une pléiade de graveurs, Chauveau, Silvestre, Rousselet, Sébastien Leclerc, Marot, Pérelle, est attelée à l'interprétation de leurs dessins pour le compte du Cabinet du Roi. Le *Carrousel de têtes et de bagues* donné en 1662, *Les Plaisirs de l'Isle enchantée* (7 mai 1664), *Les Fêtes de Versailles* (1668), *Les Divertissements donnés en 1674 au retour de la conquête de la Franche-Comté* constituent des publications magnifiques.

La création et l'amélioration des établissements scientifiques sont notées par Sébastien Leclerc, qui nous a laissé les

d'une odeur de maroquin noir dont les livres sont tous couverts ».

François Chauveau nous a laissé les *Frontispices de la première édition de Molière* (1666). Le buste de Molière entre Mascarille et Sganarelle décore le titre du Tome I, et Armande, mariée depuis quatre ans, figure sous les traits d'une Renommée en tête du Tome II entre Elmire et Tartufe. Bérain, à côté de ses modèles de décoration, d'architecture et de ferronnerie, a gravé de simples planches de modes pour le *Mercur*



TROUVAIN (ANTOINE), 1650-1710. — Scène des Appartements royaux. Louis XIV jouant au billard, 1694. Les joueurs sont : le Roi (n° 1), le duc de Vendôme (n° 5), M. d'Armagnac, grand écuyer (n° 6), M. de Chamillart, vu de dos (n° 7). Les spectateurs : Philippe d'Orléans, frère du roi (n° 2), le comte de Toulouse (n° 4), le duc de Chartres (devenu régent en 1715) (n° 5). (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

documents les plus précieux pour l'histoire de l'Académie des sciences et pour celle des Gobelins, et la splendeur des maisons royales, la majesté des galeries et du parc de Versailles, trouvent un interprète excellent dans les vues de Jean-Baptiste Rigaud. Le roi fait aussi graver ses statues, ses tapisseries, et Antoine Trouvain nous a représenté la famille royale dans une série intitulée les « Appartements royaux ». La pièce où l'on voit Louis XIV jouant au billard avec M. d'Armagnac, son grand écuyer, et M. de

Chamillart, en présence du duc d'Orléans, du duc de Chartres (devenu le Régent), du duc de Vendôme et du comte de Toulouse, illustre à merveille un passage bien connu de Saint-

Simon, et ce fragment d'une lettre de M<sup>me</sup> de Choiseul :

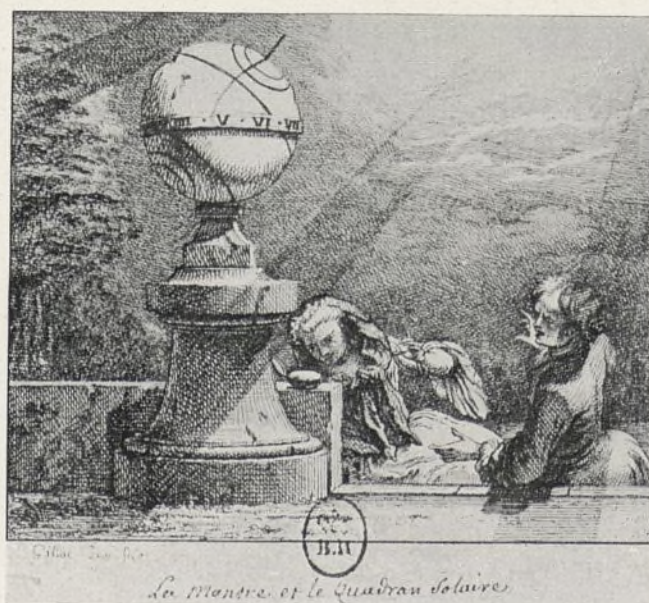
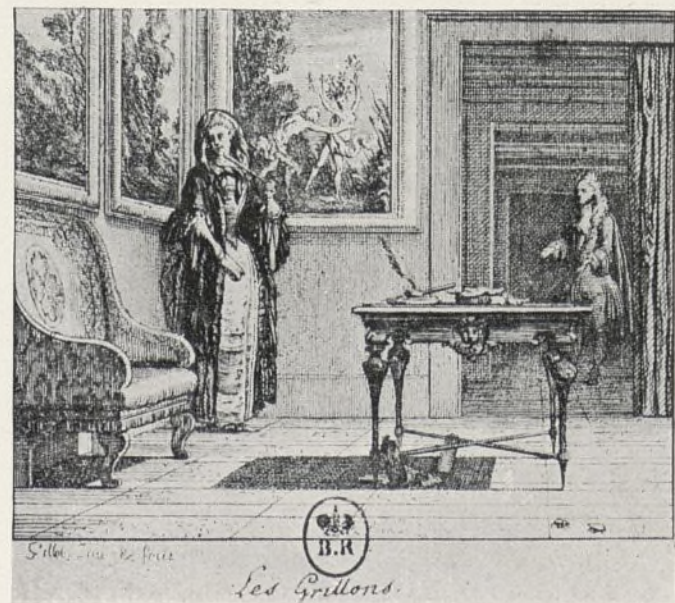
« M. de Chamillart ne doit sa fortune qu'à son étoile et à son adresse à jouer au billard. Le roi avait autrefois une fureur pour ce jeu, il y excellait et comme il se plaignait un jour de ce qu'il se trouvait peu de personnes qui pussent jouer avec lui et qui fussent de sa force, M. d'Armagnac, son grand écuyer, lui dit : « Sire, si Votre « Majesté voulait s'accommoder d'un petit conseil- « ler au Parlement, j'aurais « l'honneur de lui en présenter un qui joue parfaitement bien. » Le roi accepta l'offre de M. le grand écuyer, qui lui mena le lendemain, M. de Chamillart; et M. de Chamillart a si bien joué qu'il a gagné à cela le rang que nous

lui voyons tenir et tous les biens qu'il possède. »

Les gravures de Trouvain représentent assez bien ce qu'on peut appeler le type de l'estampe commerciale au XVII<sup>e</sup> siècle.



GUÉRARD (NICOLAS), travaillait de 1706 à 1735. — *Tout ce qui reluit n'est pas or*. Estampe populaire tirée d'une série de Proverbes. (Gravure à l'eau-forte.)



GILLOT (CLAUDE), 1673-1722. — *Les Grillons*. — *Le Cadran solaire*. — *Le Chien et le Chat*. Illustrations dessinées et gravées par Gillet pour les *Fables d'Antoine Houdart de la Motte*, Paris, 1719. (Gravures à l'eau-forte.)



Il y a eu d'innombrables suites gravées dans ce goût; la plus considérable, — elle comprend plus de dix forts volumes, — est la série de Bonnard qui nous donne par centaines les costumes de ville, de cour, de théâtre et les déguisements mythologiques ou allégoriques si fort à la mode sous le grand roi. Les proverbes de Guérard nous donnent le type de l'estampe populaire supplantée au XIX<sup>e</sup> siècle par l'Image d'Épinal.

Nous avons laissé une place à part à l'un des plus grands graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, Gérard Audran. Il n'y a peut-être pas d'estampes plus connues que les célèbres batailles d'Alexandre exécutées par lui d'après les tableaux de Lebrun. Nous n'avons point à refaire après



DREVET (PIERRE), 1663-1738. — *Portrait de Robert de Cotte, d'après Hyacinthe Rigaud.* (Gravure au burin.)

tant d'autres, la critique de ces compositions monumentales, mais à signaler un fait très significatif : le graveur a introduit dans ses estampes des modifications, disons le mot vrai, des améliorations, admises, approuvées, par Lebrun. Quand on connaît un tant soit peu le caractère de celui-ci, et l'orgueil formidable avec lequel il exerçait le pontificat des Beaux-Arts, l'initiative d'Audran apparaît comme une chose tout à fait remarquable. Ce n'est point pour refaire en détail l'éloge de ces estampes viriles, dont l'harmonie sévère indique un tempérament de la plus

rare vigueur, que nous leur consacrons un paragraphe spécial, mais la sève généreuse qui a vivifié l'estampe française, pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle n'a point d'autre source et il est nécessaire de l'indiquer. A côté des burinistes, si enclins par leur métier même à dévier vers le maniérisme, le XVIII<sup>e</sup> siècle a produit des graveurs dont le style est éloigné de toute préoccupation calligraphique. Jean Pesne, par exemple, qui a gravé d'une pointe sérieuse, presque triste, mais avec la foi d'un adepte, les compositions de Poussin, et Jean Morin dont nous avons cité les beaux portraits d'après Philippe de Champaigne. L'âpreté de leurs estampes n'a point conquis la faveur d'un public qui préfère au fond le sonnet d'Oronte à la chanson du Misanthrope, mais c'est



PICART (BERNARD), 1673-1734. — *Pièce satirique sur le système de Law, 1720.* On voit que Bernard Picart profite de l'occasion pour se moquer de « l'ample jupe de baleine qui est aussi une folie du temps » et qui suscite autant de railleries qu'en inspirera plus tard la crinoline. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

Les gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle ! Ces quelques mots suffisent aujourd'hui pour évoquer chez beaucoup de gens l'idée de chefs-d'œuvre authentiques par des prix intimidants. Et pourtant, il y a des marchands d'estampes, encore en exercice, qui rappellent, non sans amertume, le temps où une gravure en couleurs de Debucourt se donnait, pour ainsi dire, par-dessus le marché. Il n'y a peut-être pas de catégorie d'estampes qui, à un moment donné, ne se soit vendue au poids et cela n'a rien d'étonnant si l'on songe aux alternatives par lesquelles ont passé les prix de Clouet, de Poussin, de Philippe de Champaigne, de Largillière, de Watteau, de Fragonard, de David, de Prud'hon, des classiques, des romantiques et des impressionnistes..... C'est



LARMESSIN (NICOLAS DE), 1684-1755. — *Le Matin, d'après Nicolas Lancret.* (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

pourtant de cette source rugueuse et saine que sont issus bien des rameaux fleuris, et c'est la gloire d'Audran, d'avoir adopté ce métier libre, large et ferme, et d'avoir montré par des exemples grandioses tout ce qu'il y avait en lui de ressources.

Les austères *Sacrements* de Pesne, les portraits jansénistes de Jean Morin, les solennelles *Batailles d'Alexandre* de Gérard Audran, sont les ancêtres directs de nos belles estampes du XVIII<sup>e</sup> siècle; c'est leur technique, à peine assouplie, que l'on y retrouve et l'art aimable de nos vignettistes doit presque autant à ces estampes sévères, qu'aux spirituelles eaux-fortes de Callot.

Les gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle ! Ces quelques mots suffisent aujourd'hui pour évoquer chez beaucoup de gens l'idée de chefs-d'œuvre authentiques par des prix intimidants. Et pourtant, il y a des marchands d'estampes, encore en exercice, qui rappellent, non sans amertume, le temps où une gravure en couleurs de Debucourt se donnait, pour ainsi dire, par-dessus le marché. Il n'y a peut-être pas de catégorie d'estampes qui, à un moment donné, ne se soit vendue au poids et cela n'a rien d'étonnant si l'on songe aux alternatives par lesquelles ont passé les prix de Clouet, de Poussin, de Philippe de Champaigne, de Largillière, de Watteau, de Fragonard, de David, de Prud'hon, des classiques, des romantiques et des impressionnistes..... C'est



DREVET (PIERRE-IMBERT), 1697-1739. — *Portrait de Louise-Adélaïde d'Orléans, abbess de Chelles, d'après Gobert.* (Gravure au burin.)

l'injustice immanente, et l'on aurait tort de croire qu'un engouement systématique peut en être la réparation. La grande difficulté, quand il s'agit de parler brièvement du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est de se décider à faire des sacrifices : il nous a légué tant d'œuvres charmantes, il a été l'objet de si bons travaux, qu'il n'y a pas, dans le sujet qui nous occupe, de période où l'on ressente plus cruellement l'embarras du choix.

La plupart des grands graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ont excellé dans tous les genres, portraits, scènes de mœurs, illustrations, ornements; tous sont des vignettistes de premier ordre et les plus huppés ne mettent pas plus de diffi-





N. Lancret pinxit.

## LE JEU DE CACHE-CACHE MITOULAS.

De Larmessin Sculp.

*Quoy, Jeune-homme, tu veux que l'aimable Climène  
Cours après le mouchoir et le Cherche avec peine?  
Peux-tu le vouloir sans rougir?*

*Cette beauté naissante et cette grace extrême  
Méritent bien plutôt qu'on le lui vienne offrir  
De la part de l'Amour lui-même.*

LARMESSIN (NICOLAS DE). — *Le Jeu de cache-cache-mitoulas, d'après Nicolas Lancret.* (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

cultés à graver le dessin d'un confrère qu'à lui confier la gravure de leurs propres compositions. Dans l'excellent ouvrage qu'ils ont consacré aux *Graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle*, MM. Portalis et Beraldi ont fait de chaque artiste une monographie des mieux documentées, et il ne leur a pas fallu moins de trois volumes pour étudier seulement les noms intéressants. — Pour donner de la gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle une idée d'ensemble très résumée, il nous a paru nécessaire de la diviser par genres et d'examiner très rapidement l'évolution de chacun d'eux.

Le portrait, sévère et calme jusque vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, a fini par devenir une composition décorative de grand appareil, sous l'influence de Rigaud. Celui-ci a deux graveurs en titre, les Drevet, qui sont d'origine lyonnaise, comme les Audran.

Pierre Drevet, le père (1663-1738) est un graveur officiel, et presque tous les portraits que Rigaud a faits de la famille royale lui ont passé par les mains : *Louis XIV*, le grand Dauphin, *Philippe V*, le comte de Toulouse, le duc du Maine, etc. C'est l'historiographe de la descendance compliquée du grand roi. A côté des princes du sang il grave les célébrités : *Dangeau*, le maréchal de *Villars*, *Rigaud* d'après lui-même, *Boileau*, *Robert de Cotte* dont le portrait fut son morceau de

réception à l'Académie. Pierre-Imbert, son fils, mort jeune (1697-1739) à la suite de troubles cérébraux, est le graveur des grands portraits classiques de *Bossuet*, de *Samuel Bernard*, et de *Louis XV* d'après *Rigaud*, du portrait d'*Adrienne Lecouvreur* d'après *Coyvel*, où le métier de graveur atteint une perfection que *Cochin*, bon juge, trouve peut-être excessive.

Les Drevet, élevés à la grande école des Audran, avaient une ampleur qui disparaîtra graduellement chez les portraitistes devant l'affectation du « beau métier de buriniste ». C'est une tendance que l'on peut déjà constater dans les *Portraits de Rigaud* et de sa femme, par l'Abbevilleois Daullé. Tout y est calculé pour montrer l'adresse du graveur et cela se voit trop. Il en est de même pour le grand *Portrait d'Auguste III*, roi de Pologne, qui donna lieu à un procès fameux entre le mandataire du roi de Pologne et le graveur Balechou, accusé d'avoir fait tirer pour son compte 500 épreuves de ce portrait au lieu des 50 auxquelles il avait droit. Ce procès a largement défrayé la chronique, elle en parle sur le ton édifiant de la pudeur attristée et Diderot, en adressant un compliment à Balechou, se croit obligé de rappeler que c'est un mauvais sujet. Il semble résulter toutefois, d'après la révision minutieuse entreprise par



CARS (LAURENT), 1699-1771. — "Les Fourberies de Scapin", d'après le dessin de François Boucher. Illustration tirée des *Œuvres de Molière*, Paris, 1734. (Gravure à l'eau-forte.)





CARS (LAURENT), 1699-1771.  
*Fêtes Vénitiennes, d'après Antoine Watteau.* (Gravure à l'eau-forte et au burin.)





LÉPICIE (BERNARD), 1698-1755 (Secrétaire perpétuel de l'Académie de peinture en 1737). — *La Gouvernante*, d'après le tableau de Jean-Baptiste-Siméon Chardin. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

bué à abrégé ses jours, moins toutefois que l'indigestion dont il mourut à Avignon, le 18 août 1764. C'est encore une légende qui décline.

Parmi les portraits gravés du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ont donné lieu à des contestations, on peut encore citer celui de M. de Grassin par Lépicie.

Le frère de Lépicie, commis de M. de Grassin, contrôleur général des monnaies, avait dans un accès de zèle fait graver le portrait de son patron qui, mécontent, retira bruyamment de la circulation le cuivre et les épreuves tirées. Cela fit un succès de rareté, et Joly, garde des estampes du roi, enregistra, avec une nuance de satisfaction, l'échange d'un premier état du bon Samaritain de Rembrandt, contre deux épreuves du *portrait rare de M. de Grassin*. Le cuivre gravé de ce portrait a été transformé en couvercle de casserole, et cet avatar humiliant n'est point pour diminuer la rareté de l'estampe.

En dehors du portrait d'apparat, on trouve au XVIII<sup>e</sup> siècle un



LÉPICIE (BERNARD), 1698-1755. — *Portrait de M. de Grassin (1718)*, Contrôleur général des monnaies, d'après Largillière. (Burin et l'eau-forte.)

M. Belleudy, préfet de Vaucluse, que l'adversaire de Balechou aurait été débouté par les juges du Châtelet et que le mauvais sujet n'a été ni condamné, ni rayé de la liste des agréés de l'Académie, ni exilé. Très dépité de voir que le bruit fait autour de son nom l'empêcherait de passer académicien en titre, le graveur est venu cacher sa mortification en terre papale, mais il semble bien que ce soit de son plein gré. Son aigreur était manifeste, elle a vraisemblablement contri-

plus charmants du XVIII<sup>e</sup> siècle, « une eau-forte qui est l'idéal de la gravure de femme, et qui vous fait regretter qu'il n'y ait qu'un portrait de femme du XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi exécuté, et encore un portrait de vieille femme » (E. de Goncourt, *La Maison d'un artiste*), est signé d'un nom d'amateur, M. de La Live de Jully. Il est vrai que l'aimable M. de La Live ne travaillait pas tout seul; ayant perpétré 50 portraits d'hommes illustres, il demanda quelques retouches à Saint-



DAULLE (JEAN), 1703-1763. — *Portraits d'Hyacinthe Rigaud et de sa femme, Elisabeth de Gouy*. (Gravure au burin exécutée par Daulle, d'après le tableau de Rigaud, pour son morceau de réception à l'Académie (20 juin 1742).)

type de portrait plus intime et très fréquent. C'est le médaillon suspendu par un nœud de rubans se détachant sur un fond marbré où l'on a ménagé la place d'un quatrain aimable. Cochin, Moreau, Saint-Aubin ont fait à profusion des portraits de ce genre, et quand il fut question de publier la série des représentants à l'Assemblée de 1789, on prit une formule dérivée du portrait-médaille.

Un des portraits les

de flèches barbelées accompagnés de masques satiriques, soulignent la causticité du frontispice.

Certains portraits constituent de véritables scènes d'intérieur, comme la famille de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans (Philippe-Égalité), par Helman et Saint-Aubin, et l'on sait que l'Assemblée au salon gravée par Dequevauviller d'Abbeville, d'après Lavreince, passe pour représenter le salon du duc de Luynes auquel elle est dédiée.

C'est en courant qu'il faut signaler le groupe des portraits en fac-



COCHIN (CHARLES-NICOLAS), 1688-1754. — *Le Jeu du Pied de bœuf*, d'après de Troy (1725). (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

Aubin, celui-ci jugea plus simple d'effacer toutes les têtes, et de les refaire, dit une note du temps, « dans le genre de l'auteur qui les avait commencées ». Le portrait de M<sup>me</sup> de Nettine, belle-mère de M. de La Live, dont Edmond de Goncourt parle avec tant d'enthousiasme, est évidemment le meilleur fruit de cette heureuse collaboration.

Le portrait est souvent employé en frontispice : Cochin encadre un médaillon de Marie-Antoinette dans une nuée d'amours musiciens, peintres, sculpteurs, avec ce titre : *Hommage des arts*, et cette jolie composition, gravée par Prévost, deviendra sous la Révolution un diplôme à l'usage des jeunes citoyennes élèves de l'institution Hurard, à Rouen. Moreau, qui devait, en 1782, représenter le couronnement du buste de Voltaire au Théâtre-Français, place en tête du *Commentaire de La Baumelle sur la Henriade* (1775) les profils de Voltaire, de La Baumelle et de Fréron, et, comme si cette trinité n'était pas suffisamment explicite, un petit génie chiffonne la *Henriade*, et deux faisceaux



Épreuve de la planche ci-contre, transformée en couvercle de casserole.



simile : la couverture de cette livraison reproduit un portrait en *manière de pastel* gravé par Bonnet, d'après Boucher, et cette jeune femme, dont on a voulu faire une marquise de Pompadour, n'est autre que la propre fille de Boucher, celle qui épousa le peintre Baudouin; les deux portraits de *Madame Huet*, publiés hors texte, nous fournissent des spécimens de la *manière de crayon* pratiquée surtout par le graveur liégeois, Gilles Demarteau. Quant aux portraits en couleurs, ils furent à la mode jusqu'à la fin de la Révolution; Debucourt, Janinet, Guyot, Descourtis, Sergent-Marceau, Alix, Levachez, en ont gravé un grand nombre, et l'on sait que la suite des *Annales des Grands Théâtres de Paris* (1786-1789) ne contient pas moins de sept volumes, remplis de portraits d'acteurs.

Vers 1786, un musicien de la Chambre du roi, Gilles-Louis Chrétien avait inventé un appareil destiné à donner mécaniquement la mise en place d'un portrait. Cet instrument, baptisé du nom de *physionotrace*, eut un succès prodigieux. La silhouette obtenue, était réduite, gravée gentiment en manière de lavis, et la mode en subsista jusque sous la Restauration. Le physionotrace fut exploité par Chrétien, Quénedey, Gonord et par un enseigne aux Gardes françaises, licencié en



BALECHOU (JEAN-JOSEPH), 1719-1764. — *Portrait d'Auguste III, roi de Pologne (1750), d'après Hyacinthe Rigaud.* (Gravure au burin.) Ce portrait a donné lieu à un procès retentissant entre Balechou et Leleu, agent du roi de Pologne, qui avait commandé la gravure au nom de son maître et accusait le graveur d'avoir fait faire pour son compte un tirage de 500 épreuves, au lieu des 50 auxquelles il avait droit. Presque tous les manuels racontent que, condamné, rayé de la liste des agrées de l'Académie, Balechou fut exilé à Avignon. Un préfet d'Avignon, M. Belleudy, s'est attaché à la révision de ce procès et il a publié une étude sur Balechou (1908) dans laquelle il constate que, dans les actes du Parlement et dans les procès-verbaux de l'Académie, on ne trouve aucune trace d'une condamnation ou d'une exclusion; d'après M. Belleudy, Balechou se serait retiré à Avignon par dépit de ne pouvoir passer académicien, à la suite du bruit fâcheux fait autour de son nom.

1789, Charles-Balthazar Fevret de Saint-Mesmin, qui l'exporta en émigrant aux États-Unis. A son retour, Saint-Mesmin fut nommé colonel in partibus par Louis XVIII, et il est mort en 1852, directeur du musée de Dijon.

La gravure française du XVII<sup>e</sup> siècle donne un peu

l'impression d'un défilé solennel; quand tout le monde quitte le pas de parade après la mort de Louis XIV, l'estampe enregistre, elle aussi, la détente universelle, elle cherche davantage à plaire, et le grand artisan de cette évolution vers l'amabilité, c'est Watteau, dont les compositions furent pour les graveurs un sérieux exercice d'assouplissement. Boucher leur avait donné le ton en gravant le recueil des esquisses de Watteau connu sous le nom de *Figures de différents caractères, les Saisons et les Arabesques*; après lui, tous les graveurs professionnels, Cars, Le Bas, Cochin, Aveline, Huquier, Scotin, Benoit Audran, Tardieu, Moyreau se sont appliqués à traduire l'œuvre du maître de Valenciennes en estampes claires, larges, spirituelles où l'accent particulier de l'eau-forte est admirablement utilisé.

Tous ces graveurs de fond et, avec eux, Nicolas de Larmessin, — l'interprète attitré de Lancret, — Lépicié, — le traducteur ordinaire de Chardin, — Surugue, Beauvarlet, Daullé, Aliamet (ces trois derniers de la lignée des Abbevilleois) transposent à qui mieux mieux les fêtes galantes, les pastorales, les variations sur les contes de La Fontaine ou sur le roman comique, et les scènes de mœurs. Qu'ils nous retransmettent avec de Troy les divertissements d'une aristocratie élégante ou qu'ils nous fassent pénétrer avec Chardin dans l'intimité de la vie bourgeoise, tous ces braves gens font de leur mieux pour mettre aux murs des images saines, solides, plaisantes, et c'est par eux que les estampes arrivent à faire partie d'un mobilier normal. Ils se sont imprégnés de cet idéal dans l'atelier de Le Bas, qui ne parlait de « l'immortel Audran » qu'avec respect et qui a transmis la grande tradition aux meilleurs graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle : Cochin, Moyreau le jeune, de



LA LIVE DE JULLY (ANGE-LAURENT DE), 1725-1779. — *Portrait de M. de Nettine, seconde belle-mère du graveur, d'après Bernard (1765).* M. de la Live a gravé une suite de portraits d'hommes illustres. Augustin de Saint-Aubin ayant été chargé de retoucher les têtes, trouva plus simple de les effacer et de les refaire « dans le genre de l'auteur ». Il est bien probable que M. de la Live a fort peu touché à la tête du portrait de M. de Nettine. (Gravure à l'eau-forte.)



DAULLÉ (JEAN). — *Les Charmes de la Vie champêtre (1757), d'après le tableau de François Boucher.* (Gravure à l'eau-forte et au burin.) Jean Daullé qui appartient à la lignée des graveurs abbevilleois, et qui a étudié avec ses compatriotes Beauvarlet et Aliamet, dans l'atelier de Le Bas, a gravé pour la *Galerie de Dresde* le portrait de la reine Marie-Josèphe, en pendant du fameux portrait d'Auguste III, roi de Pologne, d'après Hyacinthe Rigaud, reproduit ci-dessus.



Launay, de Longueil, Le Mire, Aliamet, Godefroy, Helman, Gaucher, Masquelier, dont il fut le patron respecté. Il incarne véritablement, disent MM. Portalis et Beraldi, la gravure de son temps. C'est d'ailleurs le type accompli de l'ouvrier d'art, faraud, fêtard et bon-homme; il a des saillies faubouriennes terribles, répond très sec à M<sup>me</sup> de Pompadour, ou donne à l'occasion une leçon de faste à un fermier général, mais « ce libertin qui ne cherche que l'argent », — c'est Diderot qui parle ainsi, — est avant tout un homme excellent, et c'est M<sup>me</sup> Le Bas qui soigne maternellement chez lui ses élèves malades. Son atelier n'est point seulement une école, c'est une maison d'édition au rendement de laquelle



PASQUIER (JACQUES-JEAN), 1718-1785. — *L'École des Pères*. Illustrations, d'après les dessins de Gravelot, pour les *Contes moraux* de Marmontel, 1765. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)



HUQUIER (JACQUES-GABRIEL), 1695-1772. — *Le Duo champêtre*, d'après Antoine Watteau. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)



LE BAS (JACQUES-PHILIPPE), 1707-1783. — *L'Étude du Dessin*, d'après J.-B.-S. Chardin (1749). (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

tous les élèves contribuent, et ceux-ci savent très bien qu'il ne faut pas plaisanter avec la planche que le patron va reprendre et signer. On voit l'influence d'un maître qui a professé de la sorte pendant près de cinquante ans!

Le Bas avait une prédilection marquée pour Téniers, il a gravé une quantité de ses tableaux et rêvait de lui faire élever un monument dans son pays natal; mais il a interprété tout aussi bien ses contemporains les plus célèbres, Boucher, Chardin, Lancret, Oudry, Van Loo, Watteau et Vernet, d'après lequel il a gravé, en collaboration avec Cochin, la grande série des *Ports de France*. C'est avec un autre élève illustre, Moreau le jeune, qu'il a fait la grande *Revue de la maison du roi au Trou d'Enfer*.

par une polissonnerie d'artiste exaspéré, il joue aux tracasseurs officiels le mauvais tour de remplacer les compositions pieuses des vitraux de Reims par des sujets plus que badins. Il grave encore les fêtes données en 1782 par la Ville de Paris à l'occasion de la naissance du Dauphin, et il enregistre l'ouverture des états-généraux et la constitution de l'Assemblée nationale en deux estampes d'une allure plus sévère. Ces deux pièces marquent la fin d'un genre, jamais on n'a retrouvé le ton de grandeur aisée avec lequel ces maîtres ont traité les solennités de leur temps.

Cochin, Saint-Aubin, Moreau, forment la trinité des grands dessinateurs-graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans tous les genres, on les retrouve à la tête, compositeurs incomparables, prestigieux exécutants,

Cochin, Moreau le jeune, sont les grands maîtres des cérémonies gravées du XVIII<sup>e</sup> siècle. Qu'il s'agisse de célébrer le mariage du Dauphin, les obsèques de la Dauphine, la pompe funèbre d'une reine d'Espagne ou de Pologne, Cochin s'y met de bonne humeur, et comme ce sont des planches d'actualité, Cochin le père et la brave Magdeleine Hortemels, sa femme, s'attendent paternellement aux gravures commencées par leur brillant héritier.

Quant à Moreau, on lui confie le soin de panégyriquer la bienfaisance de la Dauphine Marie-Antoinette, dans une jolie composition gravée par Godefroy, il exécute lui-même la grande et belle planche du *Sacre* où,



LONGUEIL (JOSEPH DE), 1730-1792. — *Annette et Lubin*. Illustrations, d'après les dessins de Gravelot, pour les *Contes moraux* de Marmontel, 1765. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)



HUQUIER (JACQUES-GABRIEL). — *L'Automne*, d'après Antoine Watteau. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)





Tassinay pinxit

Descourties sculp.

FOIRE DE VILLAGE

Dediee a Monsieur R. Hentzy,  
Gouverneur des Pages de S. A. S. Monseigneur le Prince d'Orange,  
et Agent de la S<sup>me</sup> Cour de Saxe Gotha.



A Paris chez Descourties, rue des Grands Degres, pres la Place Maubert, N<sup>o</sup> 26

Par son tres humble et tres obéissant serviteur, Descourties.



Launay, de Longueil, Le Mire, Aliamet, Godefroy, Helman, Gaucher, Masquelier, dont il fut le patron respecté. Il incarne véritablement, disent MM. Portalis et Beraldi, la gravure de son temps. C'est d'ailleurs le type accompli de l'ouvrier d'art, faraud, fêlard et bon-homme; il a des saillies faubouriennes terribles, répond très sec à M<sup>me</sup> de Pompadour, ou donne à l'occasion une leçon de faste à un fermier général, mais « ce libertin qui ne cherche que l'argent », — c'est Diderot qui parle ainsi, — est avant tout un homme excellent, et c'est M<sup>re</sup> Le Bas qui soigne maternellement chez lui ses élèves malades. Son atelier n'est point seulement une école, c'est une maison d'édition au rendement de laquelle



LE BAS (JACQUES-PHILIPPE), 1707-1783. — *L'Etude du Dessin*, d'après J.-B.-S. Chardin (1749). (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

tous les élèves contribuent, et ceux-ci savent très bien qu'il ne faut pas plaisanter avec la planche que le patron va reprendre et signer. On voit l'influence d'un maître qui a professé de la sorte pendant près de cinquante ans!

Le Bas avait une prédilection marquée pour Téniers, il a gravé une quantité de ses tableaux et rêvait de lui faire élever un monument dans son pays natal; mais il a interprété tout aussi bien ses contemporains les plus célèbres, Boucher, Chardin, Lancret, Oudry, Van Loo, Watteau et Vernet, d'après lequel il a gravé, en collaboration avec Cochin, la grande série des *Ports de France*. C'est avec un autre élève illustre, Moreau le jeune, qu'il a fait la grande *Revue de la maison du roi au Trou d'Enfer*.

par une polissonnerie d'artiste exaspéré, il joue aux tracasseurs officiels le mauvais tour de remplacer les compositions pieuses des vitraux de Reims par des sujets plus que badins. Il grave encore les fêtes données en 1782 par la Ville de Paris à l'occasion de la naissance du Dauphin, et il enregistre l'ouverture des états-généraux et la constitution de l'Assemblée nationale en deux estampes d'une allure plus sévère. Ces deux pièces marquent la fin d'un genre, jamais on n'a retrouvé le ton de grandeur aisée avec lequel ces maîtres ont traité les solennités de leur temps.

Cochin, Saint-Aubin, Moreau, forment la trinité des grands dessinateurs-graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans tous les genres, on les retrouve à la tête, compositeurs incomparables, prestigieux exécutants,

Cochin, Moreau le jeune, sont les grands maîtres des cérémonies gravées du XVIII<sup>e</sup> siècle. Qu'il s'agisse de célébrer le mariage du Dauphin, les obsèques de la Dauphine, la pompe funèbre d'une reine d'Espagne ou de Pologne, Cochin s'y met de bonne humeur, et comme ce sont des planches d'actualité, Cochin le père et la brave Magdeleine Hortemels, sa femme, s'attellent paternellement aux gravures commencées par leur brillant héritier.

Quant à Moreau, on lui confie le soin de panégyriquer la bienfaisance de la Dauphine Marie-Antoinette, dans une jolie composition gravée par Godefroy, il exécute lui-même la grande et belle planche du *Sacre* où,



PASQUIER (JACQUES-JEAN), 1718-1785. — *L'Ecole des Pères*. Illustrations, d'après les dessins de Gravelot, pour les *Contes moraux* de Marmontel, 1765. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)



LONGUEIL (JOSEPH DE), 1730-1792. — *Annette et Lubin*. Illustrations, d'après les dessins de Gravelot, pour les *Contes moraux* de Marmontel, 1765. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)



HUQUIER (JACQUES-GABRIEL), 1695-1772. — *Le Duo champêtre*, d'après Antoine Watteau. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)



HUQUIER (JACQUES-GABRIEL). — *L'Automne*, d'après Antoine Watteau. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)





Tuunay pinxit

Descourties sculp.

FOIRE DE VILLAGE

Dedicé à Monsieur R. Hentzy,  
Gouverneur des Pages de S. A. S. Monseigneur le Prince d'Orange,  
et Agent de la S<sup>me</sup> Cour de Saxe Gotha.



A Paris chez Descourties, rue des Grands Degrés, près la Place Maubert, N<sup>o</sup> 26

Par son très humble et très obéissant Serviteur, Descourties.







gravant l'un d'après l'autre avec la plus complète simplicité, et tout prêts à faire pour un confrère une préparation à l'eau-forte, dont les indications intelligentes, souples, nerveuses, constitueront la plus admirable mise en train. C'est ainsi, par exemple, que Moreau a préparé pour Simonnet le premier état de ce *Coucher de la mariée*, d'après Baudouin, qui choquait la pudeur bien connue de Diderot.

Ce métier de l'eau-forte,



CHOFFARD (PIERRE-PHILIPPE), 1730-1807.  
Tête de page aux armes du marquis de Marigny (1763).  
(Gravure à l'eau-forte.)

que le Régent s'est occupé avec Benoit Audran de l'illustration de *Daphnis et Chloé*, que M<sup>me</sup> de Pompadour a gravé d'après Guay une série dans laquelle elle s'est représentée en *Minerve, protectrice de la gravure en pierres précieuses!* et que Louis XVI a fait un cartouche royalement mauvais pour une carte de la forêt de Fontainebleau. Belles dames, financiers, grands seigneurs, abbés, chevaliers, hommes à talents, suivaient à l'envi de si



LE BAS (JACQUES-PHILIPPE). — *L'Assemblée galante*, d'après Antoine Watteau. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

les graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle le connaissent merveilleusement, les professionnels lui ont donné le grand rôle dans la gravure de reproduction aussi bien que dans la gravure originale, les peintres l'emploient en maîtres, et les amateurs s'en servent très agréablement. Tout le monde sait que Gillot, le maître de Watteau, Watteau lui-même, Boucher, Pierre, Parrocel, Leprince, Greuze, Fragonard, ont fait des eaux-fortes, il suffit d'évoquer les pages enthousiastes des Goncourt pour rappeler l'extraordinaire annaliste que fut Gabriel de Saint-Aubin, mais on sait peut-être moins



PIERRE (JEAN-BAPTISTE-MARIE), 1713-1789. — *Mascarade chinoise faite à Rome, pendant le Carnaval de 1735*, par les pensionnaires de l'Académie de France. (Gravure à l'eau-forte.)

bons exemples, et on trouve sous la signature de Caylus, de Jullienne ou de Saint-Non des eaux-fortes que plus d'un professionnel envierait.

S'il y a un chapitre où il soit dur de faire des sacrifices, c'est bien celui de la vignette au XVIII<sup>e</sup> siècle. MM. Portalis et Beraldi dans leur excellent ouvrage sur les graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, M. Emmanuel Boucher dans ses belles monographies de Saint-Aubin et de Moreau le jeune, M. Cohen dans son guide de l'amateur de livres à gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont catalogué par milliers et par milliers ces illustrations,



ces pièces fugitives, adresses, almanachs, ex-libris, billets de bal, etc., dans lesquelles ce siècle, où c'était une douceur de vivre, a mis toute sa grâce et tout son esprit.

Parmi tous les illustrateurs, nous ne pouvons que citer hâtivement Gillot, avec les *Fables de Houdard de la Motte* (1719) ; Boucher et Cars, avec le *Molière* de 1734 ; Gravelot, avec le *Boccace* de 1757, la *Nouvelle Héloïse* (1762), les *Contes moraux de Marmontel* (1765) ; Cochin, avec les *Contes de La Fontaine* (1743), *Télémaque* (1773) ; Eisen, avec la fameuse édition des *Contes de La Fontaine* dite des *Fermiers généraux* (1762) (où Choffard de son côté a semé tant de malicieuses vignettes) et l'édition non moins célèbre des *Baisers* de Dorat (1770) ; Moreau le jeune enfin, avec les *Chansons de La Borde* (1773), le *J.-J. Rousseau* de 1774, le *Voltaire de Kehl* (1787) et ce fameux *Monument du costume* (1776) qui devait, disait l'éditeur Eberts, fournir d'utiles indications aux modistes, et qui reste un ouvrage de haute bibliophilie, plus recherché peut-être que ces *Métamorphoses d'Ovide* illustrées par un groupe d'artistes dont les noms évoquent l'idée d'un bouquet de feu d'artifice : Boucher, Eisen,

Moreau, Gravelot, Monnet, Saint-Aubin, de Launay, Longueil !

Ce n'est point sans regret que nous nous en tenons à cette énumération sommaire de quelques titres cités sèchement parmi tant de beaux livres dont les exemplaires de choix provoquent infailliblement dans les ventes les enchères les plus retentissantes.

Quant aux vignettes détachées, c'est comme un tourbillon de feuilles en automne, on en retrouve partout, signées de noms connus et inconnus. Nous ne pouvons citer ici que le grand maître du genre,



SAINT-AUBIN (AUGUSTIN DE), 1736-1807. — Portrait de M<sup>me</sup> de Pompadour, gravé l'année même de sa mort (1764), d'après un dessin de C.-N. Cochin. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

Choffard ; c'est le bon faiseur, et le côté libre, facile, amusant de ses cartes, de ses ex-libris, de ses adresses, de ses culs-de-lampe et de ses fleurons dissimule, de la façon la plus aimable, une science profonde de l'ornement.

Parmi les graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, Choffard est une des figures les plus sympathiques. C'est le type de l'enfant de Paris qui s'est tiré d'affaire tout seul et qui aime, avec une passion désintéressée, l'art dans lequel il s'est créé maître. Actif, adroit, généreux, il ressemble à Le Bas en plus d'un point, mais il a plus de finesse et plus de brio ; l'excellente *Notice historique sur la gravure* qu'il a publiée en 1804, prouve la culture sérieuse d'un esprit clair et délié, et nous savons d'autre part que chez notre graveur les qualités du cœur valaient celles de l'esprit. MM. Portalis et Beraldi ont cité le joli témoignage qu'en a rendu le graveur Ponce, en parlant de la bienveillance large et discrète que Choffard avait pour ses confrères : « Lorsque l'un d'eux avait recours à lui pour un objet de perspective ou d'ornement, genre dans lequel il excellait : « Apportez-moi votre travail, lui disait-il, et laissez-le-moi afin que je le considère à loisir. » Vous



LAUNAY (NICOLAS DE), 1739-1792. — *Les Beignets*, d'après Honoré Fragonard. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

étiez sûr, lorsque vous retourniez chez lui, de trouver la partie qui vous inquiétait entièrement faite ; mais ce qui mettait le comble à la délicatesse de son procédé, c'est que vous ne pouviez parvenir à lui faire accepter le juste tribut de votre reconnaissance. » Ponce ajoute que ce désir d'être agréable le suivait partout en même temps que son extrême modestie et la crainte d'être à charge à quelqu'un. « Je l'ai vu souvent arriver à la campagne, dit-il, avec le petit pain en poche pour le dogue de la porte, les gimbettes pour le petit chien, les bonbons pour les enfants, les fleurs ou le flacon pour la maîtresse de la maison et le gros écu pour les domestiques. »

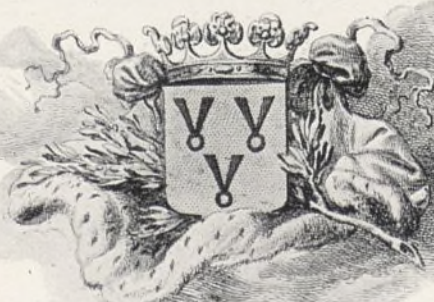
Cet aimable homme a gravé, aussi bien que ses meilleurs confrères, de fort bonnes estampes et d'excellents portraits, et il a su, mieux que personne, semer à profusion dans les plus beaux livres du XVIII<sup>e</sup> siècle, de petites compositions décoratives qui sont des merveilles de clarté, d'esprit et de goût.

Il a le génie de la vignette et sait, comme pas un, rappeler le sujet d'un conte dans un fleuron ou un cul-de-lampe, dont les moindres détails évoquent tous les incidents du récit. Les fleurons qu'il a gravés en tête de chaque livre des *Métamorphoses d'Ovide* sont le modèle du genre, et son chef-d'œuvre c'est la série des cinquante-trois vignettes qu'il a exécutées avec une malice aimable et discrète pour la fameuse édition



SAINT-NON (JEAN-CLAUDE-RICHARD, ABBÉ DE), 1727-1791. — *Ronde d'Amours*, d'après le dessin de Fragonard. (Gravure au lavis.)





SIMONNET (JEAN-BAPTISTE), 1724-18... — *Le Coucher de la Mariée*, d'après la gouache d'Antoine Baudouin.

Gravure préparée à l'eau-forte par Moreau le jeune, terminée au burin par Simonnet. C'est à propos de cette composition, dont la gravure est dédiée à « Haut et puissant seigneur Emmanuel d'Hautefort », que Diderot s'est livré à un accès de vertu déclamatoire tout à fait inattendu chez l'auteur de la *Religieuse* et des *Bijoux indiscrets*.



des *Contes de La Fontaine* (1761-1762) patronnée par les Fermiers Généraux.

La vignette, pour les gens du XVIII<sup>e</sup> siècle, était devenue un besoin. Les réunions, bals, concerts, spectacles, les cartes de visite, les adresses, les ex-libris, les invitations, les diplômes, les étiquettes, tout cela sert de prétexte à des images charmantes, exécutées avec une tenue et par un procédé que nous réservons aujourd'hui à nos publications de grand luxe. On trouve le nom de Boucher sur l'étiquette d'un manufacturier ou la carte d'un marchand de tableaux; Cochin grave avec une bonne humeur égale une réclame pour les bijoux de Strass et le billet d'entrée au petit théâtre de M<sup>me</sup> de Pompadour; Moreau le jeune, qui vient de terminer une carte d'invitation pour un ambassadeur, met sa pointe au service de l'horloger, son voisin, et Choffard qui, dans un billet de bal, a soin d'inscrire : « *Les dames sans panier* », dépense pour la carte des officiers du Régiment de Monsieur, pour les adresses de M<sup>lle</sup> Drouin, marchande de modes; de



LAUNAY (ROBERT DE), 1754-1814. — *Les Adieux*, pièce tirée des « *Suites d'Estampes pour servir à l'histoire du costume en France dans le dix-huitième siècle* » (1776). (Gravure à l'eau-forte et au burin.) Cette célèbre publication, entreprise par Eberts, devait, dit le prospectus, « fournir d'utiles indications aux modistes » qui pouvaient se la procurer à raison de 48 livres par série.

dans la cervelle et tout ce qu'il a d'habileté dans les doigts.

Il avait trouvé sa voie dans l'atelier de Dheulland, graveur de géographie chez qui sa mère l'avait mis tout jeune en apprentissage. C'est en s'escrimant contre les cartouches et les ornements dont on agrémentait alors la moindre carte ou le plus petit plan qu'il acquit le sens de ces pièces fugitives que l'on paie si cher aujourd'hui. Choffard était, qu'on nous pardonne ce terme un peu prétentieux, un « autodidacte ». Ceci veut dire en français qu'il s'était fait tout seul, il s'intitulait lui-même « élève des quais ». Les flâneries qu'il y a faites ne l'ont point empêché d'être un travailleur de premier ordre;



CHOFFARD (PIERRE-PHILIPPE). — Frontispice des « *Amusements d'un convalescent dédiés à ses amis* » (1761), d'après le dessin de Gravelot. (Gravure à l'eau-forte.)

Prault, le libraire; de Balzac, brodeur ordinaire du Roy, comme il l'a fait pour les armes du marquis de Marigny, et comme il le fera pour la *Grande Sonate* dédiée par Stiebel à la citoyenne Bonaparte, tout ce qu'il a d'esprit

Huquier est resté l'interprète type. Jacques-Gabriel Huquier appartient à la série des collectionneurs-graveurs-éditeurs dont il est, après P.-J. Mariette et P. Basan, le type le plus remarquable.

Très



CHOFFARD (PIERRE-PHILIPPE). — *Cul-de-lampe*, d'après Bachelier. (Gravure à l'eau-forte.)

il a gravé plus de 850 planches, toutes admirablement finies, et son ami, le libraire Blaise, raconte qu'une heure avant de mourir, à l'âge de 78 ans, il envoyait chercher une feuille de papier afin de faire une réduction destinée à son *Traité de la Gravure* !

La vignette est dans les mœurs; elle décore l'adresse du boutiquier, le frontispice de l'ouvrage le plus fugitif, et l'un de ses gîtes de prédilection, c'est l'almanach, non plus la pancarte majestueuse du temps de Louis XIV avec sa composition méthodique à compartiments, mais la jolie plaquette in-12, qui comprend des genres très divers entre l'honnête *Almanach de la loterie de l'école militaire* et l'*Almanach des Demoiselles de Paris*, qui rentre dans la catégorie des livres à conserver sous clef.

Il nous faut laisser de côté tous les beaux ornemanistes, J.-A. Meissonier, de La Joue, Cuvilliers, de La Fosse, Ranson, de Lalonde, Salembier, dont les inventions ont fait vivre des générations de décorateurs et dont le graveur



BEAUVARLET (JACQUES-FIRMIN), 1731-1797. — *Le Testament de la Tulipe*, d'après P. Lenfant. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

érudit, plein de goût, sachant retenir pour sa collection personnelle aussi bien la jolie esquisse d'un contemporain que le beau dessin d'un vieux maître, Huquier avait entassé dans son officine de la rue Saint-Jacques des trésors dont le catalogue (dressé en 1772 à l'occasion de la vente après décès) a fait pâlir d'envie plus d'un collectionneur célèbre. C'était de plus un fort brave homme, toujours prêt à encourager le débutant, à lui donner un bon conseil et à appuyer ses démonstrations par la production d'un beau dessin de Raphaël, de Michel-Ange ou de Watteau sorti des cartons qu'il entr'ouvrait libéralement.

Ce n'est point à cause de ses collections et de sa bonhomie que nous faisons du gra-



veur Huquier une mention spéciale c'est parce qu'il n'est peut-être point d'homme qui ait plus contribué à répandre dans le monde les créations de nos ornemanistes et le goût de nos décorations et de nos meubles. Il a non seulement collectionné, mais publié, après les avoir fort bien gravés, les meilleurs dessins de Delafosse, d'Oppenord et de Juste-Aurèle Meissonnier (dont il avait plus de 2.000 pièces!); il a été le grand propagateur du style rocaille, des arabesques de Watteau, des pastorales de Boucher... et il est bon de le dire, si brièvement que ce soit.

Il faut passer sous silence toutes ces grandes éditions, *galeries, cabinets, recueils historiques ou archéologiques, voyages*, faites au nom de rois, d'ordres religieux ou d'amateurs, pour en arriver à ces procédés de fac-simile dont le XVIII<sup>e</sup> siècle a vu l'origine et favorisé l'épanouissement.

Les procédés de gravure en manière de crayon inventés par Jean-Charles François de Nancy (1717-1769), perfectionnés par Gilles Demarteau, Liégeois d'origine, ont servi à faire d'innombrables fac-simile de dessins à la sanguine ou aux trois crayons, d'après Watteau, Huet ou Boucher; leur technique a été exposée tout au long dans l'*Encyclopédie* par Gauthier de Mondorge, elle repose essentiellement sur l'emploi de molettes dont les aspérités fac-similent sur le cuivre, le grain d'un trait de pierre noire ou de sanguine. La reproduction des dessins en plusieurs tons était obtenue par le repérage de deux ou trois planches gravées, et le maximum du genre a été obtenu par Bonnet, inventeur de la gravure en manière de pastel, dont la



HELMAN (ISIDORE-STANISLAS), 1743-1806. — *Le duc, la duchesse de Chartres et leurs enfants* (1779), d'après le tableau de C. Lepeintre (1776). (Gravure préparée à l'eau-forte par Augustin de Saint-Aubin, terminée au burin par Helman.) Louis-Joseph-Philippe, duc de Chartres, s'est appelé dans la suite duc d'Orléans, puis Philippe-Egalité; l'enfant coiffé d'un chapeau à plumes est devenu roi des Français sous le nom de Louis-Philippe.



GODEFROY (FRANÇOIS), 1743-1819. — *Exemple d'humanité donné par Madame la Dauphine (Marie-Antoinette), le 16 octobre 1773.* (Gravure préparée à l'eau-forte par P.-A. Martini, terminée au burin par F. Godefroy.) La Dauphine et la comtesse de Provence consolent la femme du vigneron Pierre Grimpier, du village d'Achères (près Fontainebleau), qui venait d'être blessé par un cerf.

1743-1819. — *Exemple d'humanité donné par Madame la Dauphine (Marie-Antoinette), le 16 octobre 1773.* (Gravure préparée à l'eau-forte par P.-A. Martini, terminée au burin par F. Godefroy.) La Dauphine et la comtesse de Provence consolent la femme du vigneron Pierre Grimpier, du village d'Achères (près Fontainebleau), qui venait d'être blessé par un cerf.

tête de Flore, reproduites sur la couverture de cette livraison, est obtenue par huit impressions superposées.

François avait également inventé un procédé de gravure imitant le lavis, qui fut repris, perfectionné, appliqué assez heureusement par Augustin de Saint-Aubin, Demarteau, Leprince et l'abbé de Saint-Non; ce procédé, connu sous le nom d'aquatinte, favorisa considérablement le développement de la gravure en couleurs, c'est la base du métier de Debucourt, Janinet, Descourtis, Guyot, Sergeant, héritiers heureux de l'invention de Jacques-Christophe Leblon (1670-1741), qui fit les premiers essais d'impression polychrome, basée sur la division des trois couleurs fondamentales, ne put réussir à tirer parti de sa découverte ni en France, ni en Angleterre, et mourut à l'hôpital.

Après avoir été systématiquement dénigrée, la

gravure en couleurs est maintenant au pinacle; elle était venue à son heure, « et convenait parfaitement, disent MM. Portalis et Beraldi, à ce monde de blasés qui trouvaient dans la coloration de sujets risqués et de formes entrevues un régal nouveau ».

L'art avait descendu tous les degrés du joli, et c'était comme un stimulant inattendu pour des palais fatigués par un excès de sucre ou de piment.

Mais quand il fallut expier toutes ces fadeurs et toutes ces gravelures, la gravure en couleurs fut comprise dans l'exécution en masse décrétée contre l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle et condamnée sans jugement.

Nous avons peine à concevoir aujourd'hui l'excès d'injustice avec lequel on a traité des



pièces comme le *Menuet de la Mariée*, la *Noce au Château*, la *Grande Promenade*, la *Galerie de Bois du Palais-Royal* où Debucourt a mis les trésors de l'exécution la plus brillante au service de l'observation la plus fine et de l'esprit le plus charmant. Mais n'est-il pas tout aussi injuste de préconiser à l'égal de ces estampes spirituelles des images qui ne valent pas mieux que nos chromolithographies commerciales, bien qu'elles aient été gravées en couleurs au XVIII<sup>e</sup> siècle? et le système du panégyrique par principe est-il meilleur que celui de la condamnation, *in odium auctoris* si durement appliqué par la réaction, nous allons dire par la terreur davidienne?

L'intransigeance déclamatoire de David ne fait que personnifier une évolution préparée depuis longtemps par les travaux de Montfaucon, de Caylus, de Soufflot, etc., sur l'antiquité, et l'*Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, de Winckelmann, a été le premier cheval de bataille de beaucoup de



DEMARTEAU (GILLES), 1722-1776. — *La Peinture*, d'après un dessin de François Boucher. (Gravure en manière de crayon.)

gens qui se croyaient suffisamment armés pour servir l'idéal grec ou romain que la Révolution proposait aux masses. Dans le domaine de la gravure, où David ne sut point donner une direction positive, les résultats furent d'une extrême pauvreté. Les

planche de l'éducation d'Achille, enregistrée le XIX Germinal, an VI, et gravée d'après un tableau de Regnault exposé dès 1783. Bervic, membre agréé de l'Académie en 1784, logé au Louvre en 1787 sur la présentation de M. d'Angiviller qui

*Carmagnole* jouée nonchalamment sur une épinette. Dans les images de combat, dans les caricatures cyniques ou haineuses, on s'attendrait à voir un peu de cette ran-cune farouche qui éclate dans les eaux-fortes de Goya sur la guerre d'Espagne; non, c'est la férocité armée d'un couteau qui n'a pas de pointe et qui ne coupe pas, et nous avons peine à nous figurer le mal qu'ont pu faire certaines de ces flèches qui nous semblent lancées par un arc énervé.

En dehors de la propagande et de la polémique, la gravure se trouve totalement désemparée par la précipitation des événements. Il fallait sacrifier sur l'autel de la patrie, — et au plus tôt, — les errements de l'ancien régime. Seuls, trouvaient grâce quelques burinistes déterminés, Massard, Tardieu, Bervic, capables d'afficher un métier austère, et Wille, dont la calligraphie métallique était prise pour un modèle de virilité. Bervic, membre de la Société populaire et républicaine des Arts, se tailla un succès avec la



PRÉVOST (BENOÎT-LOUIS), 1735-..... — *Hommage des Arts à Marie-Antoinette* (1776), d'après le dessin de C.-N. Cochin. En 1793, le médaillon de la reine a été remplacé par le génie de la Liberté et l'estampe, ainsi modifiée, est devenue un « Prix d'émulation » distribué aux élèves de l'institution tenue par les citoyennes Hurard, à Rouen.

estampes où l'on s'attendrait le mieux à voir passer le grand souffle révolutionnaire sont très au-dessous de l'ampleur tragique des événements qu'elles commémorent ou de la violence des passions qu'elles veulent servir.

Deux ardents révolutionnaires, Duplessi-Bertaux et Sergent, le beau-frère du général Marceau, ont gravé les grandes journées de l'épopée qu'ils ont vécue, mais les estampes de Duplessi-Bertaux sont glaciales et les gentilles vignettes en couleurs de Sergent produisent à peu près l'effet que ferait la



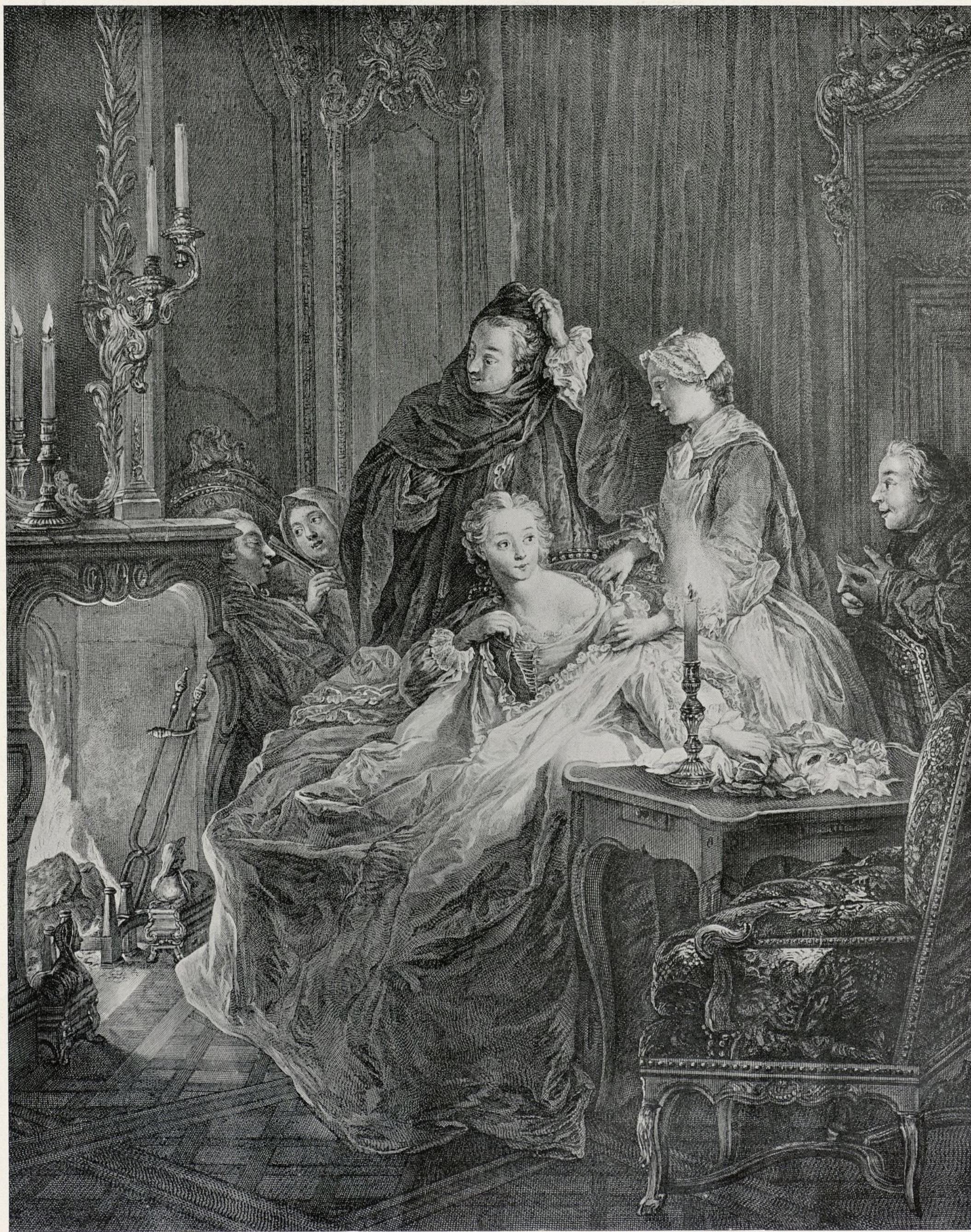
DEMARTEAU (GILLES), 1722-1776. — *Cavaliers*, d'après un dessin de Charles Parrocel. (Gravure au lavis.)



JANINET (FRANÇOIS), 1752-1813. — *Portrait de M<sup>lle</sup> Dugazon jouant le rôle de Nina dans l'opéra-comique de Dalayrac: "Nina, ou la folle par amour"*. L'actrice est représentée au moment où elle chante la fameuse romance: *Hélas! Hélas! le bien-aimé ne revient pas*. (La gravure originale a été exécutée en couleurs, d'après Hoin.)

voulait encourager « le grand genre de la gravure », lauréat du prix d'encouragement pour la gravure en 1792, membre de l'Institut en 1803, — membre aussi de toutes les académies de l'Europe, — a été sous tous les régimes, traité non seulement en représentant, mais en restaurateur de la gravure officielle, et, lorsqu'il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1819, la lettre de nomination déclarait en propres termes que la gravure portée sous le régime de Louis XIV « à un degré de perfection qu'aucune autre nation n'a pu atteindre,





BEAUVARLET (JACQUES-FIRMIN), 1731-1797. — *Le Retour du bal, d'après de Troy.* (Gravure à l'eau-forte et au burin.)





SAINT-MESMIN (CHARLES-BALTHAZAR-JULIEN FÉVRET DE), 1770-1852. — *Portrait d'une dame américaine*. Exécuté au physionotrace. (Voir page 19).

a pris ensuite une marche rétrograde, jusqu'à l'époque où la supériorité des ouvrages du sieur Bervic, en ranimant le goût de l'étude de la gravure, a favorisé le développement des talents qui honorent l'époque actuelle... » Bervic a pratiqué la tradition du « beau burin » avec une rigueur qu'il a lui-même regrettée; son grand élève, Henriquel-Dupont (1797-1892) l'a transmise aux burinistes de notre temps bien qu'il ait apporté pour son usage personnel quelques tempéraments à la doctrine qu'il a enseignée officiellement à l'école des Beaux-Arts, pendant près de trente ans.

Aujourd'hui, le moindre papetier nous délivre pour deux sous la reproduction directe d'un chef-d'œuvre sous forme de carte postale. C'est la plus grave peut-être des révolutions qui se sont produites dans le commerce des images, elle a eu, entre autres résultats, celui de nous rendre un peu sceptiques sur la prééminence de tel ou tel genre de gravure en matière de reproduction. Nous ne comprenons plus guère l'apre-



LE VEAU (JEAN-JACQUES-ANDRE), 1729-1785. — *Frontispice du "Commentaire sur la Henriade" par de la Beaumelle, 1775*, d'après le dessin de Moreau le jeune. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

vance, et Boucher-Desnoyers, — le seul baron de la carrière, — graveur classique s'il en fut de la *Belle Jardinière* et de la *Vierge aux rochers*.

Henriquel-Dupont avait subi l'influence du vieux Tardieu, le plus libéral de tous ces graveurs solennels, et l'exemple des spirituelles figures que Tardieu avait gravées d'après Isabey pour la grande publication du sacre de Napoléon, pesa très certainement sur Henriquel lorsque celui-ci grava le portrait de Mgr de Latil pour le sacre de Charles X. Le retour à la technique libre d'Audran était, pour les partisans du burin rangé, une tentative révolutionnaire et c'est ce que Louis Henriquel a surtout prêché d'exemple



SAINT-MESMIN (CHARLES-BALTHAZAR-JULIEN FÉVRET DE), 1770-1852. — *Portrait d'une dame américaine*. Exécuté au physionotrace. (Voir page 19).

dans des planches comme le *Portrait du marquis de Pastoret*, ou l'*Hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts*, d'après P. Delaroche, dont l'apparition en 1853 fut un événement.

Certaines planches d'Henriquel-Dupont, *Lord Strafford allant au supplice*, *Moïse sauvé des eaux*, d'après Delaroche, furent des



DEQUEVAUVILLER (FRANÇOIS), 1745-1807. — *L'Assemblée au salon (1783)*, d'après Lavreince. Cette estampe passe pour représenter le salon du duc de Luynes et de Chevreuse auquel elle est dédiée. (Gravure au burin.)



QUÉNEDEY (EDME), 1756-1830. — *Portrait de M<sup>lle</sup> de Saint-Huberty*. Exécuté au physionotrace.

les orthodoxes et les vieux croyants. Il y avait une nuance entre Richomme et Forster, burinistes de l'ancienne obser-

té de certaines querelles, mais le temps n'est pas si loin, où, dans le domaine de la gravure, il était opportun de distinguer entre les hérétiques, les schismatiques,



DUPLESSI-BERTAUX (JEAN), 1747-1818. — *Assassinat du député Ferraud, dans la Convention, le 20 mai 1795, le premier prairial, an troisième de la République*. (Gravure à l'eau-forte et au burin, d'après le dessin de C. Monnet, tirée des *Tableaux de la Révolution*. Paris, an XIII, 1804.)

succès populaires; le *Portrait de M. Bertin*, d'après Ingres, les *Disciples d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse ne sont guère moins célèbres; mais Henriquel est toujours resté le graveur de l'*Hémicycle* pour



CHRÉTIEN (GILLES-LOUIS), 1754-1811. — *Portrait de Charles-François Dumouriez, général, commandant en chef l'armée du Nord pour la République française*. Portrait exécuté au physionotrace. (Voir page 19).





PORTRAIT DE MADAME HUET  
 Gravé en deux tons par GILLES DEMARTEAU (1722-1788)  
 D'après le dessin de J.-B. HUET





SAINT-MESMIN (CHARLES-BALTHAZAR-JULIEN FÈVRE), 1770-1852. — *Portrait d'une dame américaine*. Exécuté au physionotrace. (Voir page 19).

a pris ensuite une marche rétrograde, jusqu'à l'époque où la supériorité des ouvrages du sieur Bervic, en ranimant le goût de l'étude de la gravure, a favorisé le développement des talents qui honorent l'époque actuelle... » Bervic a pratiqué la tradition du « beau burin » avec une rigueur qu'il a lui-même regrettée; son grand élève,

Henriquel-Dupont (1797-1892) l'a transmise aux burinistes de notre temps bien qu'il ait apporté pour son usage personnel quelques tempéraments à la doctrine qu'il a enseignée officiellement à l'école des Beaux-Arts, pendant près de trente ans.

Aujourd'hui, le moindre papetier nous délivre pour deux sous la reproduction directe d'un chef-d'œuvre sous forme de carte postale. C'est la plus grave peut-être des révolutions qui se sont produites dans le commerce des images, elle a eu, entre autres résultats, celui de nous rendre un peu sceptiques sur la prééminence de tel ou tel genre de gravure en matière de reproduction. Nous ne comprenons plus guère l'apre-



LE VEAU (JEAN-JACQUES-ANDRÉ), 1729-1785. — Frontispice du « *Commentaire sur la Henriade* par de la Beaumelle, 1775 », d'après le dessin de Moreau le jeune. (Gravure à l'eau-forte et au burin.)

vance, et Boucher-Desnoyers, — le seul baron de la carrière, — graveur classique s'il en fut de la *Belle Jardinière* et de la *Vierge aux rochers*.

Henriquel-Dupont avait subi l'influence du vieux Tardieu, le plus libéral de tous ces graveurs solennels, et l'exemple des spirituelles figures que Tardieu avait gravées d'après Isabey pour la grande publication du sacre de Napoléon, pesa très certainement sur Henriquel lorsque celui-ci grava le portrait de Mgr de Latil pour le sacre de Charles X. Le retour à la technique libre d'Audran était, pour les partisans du burin rangé, une tentative révolutionnaire et c'est ce que Louis Henriquel a surtout prêché d'exemple



SAINT-MESMIN (CHARLES-BALTHAZAR-JULIEN FÈVRE), 1770-1852. — *Portrait d'une dame américaine*. Exécuté au physionotrace. (Voir page 19).

dans des planches comme le *Portrait du marquis de Pastoret*, ou l'*Hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts*, d'après P. Delaroche, dont l'apparition en 1853 fut un événement.

Certaines planches d'Henriquel-Dupont, *Lord Strafford allant au supplice*, *Moïse sauvé des eaux*, d'après Delaroche, furent des



DEQUEVAUVILLER (FRANÇOIS), 1745-1807. — *L'Assemblée au salon (1783)*, d'après Lavreince. Cette estampe passe pour représenter le salon du duc de Luynes et de Chevreuse auquel elle est dédiée. (Gravure au burin.)



QUÉNEDEY (EDME), 1756-1830. — *Portrait de M<sup>re</sup> de Saint-Huberty*. Exécuté au physionotrace.

les orthodoxes et les vieux croyants. Il y avait une nuance entre Richomme et Forster, burinistes de l'ancienne obser-

té de certaines querelles, mais le temps n'est pas si loin, où, dans le domaine de la gravure, il était opportun de distinguer entre les hérétiques, les schismatiques,



DUPLESSI-BERTAUX (JEAN), 1747-1818. — *Assassinat du député Ferraud, dans la Convention, le 20 mai 1795, le premier prairial, an troisième de la République*. (Gravure à l'eau-forte et au burin, d'après le dessin de C. Monnet, tirée des *Tableaux de la Révolution*, Paris, an XIII, 1804.)

succès populaires; le *Portrait de M. Bertin*, d'après Ingres, les *Disciples d'Emmaüs*, d'après Paul Veronèse ne sont guère moins célèbres; mais Henriquel est toujours resté le graveur de l'*Hémicycle* pour



CHRETIEN (GILLES-LOUIS), 1754-1811. — *Portrait de Charles-François Dumouriez, général, commandant en chef l'armée du Nord pour la République française*. Portrait exécuté au physionotrace. (Voir page 19).





PORTRAIT DE MADAME HUET

Gravé en deux tons par GILLES DEMARTEAU (1722-1788)

D'après le dessin de J.-B. HUET





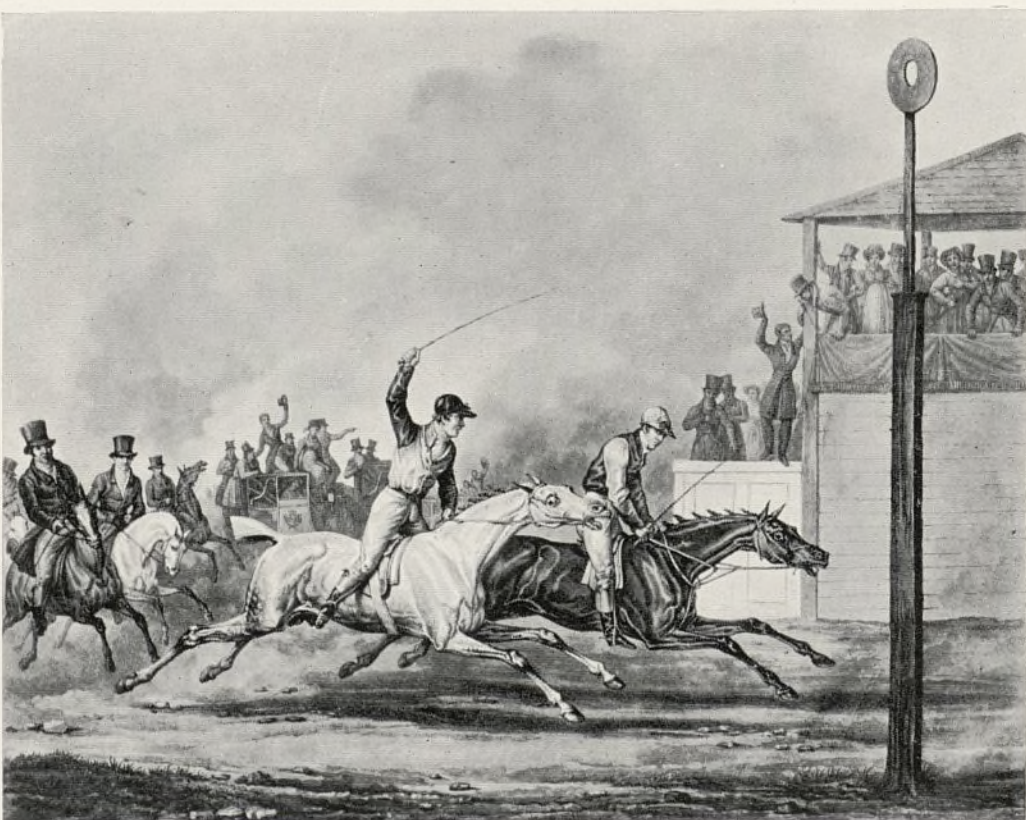




JAZET (JEAN-PIERRE-MARIE), 1788-1871. — *Bivouac de Cosaques aux Champs-Élysées, 31 mars 1814, d'après Sauerweid.* (Gravure à l'aquatinte.)

le public qui ne connaît pas beaucoup ces petits chefs-d'œuvre que sont les *Portraits de M<sup>me</sup> de Mirbel* et de *Carle Vernet*, et qui ignore à peu près les incursions, — très intéressantes, — que ce graveur, aujourd'hui classique mais alors révolutionnaire, a faites dans le domaine de l'aquatinte où Jazet, neveu de Debucourt, exerçait un pouvoir dynastique. En 1863, Henriquel fut nommé professeur du cours de gravure qui venait d'être fondé à l'École des Beaux-Arts, il y forma des générations d'élèves : Salmon, Danguin, Jules et Alphonse François, Achille et Jules Jacquet, Emile Rousseaux, — un Abbevilleois, mort tout jeune, en laissant à la Société de Gravure au burin, l'une des meilleures planches qu'elle ait publiées : le *Portrait de M<sup>me</sup> de*

glorifier en fouillant jusqu'à l'indiscrétion, — le mot est de son confrère, Alphonse François, — leurs faces animées par une ardeur commune. Son trait précis, nerveux, tellement serré qu'on ne peut, la plupart du temps, le distinguer sans loupe, note avec insistance tout ce que peut percevoir un œil d'une acuité prodigieuse ; certains états de ses planches ressemblent à un travail de dissection, et, quand l'investigation a été poussée jusqu'aux limites du possible, sûr d'avoir assigné des points de repère aux détails les plus ténus de la forme qu'il poursuit, Gaillard sacrifie largement à l'effet la plus grande partie de la peine qu'il s'est donnée, tous ces détails, trop soulignés, sont réduits à leur valeur juste, et ce qui reste, c'est une vibration, une intensité de vie extraordinaire réfu-



JAZET (JEAN-PIERRE-MARIE). — *La Course, d'après Carle Vernet.* (Gravure à l'aquatinte.)



BERVIC (CHARLES-CLÉMENT-BALVAY, dit JEAN), 1756-1822. — *L'Éducation d'Achille, 1798, d'après J.-B. Regnault.* (Gravure au burin.)

*Sévigé*, d'après Nanteuil, — Huot, Didier, Bertinot et Ferdinand Gaillard (1834-1887) la figure la plus extraordinaire, des grands graveurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Dessinateur merveilleux, Gaillard consacra ses facultés d'analyste à tout un cycle de portraits religieux. En gravant les portraits de Léon XIII, de Mgr Pie, de dom Guéranger, du Père Hubin, de la sœur Rosalie, Gaillard, catholique militant, a voulu, semble-t-il, rendre un hommage de croyant aux grands protagonistes de sa foi religieuse.

C'est le Pape, l'évêque, le moine, le jésuite et la sœur de charité qu'il a voulu

giée dans des yeux ardents. Gaillard a révolutionné la gravure au burin. Est-il besoin de dire qu'il a lutté et que certaines épreuves de ses planches se sont, depuis sa mort, vendues plus cher que les cuivres ne lui avaient été payés ? En dehors de ses portraits, il a gravé, entre autres, *l'Homme à l'Œillet*, d'après Van Eyck, *la Vierge d'Orléans*, *la Tête de cire du musée de Lille*, *Le Condotiere*, d'après Antonello de Messine, *les Pèlerins d'Emmaüs*, d'après Rembrandt, etc.



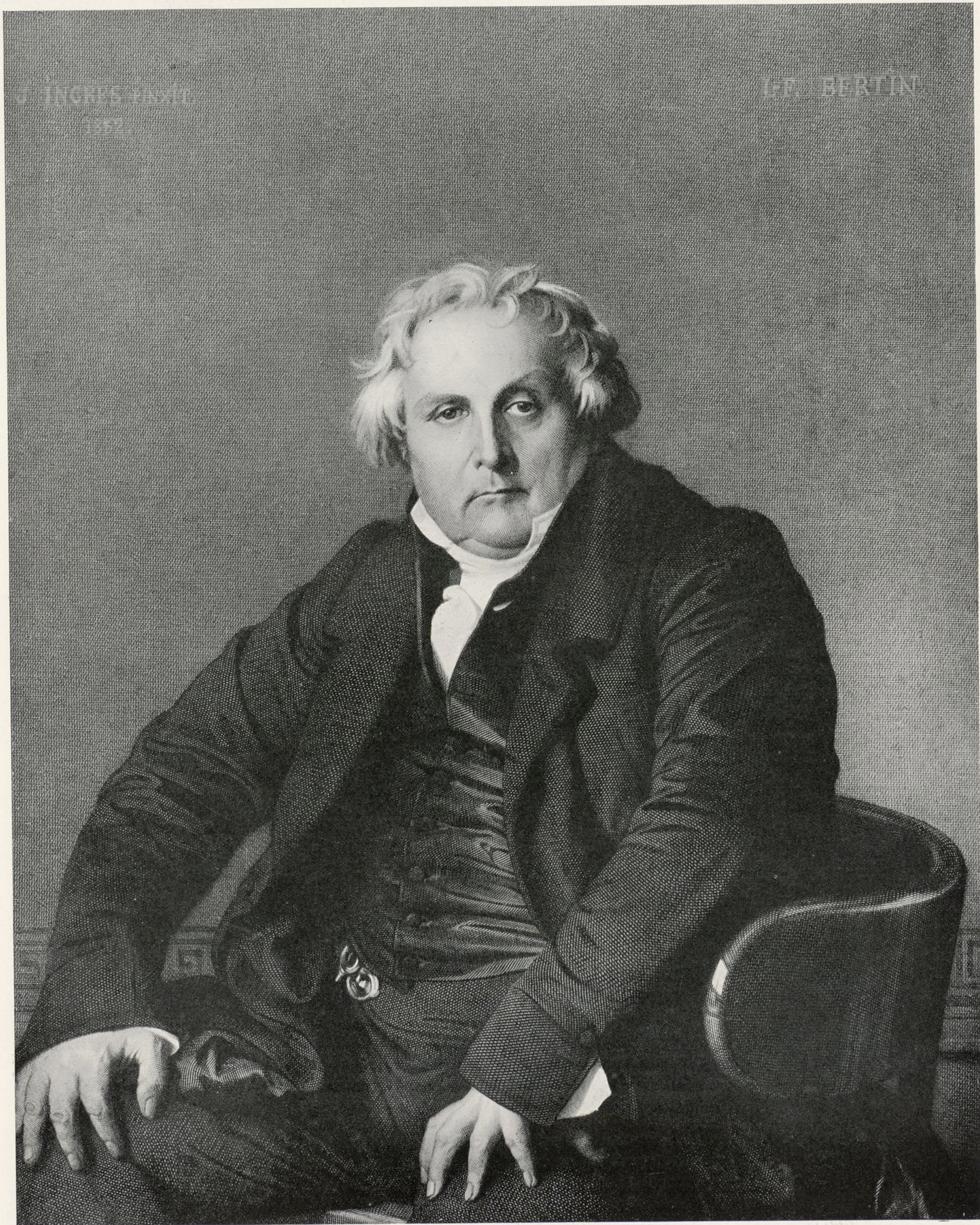
ROGER (BARTHÉLEMY-JOSEPH-FULCRAN), 1770-1840). — *Oh! les jolis petits chiens! d'après Pierre-Paul Prud'hon.*



Il avait commencé la gravure d'une *Joconde* qui devait être pour lui ce que l'*Hémicycle* fut pour Henriquel-Dupont, lorsqu'il mourut en 1887, après avoir demandé que son corps fût exposé dans la robe de bure du tiers-ordre de Saint-François.

du burin classique aussi bien que dans celui de l'eau-forte.

C'est pour ce dernier procédé surtout que le XIX<sup>e</sup> siècle a été une période de renaissance triomphale à partir de 1830. Avant cette date, le domaine de l'eau-forte est



HENRIQUEL-DUPONT (LOUIS-PIERRE), 1797-1892. — *Portrait de Louis-François Bertin, l'ainé, d'après Ingres.* (Gravure au burin.)

Parmi les burinistes du XIX<sup>e</sup> siècle, d'excellents artistes se sont taillé de larges succès en dehors de la formule du burin d'école, et, tout en restant dans les limites de date qui nous sont assignées, il suffit de citer les noms de MM. Léopold Flameng, Ch. Waltner, Laguillermie pour évoquer de belles carrières de graveurs, maîtres incontestés dans le domaine

réserve aux vignettistes, les peintres n'y font que de rares excursions et l'on peut citer comme des exceptions les essais de Géricault et de Prudhon et le beau *portrait de Mgr Cortois de Pressigny* gravé par Ingres en 1816. Mais dès qu'on voit dans l'*Artiste* les vignettes de Johannot, dès que Célestin Nanteuil a publié ses frontispices romantiques, c'est





ROUSSEAU (EMILE), 1831-1874. — *Portrait de M<sup>me</sup> de Sévigné, d'après le pastel de Robert Nanteuil*. Planche publiée en 1874 par la Société française de gravure au burin. Rousseaux appartient à la pléiade des graveurs abbeillois. On ne compte pas moins de 54 graveurs nés à Abbeville : Claude Mellan figure en tête d'une liste où l'on relève les noms des de Poilly, Flipart, Daullé, Aliamet, Levasseur, Danzel, Dannel, Voyez, Picot, Hubert, Dequevauviller, Elluin, etc. Un érudit abbeillois M. Delignières, a publié de savants travaux sur les graveurs de son pays.

ment leurs poétiques différentes en de trop rares estampes et que Méryon grave les vues de ce Paris qu'il semble avoir regardé avec une angoisse tragique.

Celui-là est un être à part, dans certaines pièces comme le *Stryge de Notre-Dame*, la *Morgue*, ou la *rue des Mauvais Garçons*, il a mis une force de poésie sombre qui nous étreint et l'on ne peut songer sans tristesse que les amateurs des deux mondes se disputent à coups de billets de banque les belles épreuves de ces planches dont l'auteur, après avoir souffert tout ce que peut souffrir une âme sensible et hautaine, est mort

de misère il y a quarante et un ans. L'eau-forte était pourtant en pleine vogue alors. Dès 1863, l'éditeur Cadart avait publié

comme une trainée de poudre à laquelle Delacroix met le feu, Marihat, Decamps s'exercent sur des thèmes d'Orient, Chassériau illustre Goethe et Shakespeare et, pendant que s'épanouit une floraison de peintres-graveurs romantiques, un mouvement naturaliste se propage à travers les œuvres de Cabat, de Paul Huet, de Charles Jacque, de Chaplin, le Chaplin des « *Réveries* », des « *Souvenirs* », des « *Innocences* », qui vers 1845 gravait des « *Troupeaux de cochons* ». L'eau-forte réaliste arrive à toute son ampleur entre les mains de Millet, de Bonvin, de Daubigny, pendant que Rousseau et Corot affir-

ment leurs poétiques différentes en de trop rares estampes et que Méryon grave les vues de ce Paris qu'il semble avoir regardé avec une angoisse tragique. Celui-là est un être à part, dans certaines pièces comme le *Stryge de Notre-Dame*, la *Morgue*, ou la *rue des Mauvais Garçons*, il a mis une force de poésie sombre qui nous étreint et l'on ne peut songer sans tristesse que les amateurs des deux mondes se disputent à coups de billets de banque les belles épreuves de ces planches dont l'auteur, après avoir souffert tout ce que peut souffrir une âme sensible et hautaine, est mort de misère il y a quarante et un ans. L'eau-forte était pourtant en pleine vogue alors. Dès 1863, l'éditeur Cadart avait publié le premier album de la Société des Aquafortistes qui se dressait combative, car il fallait combattre (c'est cette année-là que l'Erasmus de

Bracquemond était refusé au Salon !) et Jacquemart, lui, gravait comme frontispice, le superbe coq gaulois que nous reproduisons ici. Dans la liste des membres de la Société des Aquafortistes nous relevons les noms d'Appian, de Bonvin, Boudin, Bracquemond, Chaplin, Corot, Courbet, Chauvel, Daubigny, Dautin, Gustave Doré, Fantin, Feyen-Perrin, Flameng, Gavarni, les Goncourt, Gaucherel, Gérôme, Gigoux, Gu-



GAILLARD (CLAUDE-FERDINAND), 1834-1887. — *Portrait de M<sup>sr</sup> Pie, évêque de Poitiers*. (Gravure au burin.)

Paul Huet, Jacquemart, Lalanne, Legros, Manet, Méryon, Puvion de Chavannes, Ribot, Rousseau, Veyrassat, Ziem... Dans ce livre d'or de l'eau-forte, on ne trouve pas que des Français et l'on voit fraterniser avec les maîtres que nous venons de citer : Edwards, Seymour-Haden, Jongkind, Pissarro, Stevens, Whistler et Rops, qui était un Belge de Paris.

Dans cette liste, ne figurent ni Barye, ni Rodin, ni Tissot, ni Desboutin, ni Meissonier, ni Degas, ni bien d'autres dont les noms, souvent glorieux, remplissent les douze volumes des *Graveurs du XIX<sup>e</sup> siècle* de M. H. Béraldi.

Aux albums de la Société des Aquafortistes succéda, chez Cadart, l'*Illustration Nouvelle*, qui devait durer de 1868 à 1880 et qui encouragea les débuts de l'artiste charmant qu'était Félix Buhot, ceux de Gœneutte et de Guérard, pendant qu'Auguste Lepère, aujourd'hui l'un des maîtres de l'eau-forte contemporaine, faisait ses premiers

essais dans la gravure sur bois. L'eau-forte ne triomphait pas moins dans le domaine de la gravure de reproduction encou-

ragée par des revues comme l'*Artiste* et la *Gazette des Beaux-Arts*, auxquelles s'adjoignait bientôt l'*Art*, dont le graveur Léon



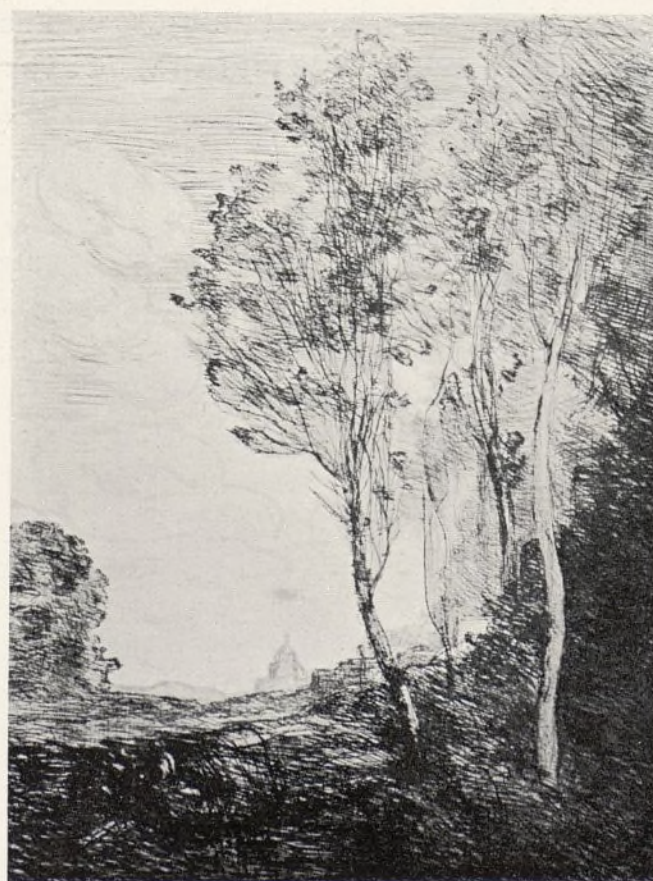
MÉRYON (CHARLES), 1821-1868. — *L'Abside de Notre-Dame, 1854*. (Gravure à l'eau-forte.)



JACQUEMART (JULES), 1837-1880. — *Frontispice pour la Société des Aquafortistes, 1863*. (Gravure à l'eau-forte.)



GONCOURT (JULES DE), 1830-1870. — *Le Singe au Miroir, d'après Decamps*. (Gravure à l'eau-forte.)



COROT (CAMILLE), 1796-1875. — *Souvenir d'Italie*. (Gravure à l'eau-forte, exposée au Salon de 1865.)



Gaucherel dirigeait les illustrations. Les éditeurs Hachette, Mame, Jouaust, Goupil, Lemerre, Morgand, Téchener ont contribué au succès de l'eau-forte par de magnifiques publications illustrées et tous les survivants ont gardé le souvenir attendri de la façon exquise dont le doyen des aquafortistes, Edmond Hédouin, dirigea la gravure des compositions de Bida pour les *Evangelies*. A ce moment-là, Ch. Walther, buriniste, prix de Rome, déconcertait par l'accent inattendu de ses eaux-fortes, les plus brillants des aquafortistes ; Léopold Flameng qui avait gravé (1863) dans le style classique le plus pur la *Source* d'Ingres, alignait comme en se jouant ses planches colorées à la fois grasses et précises ; Jacquemart avec les *Gemmes et Joyaux de la Couronne* (1868), les *armes de la Collection de Nieuwerkerke* (1869), obtenait un succès prodigieux en conduisant l'eau-forte au sommet d'une voie nouvelle ; Bracquemond gravait le *Portrait d'Erasmus*, d'après Holbein ; le *Boissy d'Anglas au 1<sup>er</sup> prairial*, d'après Delacroix ; le *Battant de porte* et le *Vieux Coq*, d'après lui-même, et, en tête de la génération



MILLET (JEAN-FRANÇOIS), 1815-1875.  
*Les Glaneuses, 1860.* (Gravure à l'eau-forte.)

de graveurs qui s'est épanouie après 1870, Achille Gilbert, Rajon, Le Rat, Courtry, Boilvin, — pour ne parler que des morts, — faisaient leurs premiers pas. On verra que cette énumération est bien sommaire et l'on se rendra compte de toute son insuffisance en songeant aux douze volumes où M. Bérardi a courageusement posé les assises d'un monument dédié à l'estampe moderne : le *Dictionnaire des Graveurs du XIX<sup>e</sup> siècle*. Tous les jours, un érudit vient y ajouter comme une pierre amoureusement ciselée, l'appoint d'une monographie ; et, s'il fallait un commentaire à l'intérêt de ces travaux, les enchères des ventes publiques et la succession des catalogues à prix marqués le fourniraient avec éloquence.



MEISSONNIER (ERNEST), 1815-1891. — *Le grand Fumeur.* (Gravure à l'eau-forte, publiée en 1843, dans le *Cabinet de l'Amateur*, d'Eugène Piot.)

elle mérite une étude à part où les points de repère seront les noms de Géricault, Charlet, Raffet, Delacroix, Decamps, Isabey, Devéria, Gavarni, Daumier, Fantin-Latour, que nous n'avons pas laissés de côté par oubli. Il a fallu nous en tenir strictement à la gravure et nous arrêter à une génération de graveurs dont nous avons mille raisons de parler avec intérêt. Après avoir lutté

contre les procédés de reproduction photographique qui ont fini par accaparer l'estampe de commerce, les graveurs contemporains, accentuant la scission, tendent à l'estampe d'art pur, quelle qu'en soit la technique ; si nous n'avons pas à étudier ici la portée de ce mouvement, nous pouvons du moins signaler l'importance considérable qu'il peut avoir sur l'évolution de la gravure en France, et souhaiter qu'il soit encouragé partout avec la plus large sympathie.

FRANÇOIS COURBOIN



JACQUE (CHARLES), 1813-1894.  
*Troupeau de cochons, 1845.* (Gravure à l'eau-forte.)



BRACQUEMOND (FÉLIX). — *Le vieux Coq.*  
(Gravure à l'eau-forte, d'après l'une des très rares épreuves du 1<sup>er</sup> état de la planche.)





Septembre, qui n'est plus l'été et qui n'est pas encore l'hiver, est le véritable automne de Paris ; un automne mélancolique, sans le charme rutilant et la poésie dorée des hautes futaies. Déjà, pour quelques-uns, c'est la rentrée ; des autos, des omnibus chargés de malles transportent vers le centre des « revenus » qui semblent réintégrer leur home en regrettant la mer, la montagne, la forêt. Mais s'il fait froid, s'il pleut, s'il vente, on est heureux d'avoir fui la tristesse des grèves sombres, l'humidité des bois et la brume des montagnes.

Les femmes ont alors cette suprême distraction de courir chez le couturier, dans les grands magasins pour tâcher de deviner ce qu'on fera, de surprendre les secrets de la Mode, d'avoir une idée de ce qu'elle complotte dans l'ombre. Le sait-elle elle-même ? Tout est flou, indécis. Elle flotte entre les silhouettes fantômes de ce passé de trois mois, si loin derrière son caprice, et la silhouette-rêve de demain, qu'elle veut plus belle, plus luxueuse, plus nouvelle que jamais !

Comme la Mode, la Parisienne revenue vit donc entre ses souvenirs d'août et ses projets imprécis d'hiver ou plutôt de demi-saison. Et c'est prolonger et affiner les sensations les plus agréables et les plus profondes joies que revivre par le souvenir dans la paisible magnificence des Pyrénées et dans la féerie de leurs cités de luxe et de leurs spectacles d'art.

Quelle moisson rapportée de Cauterets, par exemple, où le plus ancien et le plus triomphant des Théâtres de la Nature a continué sa carrière en nous offrant mieux encore que tout ce que nous avons vu jusqu'ici dans ce merveilleux décor où la montagne accueille si maternellement les muses tour à tour héroïques et tendres. Le 14 août, ce fut *Le Chemineau*, de Xavier Leroux, avec M<sup>lle</sup> Dufrane et les principaux créateurs. Œuvre agreste et forte, admirablement à sa place dans un tel cadre, et dont les interprètes ont su élever le lyrisme jusqu'aux cimes. Huit jours après, le dimanche 22, le grandiose *Saül*, d'Alfred Poizat, triomphait à son tour avec l'excellente troupe de l'Odéon, à laquelle des chœurs et un orchestre importants prêtaient leur concours.

Ces beaux spectacles ont tout naturellement été en même temps des fêtes d'élégance. La Mode, toujours en avance en ce site privilégié, nous y a donné un avant-goût des innovations de la demi-saison ; les journées nuageuses, bien que rares, se sont montrées par une sorte de coquetterie pour permettre aux grosses serges, aux tissus de l'hiver prochain, aux idées préconçues de se manifester. Et Zimmermann n'a point manqué ces occasions qui ravissent toutes les élégantes pour lancer des modèles exquis. Tel ce cachemire de soie de M<sup>me</sup> de G... d'un ton brique adouci, garni d'une mousseline de soie du même ton. La façon en était très nouvelle par les brassards des manches en dentelle métallisée. Cette même dentelle se retrouvait en motifs au corsage et l'empiècement de tulle brodé remontait jusqu'au col de fine dentelle ; une traverse de velours vert de mer barrait la poitrine.

Très originale et très remarquée la grosse serge ocre de la piquante baronne B... avec sa petite blouse de mousseline de même ton soulignée de rubans vieux bleu et or, très éteints, très fondus. Le caractère de cette toilette déjà si personnelle était une grosse guipure au crochet faite d'un fil ocre retombant sur les manches, se prolongeant sur le corsage, lequel se terminait par le col droit en précieuse dentelle.

Très moyenâgeuse, la toilette de M<sup>me</sup> de S... qui la porte du reste avec une grâce particulière. Courte, elle était d'une grosse serge bleue à diagonales noires, coupée d'une grosse tresse et ornée de macarons. Une étole de moine soulignée de tissu

byzantin aux nuances fondues, les brassards de même tissu achevaient la note moyenâgeuse très accentuée ; l'empiècement était de tulle.

Et nous retenons en notre mémoire impressionnée, comme le négatif d'une plaque photographique, la vivacité, le piquant, la variété des couleurs qui, dans les villes d'eaux mondaines et sur les plages élégantes, faisaient ressembler les jolies femmes à un essaim de fleurs animées. Les teintes parme, améthyste, dont on a un peu abusé au début de la saison, cédèrent le pas au vert pomme, aux bleus vifs, aux roses teintés de mauve et d'ocre, aux tons hortensia, scabieuse, rouille, cuivre, ivoire, safran, soufre, abricot. Pour le soir, les teintes lumineuses se voilèrent de mousseline, de voile de soie de nuance foncée qui faisaient admirablement ressortir les reflets des paillettes, des broderies, des passementeries que notre fantaisie moderne a mul-



ROBE DE RÉCEPTION  
en soierie amande recouverte d'une résille même ton, et  
ceinturée de vieil or. MODÈLE DE ZIMMERMANN (Cl. Félix)

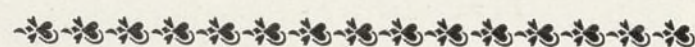
tipliées infiniment. Pourrions-nous également énumérer la variété des toiles de toutes sortes dont on a fait des tailleurs très admirés et si remplis de chic et d'allure ! Unies, à rayures, à damiers, à carreaux, elles s'ajoutent aux shantungs, aux foulards, au tussor naturel rebrodé de couleur, bleu Delft, cerise, kaki, noir, ce qui fut le dernier cri de nos réunions sportives...

Car, à cette époque de l'année, le calendrier sportif et le calendrier mondain ne font pour ainsi dire qu'un. Courses, coupes, circuits, challenges, concours, tournois, dans toutes les branches, voitures et canots automobiles, aérostats et avions, tennis, golf, cricket, escrime attirent l'attention depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à Royan, de Luchon à Dinart, en attendant qu'elle se concentre sur les chasses et le grand mouvement de la vie de château.

S'il est une occasion où l'atavisme soit vraiment loi, c'est à propos de la chasse. Que ce plaisir soit court, futile ou d'un agrément disproportionné avec la somme de fatigues et le temps qu'il exige, laissons-le dire aux indolents, aux apathiques, aux neurasthéniques ; ils ne pourront nier que nulle distraction n'est plus saine, plus aristocratique, plus féconde en émotions diverses. Autrefois, n'être point chasseur était une déchéance. Les grands seigneurs des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles aimaient encore mieux avoir des chiens que des pages. Beaucoup de femmes et de jeunes filles se plaisent, actuellement à suivre, non seulement les belles et grandes chasses à courre de plus tard, mais les chasseurs au tiré. Les unes sont de fort bons fusils ; les autres s'associent aux péripéties de la chasse comme à une promenade accidentée. Pour les unes et les autres, un costume ad hoc est nécessaire et doit être choisi avec goût et sens pratique. L'étoffe sera dans les tons brouillés fauves ou verdâtres, de façon à se

confondre avec le sol labouré et les taillis ; la jupe, très ajustée du haut est évasée du bas dont l'ourlet est doublé de cuir. Cette jupe s'arrête à la cheville ; devant, un pli forme tablier et fermeture avec de gros boutons de corne. L'étroit veston, ajusté devant, tombant droit derrière, est à peine cintré afin de laisser les mouvements libres. Il s'entr'ouvre sur un gilet de peau de daim s'il fait frais ou sur un gilet de nankin s'il fait chaud. La chemisette est tout à fait « chemisier » en linon, avec col et manchettes de toile ; le chapeau est un feutre large et souple. C'est dans cette seule circonstance que les chaussures de forme américaine seront admises : talons plats, bouts arrondis, semelles épaisses et débordantes, auxquelles on joint les jambières de cuir jaune ou des leggings de toile ou de drap, selon le temps humide ou sec. Les gants sont en peau de renne rabattus sur le poignet et les dessous réduits à leur plus simple expression : combinaison de batiste, jersey de soie ou de cachemire. Les frileuses emportent un large manchon de fourrure pour abriter leurs mains en attendant les battues ! Mais espérons que la température sera clémente !

LAURENCE DE LAPRADE



## Le Conseiller des Parisiennes

Je ne crois pas qu'il y ait une seule femme élégante et jolie, qui ne donne un peu ou beaucoup de reconnaissance à Lenthéric, le parfumeur parisien.

N'est-ce pas dans ses salons de la rue Saint-Honoré, 245, que se retrouvent chaque jour les femmes raffinées, qui viennent en toute confiance le consulter sur les soins à donner à leur visage, à leur chevelure et à toute leur personne ?

Elles savent que Lenthéric est un sincère, et que ses conseils toujours désintéressés, sont pour elles une précieuse garantie contre les supercheries et l'assurance d'une pleine réussite dans le but qu'elles poursuivent : rester jeunes, être belles toujours.

La grande réputation de Lenthéric vient précisément de cette confiance, qu'il a su conquérir par sa loyauté ; c'est ce qui explique la prospérité si rapide de sa maison, qui a acquis une réputation universelle, en moins d'un quart de siècle, alors que des maisons similaires ont mis un siècle à conquérir cette notoriété.

Il faut aussi remarquer que ses parfums naturels si réputés, et toutes ses spécialités pour les soins de la peau et de la chevelure, ont une supériorité incontestable. C'est ainsi que sa *Rosée Orkilia* (franco 5 fr. 85) n'a pas de rivale pour adoucir, assouplir et rafraîchir la peau, effacer les rides et communiquer au teint une fraîcheur réelle et durable de santé. Cette Rosée n'est pas un fard, c'est une lotion bienfaisante qui agit lorsqu'on en use quotidiennement ; employée seule son action bienfaisante donne d'excellents résultats qui sont plus complets et plus durables encore, si après la Rosée on met un peu de *Poudre Orkidée* (franco 3 fr. 50) très fine, très adhérente et très rafraîchissante, cette poudre préserve l'épiderme délicat du visage des mauvais effets de l'air, lui donne un délicat velouté et un parfum exquis.

S'il survient des rougeurs ou des irritations de la peau, une légère friction à la *Crème Orkidée* (franco 3 fr. 50) faite le soir, les fait disparaître ; au réveil on a la peau douce, blanche et fraîche.

Contre le hâle et les taches de rousseur, je ne saurais trop recommander l'emploi du *Lait du Tintoret* (franco 5 fr. 85) qui blanchit, rafraîchit, embellit la peau. Ces produits dont les Parisiennes font un usage constant et auxquelles elles doivent leur longue jeunesse, sont des spécialités de Lenthéric. On ne les trouve que dans sa maison parisienne et dans des maisons de confiance.

MARQUISETTE



## VACANCES 1909

## LA MONTAGNE

- En Auvergne** { La Bourboule, le Mont-Dore, Royat, Le Lioran, Vic-sur-Cère, Rocamadour, Gouffre de Padirac, Grottes de Lacave, etc.
- Aux Pyrénées** { Pau, Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes, Argelès-Gazost, Cautelets, Luz (Gavarnie), Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Ax-les-Thermes, Amélie-les-Bains, Vernet-les-Bains, etc.

## BAINS DE MER

- Côtes sud de la Bretagne** { Pornichet, La Baule, Le Pouliguen, Le Croisic, Mer du Morbihan, Quiberon, Belle-Ile, Concarneau, Douarnenez, etc.
- Golfe de Gascogne** { Arcachon, Biarritz, Mimizan, Cap-Breton, Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, Saint-Sébastien, etc.
- Littoral Roussillonnais** { La Nouvelle, Argelès-sur-Mer, Collioure, Port-Vendres, Banyuls, Cerbère, etc.

Cartes de libre circulation à prix réduits, en Touraine, en Bretagne, en Auvergne et dans les Pyrénées.

## BILLETS DE FAMILLE A PRIX TRÈS RÉDUITS

Réduction sur le réseau d'Orléans allant jusqu'à 75 % suivant le nombre des personnes.

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide Officiel de la Compagnie d'Orléans, en vente au prix de 0 fr. 30 dans ses principales gares et stations ainsi que dans ses bureaux de ville et adressé franco contre l'envoi de 0 fr. 50 à l'Administration Centrale, 1, Place Valhubert, à Paris, Bureau du Trafic-Voyageurs (Publicité).

## BAINS DE MER DE LA MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes, à prix très réduits, délivrés dans toutes les gares du réseau P.-L.-M. jusqu'au 1<sup>er</sup> Octobre, pour les Stations balnéaires désignées ci-après :

Agay, Aigues-Mortes, Antibes, Baudol, Beaulieu, Cannes, Cassis, Cette, Golfe-Juan, Vallauris, Hyères, Juan-les-Pins, La Ciotat, La Seyne-Tamaris-sur-Mer, Menton, Monaco, Monte-Carlo, Montpellier, Nice, Ollioules-Sanary, Palavas, Saint-Cyr-la-Cadière, St-Raphaël, Valescure, Toulon et Villefranche-sur-Mer.

Validité 33 jours avec faculté de prolongation. Minimum de parcours simple : 150 kilom.

1<sup>re</sup> Billets d'aller et retour individuels

**Prix :** Le prix des billets est calculé d'après la distance totale, aller et retour, résultant de l'itinéraire choisi et d'après un barème faisant ressortir des réductions importantes.

2<sup>e</sup> Billets d'aller et retour collectifs

délivrés aux familles d'au moins deux personnes

**Prix :** La première personne paie le Tarif général, la 2<sup>e</sup> personne bénéficie d'une réduction de 50 %, la 3<sup>e</sup> et chacune des suivantes, d'une réduction de 75 %.

Arrêts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire.

Demander les billets (individuels ou collectifs) quatre jours à l'avance, à la gare de départ.

## Cartes d'Excursions

(1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes — Individuelles ou de famille)

## DANS LE DAUPHINÉ, LA SAVOIE, LE JURA, L'AUVERGNE ET LES CEVENNES

Emission, dans toutes les gares du réseau, du 15 juin au 15 septembre; ces cartes donnant droit à :

La libre circulation pendant 15 ou 30 jours sur les lignes de la zone choisie :

Un voyage aller et retour, avec arrêts facultatifs, entre le point de départ et l'une quelconque des gares du périmètre de la zone. Si ce voyage dépasse 300 kilomètres, les prix sont augmentés, pour chaque kilomètre en plus, de 0 fr. 065 en 1<sup>re</sup> classe, 0 fr. 045 en 2<sup>e</sup> classe, 0 fr. 03 en 3<sup>e</sup> classe.

Les cartes de famille comportent les réductions suivantes sur les prix des cartes individuelles : 2<sup>e</sup> carte : 40 % ; 3<sup>e</sup> carte : 20 % ; 4<sup>e</sup> carte : 30 % ; 5<sup>e</sup> carte : 40 % ; 6<sup>e</sup> carte et les suivantes : 50 %.

La demande de cartes doit être faite sur un formulaire (délivré dans les gares) et être adressé, avec un portrait photographié de chacun des titulaires : à Paris, 6 heures avant le départ du train, 3 jours à l'avance dans les autres gares.

## BILLETS DE BAINS DE MER

(DU JEUDI PRÉCÉDANT LA FÊTE DES RAMEAUX AU 31 OCTOBRE)

- I. — Billets individuels délivrés au départ de **PARIS**, valables selon la distance, 3, 4, 10 et 33 jours ;
- II. — Billets individuels délivrés au départ de la **PROVINCE**, valables selon la distance, 3, 4, 10 et 33 jours ;
- III. — Billets individuels délivrés au départ des gares des réseaux du **NORD**, de l'**EST**, d'**ORLÉANS** et de l'**ÉTAT**, pour les stations balnéaires du réseau de l'Ouest, valables 33 jours ;
- IV. — Billets de famille pour 4 personnes au moins délivrés au départ des gares des réseaux de l'Est, du Midi et de P.-L.-M. pour les stations balnéaires et thermales du réseau de l'Ouest, valables 33 jours.

## BILLETS DE VOYAGES CIRCULAIRES

(1<sup>er</sup> MAI AU 31 OCTOBRE)

Billets circulaires délivrés au départ de **PARIS** et de la **PROVINCE** valables **UN MOIS** (11 itinéraires différents).

## EXCURSION AU MONT SAINT-MICHEL

(DU JEUDI PRÉCÉDANT LA FÊTE DES RAMEAUX AU 31 OCTOBRE)

Billets délivrés par toutes les gares du réseau, valables selon la distance, de 3 à 8 jours.

## EXCURSION AU HAVRE

(JUIN A SEPTEMBRE)

Billets délivrés au départ de **PARIS** et de **ROUEN** (R. D.) donnant droit au trajet en bateau dans un sens entre **ROUEN** et **LE HAVRE**.

## EXCURSION A L'ILE DE JERSEY

TOUTE L'ANNÉE, par **GRANVILLE** et **SAINT-MALO**. — **MAI** à **OCTOBRE**, par **CARTERET**  
Billets délivrés au départ de **PARIS** et de certaines gares de la **PROVINCE**, valables **UN MOIS**.

## VOYAGE CIRCULAIRE EN BRETAGNE

Billets circulaires à prix réduits, valables 30 jours, délivrés toute l'année.

1<sup>re</sup> CLASSE, 65 FRANCS. — 2<sup>e</sup> CLASSE, 50 FRANCS.

**ITINÉRAIRE.** — **RENNES**, **St-MALO-St-SERVAN**, **DINARD-St-ENOGAT**, **DINAN**, **St-BRIEUC**, **GUINGAMP** (1), **LANNION**, **MORLAIX** (1), **ROSCOFF**, **BREST**, **QUIMPER**, **DOUARNENEZ**, **PONT-LABBÉ**, **CONCARNEAU**, **LORIENT**, **AURAY**, **QUIBERON** (1), **VANNES**, **SAVENAY**, **LE CROISIC**, **GUÉRANDE**, **SAINT-NAZAIRE**, **PONT-CHATEAU**, **REDON**, **RENNES**.

(1) Il est délivré pour l'extension de l'itinéraire de Guingamp à Paimpol et retour, de Guingamp ou Morlaix, à Carhaix avec retour facultatif sur Guingamp ou Morlaix, et de Quiberon à Belle-Ile-en-Mer (de Palais) et retour, des billets d'aller et retour à prix réduits.

Ces billets donnent droit à l'arrêt facultatif aux gares intermédiaires. Leur durée de validité expire en même temps que celle du Voyage circulaire.

## BILLETS SPÉCIAUX DE PARCOURS COMPLÉMENTAIRES

Il est délivré, de toute station des réseaux de l'Ouest et d'Orléans, située à 50 kilomètres au moins (ou contre paiement de la taxe applicable à 50 kilom.), de l'itinéraire, du Voyage Circulaire en Bretagne, des billets spéciaux de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> cl., comportant une réduction de 40 % sur le prix ordinaire des places, pour aller rejoindre l'itinéraire du Voyage-Circulaire et pour rentrer au point de départ ou se rendre sur toute autre gare des réseaux de l'Ouest et d'Orléans.

Le billet d'aller, pour rejoindre l'itinéraire du Voyage Circulaire en Bretagne, doit être demandé en même temps que celui du Voyage circulaire et au moins 4 jours à l'avance. Le billet de retour est délivré sur la présentation du billet circulaire aux gares situées sur l'itinéraire de ce voyage où le voyageur compte commencer son voyage de retour.

BAINS DE MER  
et  
Villes d'Eaux

AULT-ONIVAL (via Feuquières-Fressenneville).  
BERCK.  
BOULOGNE (Le Portel).  
CALAIS.  
CAYEUX.  
CONCHIL-LE-TEMPLE (Fort-Mahon).  
DANNES-CAMIERS (plages Sainte-Cécile et Saint-Gabriel).  
DUNKERQUE (plages de Malo-les-Bains et Rosendaël).  
ÉTAPLES (Paris-Plage).  
EU (plages du Bourg-d'Ault et d'Onival).  
FORT-MAHON-PLAGE.  
GHYVELDE (Bray-Dunes).  
GRAVELINES (plage du Petit-Fort-Philippe).

LE CROTOY.  
LEFRINCKOUKE (Malo-Terminus).  
LE TRÉPORT-MERS.  
LOON-PLAGE.  
MARQUISE-RINXENT (plage de Wissant).  
NOYELLES.  
QUEND-FORT-MAHON (plages de Fort-Mahon et de Saint-Quentin).  
QUEND-PLAGE.  
RANG-DU-FLIERS-VERTON (plage de Merlimont).  
ROSENDAEL (plage de Malo-les-Bains).  
SAINT-VALÉRY-SUR-SOMME.  
WIMILLE-WIMEREUX (plages de Wimereux, Ambreteuse et Andresselles).  
ZUYDCOOTE (Nord-Plage).

ENGHIEN-LES-BAINS.  
PIERREFONDS.  
SAINT-AMAND.

SAINT-AMAND-THERMAL.  
SERQUEUX (desservant Forges-les-Eaux).

Billets d'aller et retour collectifs pour familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 % à partir de la quatrième personne.)

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 % sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

Billets individuels hebdomadaires. (Réduction de 20 à 44 %.)

Billets individuels ou collectifs d'Excursions du dimanche à des prix excessivement réduits (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes), pour les Bains de Mer seulement.